
McGhee
847

VOYAGE
A BASSORA,
ET RETOUR
A CONSTANTINOPLE.

VOYAGE
DE
CONSTANTINOPLE
A BASSORA,
En 1781,
Par le Tigre et l'Euphrate,
ET RETOUR
A CONSTANTINOPLE,
En 1782,
Par le Désert et Alexandrie ;

PAR l'Académicien SESTINI.

Traduit de l'Italien.



A PARIS,

Chez Dupuis, libraire, cour de l'Orangerie, aux Tuileries.
Et au Jardin de l'Orangerie, vis à vis la rue Florentin.

L' AN VI.

A

L'HONORABLE *Jean SULIVAN*,

Résident à Golconde,

Sage politique,

Négociant habile,

Voÿageur éclairé;

RECOMMANDABLE,

Par ses lumières,

La pureté, la douceur de ses mœurs,

Sa bienfaisance,

Sa générosité;

Son ami, son compagnon SESTINI,

Admirateur

De ses vertus et de ses talens,

DÉDIE

Par reconnaissance,

La relation de ce Voyage fait

Sous ses auspices.

D. D. D.

INTRODUCTION.

APRÈS un assez long séjour en Valachie, j'étais retourné par Vienne à Constantinople, dans le dessein de faire un voyage en Géorgie; lorsque M. Sulivan, que la Compagnie des Indes anglaise, envoyait comme résident auprès du Nabab de Golconde, arriva chez milord Ainslie, ambassadeur à la Porte.

Cet ambassadeur m'honorait de sa bienveillance; ce fut chez lui que je connus le respectable M. Sulivan, auquel, par reconnaissance, je dédie la relation de notre voyage.

Milord Ainslie voulut accompagner son ami jusqu'à Nicomédie, et je fus de la partie.

Je ne m'étais pas proposé d'aller plus loin, comptant retourner avec l'ambassadeur à Constantinople: mais M. Sulivan m'engagea à le suivre jusqu'à Bassora,

où il devait s'embarquer pour Surate, et j'y consentis sans peine.

Je ne pouvais trouver une occasion plus agréable de satisfaire mon goût pour les voyages lointains, dans lesquels une foule d'objets peu connus, ou entièrement nouveaux, occupent sans cesse les yeux et l'esprit.

Celui-ci fut des plus intéressans, mais aussi des plus pénibles, et même des plus dangereux.

On peut se rendre de Constantinople à Bassora par plusieurs routes. La première, par Alep et le grand Désert; la deuxième, par Alep, Urfa, Diarbekir, Mosul et Bagdad, et c'est la plus fréquentée par les voyageurs européens; la troisième encore par Alep, Urfa, Merdine et le grand Désert; la quatrième toujours par Alep, et ensuite le petit Désert.

M. Sulivan en préféra une cinquième, moins connue et plus courte, c'est celle que suivent ordinairement les couriers tartares du grand seigneur.

Il comptait pouvoir s'embarquer à Diar-

bekir

bekir sur le Tigre, et passer à Mosul et delà à Bagdad, en suivant le cours du fleuve.

Les eaux se trouvèrent basses à notre arrivée à Diarbekir; et les dangers que nous aurions pu courir, en descendant de cette ville à Mosul, de la part des tribus errantes de Kurdes, d'Arabes et de Jesides, le déterminèrent à continuer sa route par terre jusqu'à Mosul, où nous nous embarquâmes pour Bagdad, sur un *kielec*, sorte de bateau du pays qu'il fallut pourtant faire construire exprès.

Les Européens voyagent avec sûreté et agrément dans toute l'Asie mineure : le bon ordre est maintenu dans l'Anatolie ; mais au delà de Tokat, à travers la Cappadoce, la grande et la petite Arménie, et dans toute l'Asie majeure, les voyages sont pénibles, et quelquefois dangereux.

On trouve des peuples, des tribus, des usages, des mœurs différens, presqu'à chaque nouveau degré de latitude. Syvas surtout a toujours été regardé comme un passage critique. On y éprouve souvent

des vexations et même des avanies. Les soulèvemens populaires y sont fréquens; et nous fumes spectateurs et presque victimes d'un événement de ce genre.

Les Kurdes et les Ruscivans infestent d'ailleurs dans certains tems de l'année, cette partie de la route, qu'ils longent ou traversent avec leurs troupeaux : de sorte qu'on ne saurait prendre trop de précautions pour se préserver de malencontre, dans ce passage où les couriers du grand seigneur sont eux-mêmes retardés, et parfois détroussés.

L'ordre, la vigilance, l'accord qui régnait dans notre caravane, nous firent surmonter toutes ces difficultés; et nous gagnâmes Bagdad, d'où, par le Tigre et l'Euphrate, nous descendîmes à Bassora.

J'ai fait un journal exact des événemens de notre voyage, et j'y ai joint mes observations. On y trouvera aussi des détails sur l'histoire naturelle, la botanique, l'agriculture, la géographie ancienne et moderne, les antiquités, le genre

de vie, les usages, les mœurs des peuples qui habitent cette partie de l'Asie.

J'ai eu soin d'y insérer des notions exactes sur le commerce de ces contrées peu fréquentées par les Européens, afin que ma relation pût à la fois être agréable et utile, au curieux philosophe, et au négociant spéculateur.

Si j'ai été assez heureux pour atteindre ce double but, tous mes désirs sont remplis.



VOYAGE

A BASSORA,

En 1781,

Par le Tigre et l'Euphrate.

CHAPITRE PREMIER.

LE 30 avril 1781, à quatre heures après midi, nous nous embarquâmes à Top-Hana (*), port de la capitale de l'empire ottoman, dans un bateau grec, et mîmes tout de suite à la voile. En moins de deux heures, nous arrivâmes à Calchi, une des îles du prince. A l'entrée du golfe de Nicomédie, on jeta les yeux pour passer la nuit, sur la maison d'un patriarche grec, déposé et exilé dans cette île. Nous devions nous attendre à être bien accueillis dans une maison dont le maître avait besoin de se faire des amis, pour conserver une tranquillité qu'il avait pourtant chèrement achetée.

Cet exilé est de la maison de Caragia et frère de l'ancien hospodar de Valachie. Il est

(*) Voyez les notes à la fin de l'ouvrage.

assez avancé en âge, a l'ouie dure, et on en pourrait dire autant de son caractère que la persécution a peut-être aigri.

Le soleil n'était pas encore couché, quand nous arrivâmes dans la demeure patriarchale. Après les premières cérémonies, je me hâtai de profiter de ce qui restait de jour pour parcourir le jardin. Il touche à la maison, est assez vaste, offre à côté une basse cour bien peuplée, et au fond, un vivier rempli de poissons.

Je trouvai dans cet enclos, parterre, potager, et verger à la fois; plusieurs arbres, arbrisseaux et plantes exotiques ou indigènes, l'Obier, le Cytise, le Bois de Sainte Lucie (*Prunus Mahaleb*), l'Herbe à coton (*Filago*), l'Arbousier, le Myrtille, le *Dipsacus-labrum Veneris*, le Faux Acacia, l'Arbre de Judée (*Cercis Siliquastrum*), le Cornouiller, le Lonicera, la Bruyère multiflore (*Erica multiflora*), le Genet d'Espagne, la Mauve arbrisseau (*Malva arborea*), l'Yeuse (*Quercus, Ilex*), le Maronnier d'Inde, le *Silene vaccaria*, l'Asphodèle, la Sauge, la Tulipe, la Jonquille, le *Syringa*, et plusieurs autres arbres, arbrisseaux ou plantes, naturels à l'île, ou naturalisés par la culture.

Cette maison paraît avoir appartenu à un certain Panaghiotti dragoman de la Porte; par une singularité assez remarquable, on y

trouve son épitaphe en grec, gravée sur un marbre noir, quoiqu'il soit réellement enterré au couvent de la Trinité. La voici :

CI GIT
Le corps de Panaghiotti,
Dragoman du plus puissant des princes,
Dont il mérita la confiance.
Il mourut avant l'âge ;
Et son ame s'est envolée au séjour des bienheureux,
Le 22 *septembre* 1673.

J'ajouterai ici en passant et par occasion, que l'anglais M. Spon, dit dans son voyage, qu'un certain *Edouard Barton* fut enterré au couvent de *la Trinité* sous le règne d'Elisabeth ; il se trompe : c'est dans celui de *la Panaghie*.

Les grands et les riches aiment à voyager, à condition que ce sera très-commodément ; et en cela ils sont excusables. Mais pour se procurer leurs aises accoutumées, ils perdent beaucoup de tems. Nous pouvions, par exemple, faire le lendemain un déjeûner plus matinal et plus court, et partir avant neuf heures ; mais les chaises du patriarche, en paille et à la napolitaine antique, eurent beau être peu commodes, on n'en tint pas moins longtems à table. Le vieux ex-pape d'Orient ne manqua pas, à notre arrivée, pendant notre

court séjour, et à notre départ, de nous faire bien des protestations d'amitié, plus labiales que cordiales : il oublia encore moins, de demander le paiement du souper et de ses poissons. Ils étaient à la vérité excellens, surtout les plies et les carrelets, dignes par leur délicatesse, de faire ressusciter le fameux gourmet Apicius.

On les paya un peu cher, quoiqu'on eût bien abreuvé le patriarche moderne, de bon vin de Bordeaux, et qu'il eût pris sa part d'un excellent jambon de Mayence : mais les ambassadeurs n'y regardent pas de si près, *de minimis non curat prætor*, et notre hôte eut lieu d'être satisfait.

Nous étions arrivés le soir en bateau grec, et les gens, dans une de ces grandes barques turques qui portent le nom de Nicomédie où on les construit. Le vent était violent et la mer grosse : nous montâmes sur la barque turque qui résistait mieux au courant.

La première bordée nous porta sous le *Mont-riche* (Mal-tepè), village turc, situé sur la plage au milieu d'une riante campagne. Toute cette côte d'Asie est agréablement cultivée et fertile.

Nous passâmes peu après devant le port de l'Aigle (*Kartal-Liman*), le bourg de *Pendek*, et la saline de *Tusla*. Près de cette dernière, on

on trouve des eaux minérales purgatives que l'on porte à Constantinople.

A deux heures après midi, on mouilla sous *Darcia*, village grec de cinq cents feux, placé sur une hauteur à quelque distance de la mer. Ce côteau élevé et en pente douce, était couvert de plantations d'artichauts. On en fait une grande consommation à Constantinople. Ils sont de cette espèce qui par sa forme ressemble à la pomme de pin.

Sur le rivage, un grand nombre de pêcheurs était occupé à faire sécher des Maquereaux, très-abondans dans le golfe de Nicomédie. On s'en nourrit dans le carême ; et c'est un objet d'assez grand commerce. La mauvaise odeur de ces sécheries se faisait sentir désagréablement jusqu'à nôtre bord.

Nous descendîmes à terre, et je trouvai sur mes pas le Jujubier (*rhamnus Jujuba*), le Laurier franc, le Maceron (*Smyrnium olusatrum*) le *Dipsacus-labrum Veneris*, le Jasmin jaune, dont le parfum ne l'emportait pas cependant sur la puanteur des poissons séchés.

Nous ne restâmes qu'un moment à *Darcia*, mais un vent violent et contraire nous força bientôt à jeter l'ancre dans la baie *d'Eski-Hissar* (le château-vieux) ; c'était autrefois une vaste forteresse : elle est aujourd'hui en ruines:

on la croit un ouvrage des Génois, ou plutôt des derniers empereurs grecs.

Au dessous de ces murailles délabrées est un petit hameau turc. Nous passâmes la nuit dans une des chaumières. Le plancher de notre chambre était à jour, et laissait voir au dessous l'étable à vache.

Je fus dès le matin visiter le château, mais n'eus pas la consolation d'y découvrir quelqu'inscription. Je trouvai *l'Hyosciamus aureus*, le *Ruscus aculeatus*, l'Herbe aux perles (*Lithospermum officinale*), le *Plantago Lagapus*, etc.

Ce petit port est fréquenté. Tout autour sont des champs de bled et d'orge que l'on porte au marché de la capitale.

Nous nous hâtames de quitter cet excellent gîte; on embarqua avec si peu des soin nos effets de nuit, que le bateau chavira et qu'on fut longtems à les repêcher.

On se rembarqua de mauvaise humeur. Le vent était faible et la mer grosse. Nous ne pûmes doubler qu'à midi la pointe de *Gnebise*, gros village turc, à six milles de la plage.

Mustapha Pacha, visir du sultan Soliman, y fit construire une mosquée, des bains et plusieurs auberges pour les caravanes. (Kiervan-Serai). *Gnebise* est à neuf lieues de

marche de Scutari, et la première couchée par terre de Constantinople à Nicomédie.

On croit que l'ancienne Lybisse était sur cette pointe. Pline le jeune y place le tombeau d'Annibal. On n'apperçoit aucun vestige ni du tombeau de ce grand homme, ni de cette grande ville. C'est là le plus étroit du golfe. Une voix nous hailait de la pointe de *Gnebise*, sans que nous comprissions ce qu'on nous voulait : nous appercevions un homme qui nous montrait des papiers, et nous entendîmes enfin le nom de l'ambassadeur. On aborda et l'on trouva un janissaire qui apportait de Constantinople à milord Ainslie, des dépêches arrivées de l'Inde par Bassora.

Ce contretems l'obligea de retourner tout de suite par terre à son palais avec M. Crutta, son dragoman. Nous le vîmes partir avec regret, et continuâmes à louvoyer dans le golfe. Le tems était si orageux qu'à l'entrée du port de *Cara-Mursal*, un bateau pêcheur sombra sous nos yeux.

Cara-Mursal est un petite ville habitée de turcs et de grecs. Elle est bâtie sur le rivage et abritée à quelque distance par des montagnes : aussi produit-elle beaucoup de primeurs et de fruits d'été.

Nous débarquâmes et cherchâmes à nous loger pour la nuit, nous proposant, si le gros

tems continuait, d'achever la route à cheval. Nous n'étions plus qu'à sept heures de marche de Nicomédie.

La filouterie d'un de nos janissaires qui voulut que nous payassions chaque cheval cinq piastres, nous détermina à nous remettre à la merci de Neptune, qui le lendemain nous traita moins mal que la veille.

Le vent s'était calmé pendant la nuit. A sept heures nous voguâmes, et cotoyant la rive droite du golfe, nous arrivâmes à onze heures à *Jeni-Kioj* (le village neuf) vis-à-vis de Nicomédie. Là nous traversâmes le golfe, et mîmes pied à terre aux portes de la ville, près des tentes que les gens de M. Sulivan, venus par terre de Scutari, y avaient tendues en nous attendant.

Par corruption de son ancien nom, Nicomédie est appelée par les Turcs *Ismid*, ou plutôt *Iznik-Mid*, car c'est ainsi qu'on l'écrit et qu'on le prononce. C'était, dit Pline, la plus belle ville de la Bythinie, *Bythiniæ præclara.* Ismid ou Nicomédie est aujourd'hui la capitale de plusieurs districts asiatiques ; l'un desquels est celui d'Iznik, l'ancienne Nicée, où, sous les empereurs grecs, se sont tenus plusieurs Conciles. Son district s'appèle *Koggia-Ili*, du nom d'un des généraux d'*Osman-Gaza*, qui en fit la conquête.

Cette ville n'est pas au fond du golfe auquel elle donne son nom, comme plusieurs voyageurs l'ont dit, mais près d'une de ses extrémités. Il s'étend a cent milles à l'Est de Constantinople. On fait la traversée entre les deux ports, en huit ou dix heures : et il y a dix-huit heures de chemin par terre, trois journées et deux couchées (Konak).

Ismid est bâti sur la croupe d'une montagne, et s'étend presque du sommet jusqu'au bord de la mer. Elle a environ cinquante mille maisons et plus de trois cent mille habitans, Turcs, Grecs, Juifs, et surtout Arméniens. Presque toutes les villes turques se ressemblent, et celle-ci n'offre rien de bien remarquable. On y trouve un sérail, un kiosk et un parc fait par l'ordre et pour les plaisirs du sultan Amurat IV, qui aimait beaucoup la chasse. Le tout tombe en ruines. Je n'y ai vu ni antiquités, ni inscriptions, et l'on m'assura que mes recherches seraient vaines.

Ce port est un lieu de douanes. Son plus grand commerce est en bois de menuiserie et à brûler. On y construit aussi des barques pour le cabotage des détroits et du golfe. Les taneries y sont en grand nombre. On emploie l'écorce du Fustet (*Rhus cotinus*), pour tanner les peaux en rouge, et le Nerprun (*Rhamnus catharticus*) pour le jaune. Le

premier vient de la Bulgarie et de la Valachie, le second de la Cappadoce près de Césarée.

Après avoir pris possession de nos tentes, en y dînant, M. Sulivan ordonna qu'on se préparât au départ. Il voulait par une petite marche s'assurer s'il ne manquait rien à notre équipage de caravane.

Il s'était muni de deux litières sur un brancard à la turque. Ces voitures ne sont permises qu'aux pachas ; mais les européens obtiennent une permission tacite de beaucoup de choses qu'on leur refuserait s'ils les demandaient. Ces litières, appelées *Taktaravan*, passent aux yeux du peuple pour renfermer les femmes des voyageurs. Elles sont faites en forme de double cage fermée, dont les deux paniers à un seul toît, sont portés sur le dos d'un mulet. On y met deux femmes à l'abri des regards des passans ; de sorte qu'on devait nous en croire quatre. M. Sulivan les destinait à servir d'hôpital ambulant en cas de maladie pendant le voyage.

Notre caravane était composée de trente-deux personnes, maîtres ou de suite, et de vingt-huit chevaux. Dix nous servaient de montures et au *Kiervan-Basci*, ou chef de la caravane, ainsi qu'à ses deux aides de camp. Deux portaient nos quatre tentes, et seize les bagages et les provisions, parmi lesquelles

nous distinguions avec prédilection six charges de vin de Bordeaux, de Grave, de Chypre, de Smyrne, du Rhum, du Rack, du Punel, et plusieurs autres liqueurs de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique.

Je n'entrerai pas dans de longs détails sur ce que peut coûter un voyage fait avec cet utile ou nécessaire attirail; cela varie suivant les tems, les circonstances, et le plus ou moins d'avidité de ceux qu'on emploie pour se pourvoir. Mais dans les règles, on ne doit pas être quitte pour moins de vingt mille piastres de Constantinople à Bassora.

CHAPITRE II.

Départ de Nicomédie, et arrivée à Boly.

Nous ne marchâmes qu'une heure ce jour là, et à une lieue de Nicomédie, nous trouvâmes nos tentes déja tendues, au milieu d'une plaine, entourée de montagnes.

Chemin faisant, je regardais d'un œil complaisant la longue file de notre caravane : et jouissais d'avance des agrémens et des secours que nous avaient préparés la généreuse prévoyance de M. Sulivan : j'entrevoyais cependant que nous paierions nos plaisirs : il ne fallait guère moins de trois heures pour

charger et décharger ; et en effet à peine arrivés et établis à la couchée, nos yeux étaient bien fermés, que nos conducteurs venaient pour recharger, abattre les tentes ; et notre somme s'achevait au bivac, non pas toujours à la belle étoile, mais *sub dio* quelque tems qu'il fit.

Le lendemain 4 mai, quoique tout le monde fut debout de grand matin, on ne se mit en marche qu'à sept heures. Le sirocco soufflait avec force, et la pluie n'était pas loin. Nous traversâmes la plaine, où s'élevaient çà et là de beaux Platanes, à larges feuilles.

Elle était ceinte de hautes montagnes couvertes de bois épais, ce qui leur a fait donner par les Turcs le nom (d'Agac-Denisy) la mer des bois.

Le lieu de nos couchées, ou camps de nuit, était toujours déterminé d'avance par le *Kiervan-Basci*. Après avoir fait halte à moitié chemin, dans la cabane des *Seimen* (gardes de la forêt), nous arrivâmes en deux heures au village *Sapangie* : ce sont des forges où l'on fait des socs de charues, appelés *Sapan* en turc, qui ont donné leur nom au village.

Nous campâmes non loin des forges, sur le bord d'un lac qui leur fournit des eaux ; il peut avoir trois milles de large, dix de long

et

et environ trente de circonférence. Otter ne lui en donne que quinze, et se trompe de beaucoup.

Quoiqu'entouré de bois et encaissé dans les montagnes, il est fort agité ; mais le fond étant de gravier, l'eau en est claire et bonne à boire. On y pêche de belles carpes et de gros brochets. Ses bords étaient émaillés de *Leucojum æstivale*, ou fleur à pavillon, et les autres plantes qu'on trouvait dans les environs en grand nombre, toutes en fleurs, étaient le *Palaghia*, le *Vaccinium Arctostaphylos*, et un grand arbrisseau dont Tournefort a donné la figure dans son voyage, *tom. II, pag.* 223.

La journée du 5 devait être de douze heures. On fut sur pied avant le jour. Nous marchions sur la grève ; et quand les montagnes étaient à pic, ce qui arrivait très-souvent, il fallait que les chevaux gayassent avec de l'eau jusqu'au ventre. Le passage est difficile et même impraticable en hiver.

Après être ainsi sortis du lac presqu'à la nage, nous entrâmes dans une forêt. J'y vis avec plaisir, beaucoup de *Rhododendron Ponticum* déja en fleur. Ce joli arbrisseau adoucissait un peu l'aspect sauvage de cette ténébreuse solitude. Les Turcs appèlent sa fleur, la fleur venimeuse (*Haghi-Cicceghi*).

Les bestiaux qui en mangent sont empoisonnés et meurent en peu d'heures.

Après trois heures et demie de marche dans ces bois touffus, nous sortîmes dans une plaine ouverte, traversée par le *Zaccara*, grande et belle rivière qui après un long cours se jète dans la mer noire à douze lieues de l'endroit où nous la passâmes. Les géographes modernes la croyent le *Sanganus* des anciens et celle qu'Ovide appèle *Sangaris*.

En 1503, la 909e. année de l'hégire, Sinan-Pacha, proposa à Bajazet II, d'unir le *Zaccara* au lac de *Sapanja*, dont il se rapproche dans son cours à l'ouest, et de creuser un canal de quatre ou cinq lieues au plus, jusqu'au golfe d'Ismid. Ce projet eût rendu très-facile l'extraction de beaux bois de construction pour la marine, mais il ne fut point exécuté.

Un peu au dessus de l'endroit où nous passâmes le *Zaccara*, la rivière forme une île sur laquelle est un bourg peuplé d'Arméniens et de Turcs. Les pachas de Nicomédie y font leur résidence ; et *Osman-Pacha* y était dans ce moment.

Le fleuve est ici navigable ; beaucoup de bois en radeaux descendent à la mer noire, et delà à la capitale. Otter parle d'un pont de pierres, nous ne vîmes que les débris d'un pont de bois, et passâmes un bac,

Le passage prit beaucoup de tems. Le sirocco avait fait heureusement place à un agréable vent d'est ; le ciel était devenu serein, et nous attendîmes sans impatience au milieu d'un paysage charmant.

Vers le soir, nous arrivâmes à la vue de *Cangiek*, (hameau, en turc), enterré dans une gorge marécageuse, et de sinistre apparence. Le caractère des habitans tient, dit-on, ce que promet l'aspect du lieu ; il passe pour une caverne de voleurs.

C'est le premier endroit tenu pour suspect par les caravanes. Nous campâmes à quelque distance dans un cimetiére, et fimes bonne garde toute la nuit. Le jour nous apprit que s'il s'y commettait des vols, ils étaient punis. Deux empalés servaient comme de balise, sur le chemin du village. Ils étaient de vieille date. De grands et beaux arbres à fruits, coignassiers, pruniers, cérisiers, ornaient les enclos de ce hameau, à la sortie duquel nous rentrâmes dans la forêt : on y marche encore six à sept heures.

Des bois épais couvrent une chaîne interrompue de pics élevés et épars, qui tantôt se rapprochent, tantôt s'éloignent, laissant entre leurs bases des passages plus ou moins larges, plus ou moins profonds. Je crois ces montagnes *Hypicii montes*. Dans ce défilé

montueux et tortueux, on trouve deux moulins à scie, où l'on ne fait que des tables et des planches. Ils ne sont pas éloignés de la sortie du bois. Après sept heures de marche par monts et par vaux, nous débouchâmes dans une plaine où est le village de *Duskié*.

Les plantes et arbrisseaux, que nous avions trouvé sur la route, étaient le Cornouiller (*Cornus mascula*), l'Euphorbe ; le *Rhodendron Ponticum*, la Bourache orientale, la Tussilage (*Petasites*), et la Primevère. Nous vîmes aussi plusieurs cigognes noires, rares en Asie, excepté vers *Erzerum* ; et nos gens tuèrent un grand nombre de tourterelles. On tendit le camp un peu en deçà de *Duskié*, près d'un ancien cimetière où se trouvent encore des pilastres et des chapiteaux de marbre, mais en pièces. Un vieux *Kan* en ruines, est à l'entrée du village; et à côté, sont des bains turcs, que les gens du pays prennent pour un ouvrage des infidèles.

Comme *Duskié* est un grand passage pour toute l'Anatolie, et le chemin d'*Erzerum*, on trouve plusieurs auberges, qui toutes étaient remplies de couriers du gouvernement et de voyageurs.

La journée du 7 mai devait être fatigante; à deux heures après minuit, notre *Kiervan*-

Basci fit élargir ; à trois heures, nous étions en marche.

Après avoir traversé une plaine arrosée de plusieurs ruisseaux, nous descendîmes dans une vallée étroite et boisée, appelée *Dere-kan*, (le vallon).

A son extrémité, s'élève une haute montagne, hérissée d'un épais taillis : on la monte par une chaussée en pierres, sans laquelle le chemin serait impraticable. L'humidité des bas, les neiges et les pluies rendent le terrein si boueux qu'un cheval y enfonce jusqu'aux sangles.

Ce fut le grand visir *Kiopruli*, qui fit faire cette chaussée : elle dut coûter cher, les environs ne fournissant point de pierres, qu'il fallut apporter de fort loin. Tavernier dit, qu'il n'est point en Europe de plus belle route ; mais au tems où il écrivait, nos grands chemins étaient encore des bourbiers.

Au reste, celui-ci se dégrade, il est déja mauvais en beaucoup d'endroits. Nous le trouvâmes cependant en passable état : on l'avait un peu réparé pour le passage du nouveau visir qui était venu d'*Erzerum* par cette route.

Ces montagnes que j'ai déja dit être les *Hypicii montes* des anciens, se divisent en deux branches qui courent du nord à l'est, et

du nord au sud. Leur masse est en général un sable mêlé de quelque séliste. On y voit en plusieurs endroits, d'énormes blocs épars, qui paraissent être sortis enflammés des entrailles de la terre par l'explosion des volcans, et s'être éteints à la surface. Les traces volcaniques sont encore très-apparentes. Il nous fallut plus de cinq heures pour traverser cette large ceinture de hautes montagnes ; la végétation était ici très-retardée, et les plus élevées que nous laissions à notre droite, étaient couvertes de neige.

Les ormes, les frênes, les tilleuls, les chênes, les pins, les platanes, les mélezes, sont les arbres les plus communs dans cette immense forêt. L'écorce de quelques uns, et particulièrement des pins, était chargée de de mousses et de lichens.

Entre ces beaux arbres, et dans les endroits les moins touffus, croissaient le *Rhododendron ponticum*, le Houx (*Ilex-Aquifolium*), le *Daphne pontica*, la Primevère, le *Ruscus hypoglossum*, et deux espèces de *Cardamine*. C'est ici que j'ai vu pour la première fois, sur son sol natal, le *Buxus semper virens*.

Nous descendîmes enfin de ces montagnes sauvages, dans une plaine défrichée, où est Boly, et fûmes loger dans un misérable kan.

M. Sulivan était convenu avec le *Kiervan-Basci*, qu'on ferait quatre séjours de Nicomédie à Diarbekir. Boly fut le premier, et il était indispensable, tant pour renouveler nos provisions, que pour faire à notre équipage des réparations urgentes.

Dès le matin, je me mis à parcourir la ville pour me procurer, s'il se pouvait, quelques médailles. Je ne pus découvrir que deux petites boutiques d'orfévres arméniens, où je ne rencontrai pas ce que je cherchais. Un de ces marchands profita du moment pour me proposer, comme à une ancienne connaissance, d'aller voir son fils qui était malade. Les Asiatiques prennent les curieux de médailles et d'antiques, pour autant de médecins. L'étude de la botanique m'a donné une légère teinture de médecine, et je consentis par humanité, à visiter le malade.

Son mal était aux yeux, maladie très-commune et très-difficile à guérir en Asie. Je ne pus ordonner que de l'eau de Plantin ; pour mon ordonnance, il m'offrit un petit verre d'eau-de-vie que je refusai, pour l'honneur de l'art.

Boly est une ville de passage et commerçante, la résidence du *Musselim*, et habitée par trois ou quatre mille Turcs. Une tribu de

trois ou quatre cents Arméniens, est établie dans le fauxbourg.

On y voit plusieurs mosquées toutes mal bâties, quelques *Kans*, et quelques restes d'antiques édifices, frappés de la main du tems. Le plus remarquable est un *Besestein*, ou marché souterrain. Il n'y a point de manufactures : on n'y fabrique que quelques grossiers outils, ou ustensiles de fer, et quelques grosses aiguilles de bât.

Boly est bâti sur le penchant d'une colline, presqu'au centre d'une plaine entourée de hautes montagnes. Son sol produit abondamment de l'orge et du bled : et ses pâturages, arrosés de petits ruisseaux à fleur de terre, nourrissent beaucoup de bestiaux. Plusieurs villages épars dans la plaine dans des points de vue pittoresques, environnés de jardins et de lieux de sepulture décorés d'arbres, qui semblent autant de bosquets, offrent des fenêtres de Boly, un vaste tableau rempli d'objets agréables et variés, et dont les montagnes chévelues forment le cadre.

A une bonne heure de marche de la ville, sont de grandes et antiques ruines que les gens du pays appèlent *Esky-Hissar*, (la ville vieille). On les croit celles de l'ancienne *Hadrianopolis*. Au moins peut-on assurer qu'elle

était

était située dans les environs. Boly paraît être la terminaison corrompue de *Polis*, ou le nom du fleuve *Bolis*, ou *Bilis*, qui baignait les murs d'une *Hadrianopolis* : ce qui n'est pas douteux, c'est que ce sont les ruines de quelque vaste et antique cité. Le district de Boly s'étend au nord, jusqu'à la mer noire; et au sud, jusqu'à celui de Brusse, ou *Kudavend-Kiar*. Les montagnes à l'aspect du midi, ont des eaux minérales que nous fûmes voir après le dîner ; elles portent le nom d'*Apigia* qui, en Persan, signifie Thermes. Il y a deux cuves, l'une grande, l'autre moyenne. Les habitans de Boly se baignent toute l'année.

L'eau de la petite baignoire est plus chaude que celle de la grande. Elle est potable et n'a ni goût minéral, ni odeur sulfureuse. Je la crois ferrugineuse ; sa source paraît venir d'une montagne où se trouvent des mines de fer, et les dépôts de ses bords sont ocreux. L'édifice n'est pas beau, et n'a rien qui ressemble aux célèbres bains de Brusse : les gens du pays affirment que ces eaux ne sont connues et fréquentées que depuis quatre cent soixante-quinze ans.

A notre retour, et le soir, nous fûmes rendre visite au *Musselim* ; il nous reçut fort bien, et suivant la politesse turque, nous

offrit du tabac, des pipes et du café, que nous n'eûmes garde de refuser.

Son maître des cérémonies était venu nous recevoir sur l'escalier, et nous reconduisit dans la cour, honneur qu'il fallut payer. Chez les gens en place en Turquie, les politesses sont intéressées, et il ne serait ni sage ni honnête de manquer à payer sa dette de voyageur, et surtout d'étranger infidèle.

CHAPITRE III.

Départ de Boly, et arrivée à Tosie.

Au point du jour, nous quittâmes Boly. Après avoir traversé son agréable campagne par une route bordée de plusieurs villages, nous trouvâmes un ancien lieu de sépulture avec des cippes et des colonnes de marbre chargées d'inscriptions grecques.

Je descendis de cheval et en copiai une sur un cippe de beau marbre de Lumachelle (1).

---

(1) Marbre précieux, où l'on reconnaît encore des coralloïdes et des coquilles.

Elle est à la gloire de l'empereur Adrien, la voici :

A LA BONNE FORTUNE.

Sous les auspices

DE TRAJAN ADRIEN,

Fils

Du divin TRAJAN Parthique,

Petit-fils

Du divin NERVA,

Empereur, César, Auguste,

Grand Pontife,

Grand Tribun pour la huitième fois,

Consul pour la troisième fois,

PÈRE DE LA PATRIE,

ÉRIGÉ,

Par la première Tribu d'Apollonie.

Il y en avait plusieurs autres portant toutes le nom d'Adrien, surtout une haute colonne de marbre blanc ; l'inscription était élevée, j'étais pressé de me réunir à la caravane qui s'éloignait, et ne pus la copier.

Les marbres sont de différentes couleurs : il y en a de rouges, ressemblant aux marbres de Hongrie.

Trois lieues plus loin, nous passâmes dans

un autre cimetière où je copiai les deux inscriptions suivantes (1) :

SUR UNE COLONNE DE MARBRE.

XIALIS,
En gage de mémoire,
Et de reconnaissance,
A SEUTHÈS,
Son Nourricier,
Et son père naturel.

Sur une colonne de marbre.

MONUMENT
Élevé à ARISTOGENES
Fils de THÉOGENES
Et à CHRYS.......
Par lui-même vivant
Et en bonne santé.

La ville de *Cratie*, ou *Flaviopolis*, ne devait pas être éloignée de ce lieu. Un évêque dépendant de l'archevêché de *Claudiopolis*, y résidait. Ces inscriptions chrétiennes apprennent que c'en était ici le cimetière.

(1) Elles sont en grec.

Nous observâmes de semblables inscriptions le long de la grande route de l'endroit qu'on appèle Koggia-Orman (grand-Bosco), et au delà de la fontaine appelée *Kara-Ghiol-Cesmesi*, c'est-à-dire, lac noir. Nous vîmes aussi d'autres cimetières d'où s'élevaient de grandes colonnes de marbre, et nous eumes le tems de copier les deux inscriptions suivantes (1) :

SUR UNE COLONNE DE MARBRE,
haute de sept pieds et demi.

CARPONIS et CALLIGENIE,
En gage de mémoire à
. . . .
Supérieure de leur monastère.
Depuis 13 *ans.*

Sur un cippe rond en marbre.

JULIEN,
A la mémoire
De ses Parens chéris,
ALEXANDRE son père,
Et
ALEXANDRA sa mère.

(1) La première est en grec moderne et date de 12 à 1300 ; l'autre est en grec ancien.

Après neuf heures de marche, nous arrivâmes sur le bord d'un petit lac, près duquel un village nous offrit le choix de cinq *Kans* de caravanes ; et trois heures après, au gîte à *Gueredé*, hameau turc, sur une petite élévation, où se préparent les maroquins les plus estimés et les plus parfaits de l'Asie.

La charpente des montagnes que nous laissions à notre gauche, est de marbre rouge, et je crois qu'on en a tiré les cippes et les colonnes dont j'ai parlé.

Nous continuâmes à cheminer entre des collines et des montagnes dont les plus élevées étaient encore couvertes de neige, et longeâmes deux petits lacs. Un orage roulait à notre suite, il nous atteignit et nous régala d'une dragée très-fâcheuse, en rase campagne. Les plus petits grains de grêle étaient de la grosseur d'une noix.

Plusieurs autres lieux de sépulture se présentèrent sur notre route. Les Turcs sont dans l'usage d'ensevelir leurs morts le long des grandes routes, comme pour leur faire subir le jugement des passans.

Après sept heures de marche, et avoir laissé à notre droite le hameau de *Jeny-Kioj*, nous campâmes au milieu de vastes prairies, auprès de celui de *Beindir*. Ce misérable lieu de soixante-dix, feux dépend de Boly. La richesse

de ses habitans est en bestiaux ; les bœufs du pays sont en général noirs et de petite taille. Le cornouiller mâle était partout en grande abondance, mêlé de quelques melèzes.

Dès l'aurore, nous nous remîmes en route par un chemin montueux, sur un terrein nud et stérile : heureusement que l'orage était passé.

Nous traversâmes un village appelé *Hamalu*, ou des porte-faix, nom qu'il reçoit de ceux qui, de ce lieu, vont tous les ans exercer cette profession à Constantinople. Nous avions rencontré fréquemment sur notre route des bandes de trente à quarante de ces sortes de gens, tous beaux hommes, qui s'acheminaient vers la capitale.

Je demandai à notre conducteur comment on permettait ces nombreuses émigrations desquelles devaient souffrir les travaux de l'agriculture. Il me répondit qu'un seul homme par village et en payant, obtenait cette permission ; que d'ailleurs, la plupart retournaient chez eux au bout de deux ou trois ans, après avoir ramassé quelqu'argent, que de gré ou de force, les pachas, les musselims, les serdar, trouvaient le moyen de partager avec eux.

Puisque je vous ai parlé des hamals de Constantinople, je vous dirai un mot de leur police dans cette ville : elle fait honneur aux Turcs.

Les rues de Constantinople sont étroites. Tous les transports s'y font à dos. A chaque carrefour sont stationnés quelques *Hamals*.

Leur chef, le *Hamal-Basci*, répond de ce qu'on leur confie. Ils sont tous solidaires, et rien ne s'égare. Si cela arrivait, il suffirait de déclarer que le porteur était de tel coin, de tel quartier, et l'on vous rendrait compte et bonne justice. Quoiqu'un homme porte jusqu'à six cents, les transports sont chers, mais le prix fait d'avance, on n'est point exposé à ces bruyantes discussions si communes en Europe. Laissons là nos *Hamals* et revenons à *Hamalu*.

La rivière *Milan* coule auprès de ce village. Elle paraît être un bras de l'ancien *Bilis*, et prend sa source au pied de l'*Ala-Dagh*, une des plus hautes montagnes de l'Anatolie ; c'était le mont Olimpe de Galatie. Le torrent de *Scierkiez* s'y jète un peu plus bas, et la fait souvent déborder ; on y voit les restes d'un beau pont, à en juger par les piles : je crois que c'était encore un ouvrage de *Kiopruly* : on n'y passe plus. On y supplée par un radeau.

Le grand orage de la veille avait fait déborder les rivières qui tombent dans la mer noire. Nous fûmes obligés de quitter la grande route pour prendre celle de *Hamalu-Bogas*.

Le torrent de *Scierkiez* se précipite dans cette gorge entre deux hautes montagnes. Nous

les cotoyâmes longtems, et sortîmes dans le *Scierkiez* où nous campâmes. Ce hameau ou plutôt ce fortin, habité par des Turcs, est entouré de murailles. On en ferme les portes la nuit. Un serdar y commande. Il y a plusieurs *Kans*. On y vend du miel aussi blanc que la neige, très-délicat, et d'excellent beurre. On y trouve aussi du sel fossile qu'on extrait en pierres des montagnes voisines. Près d'une des portes du fort, est une inscription sépulcrale en grec. Elle est peu signifiante. Je la laisse à mes successeurs.

Dès la veille, nous avions remarqué que la végétation était retardée. La campagne avait encore un air d'hiver. Je ne vis le long du torrent que le *Valantia articulata*, la Croisette, et la petite Pervenche (*Vinca minor*).

Le 12 à cinq heures, nous étions en route. La plaine était nue, sans arbres, circonscrite par les montagnes qui courent toujours du nord à l'est, et du nord au sud. Nous côtoyâmes quelques arpens de bled, mais maîgre et chétif; partout beaucoup de lys asphodèles.

Le chemin nous conduisit trois heures après à *Karagilar* au milieu duquel coule un ruisseau. Les maisons en sont d'une construction singulière. Le rez de chaussée est l'étable à bœuf, et couvert de terre. Il faut marcher sur ce toît pour arriver à la porte de la maison

F

qui est en bas, et élveée sur cette terrasse en forme de pigeonier.

Comme le bois est rare, on brûle des motes de terre séchées.

Afin de déjeûner à l'ombre, on tendit les tentes. Le déjeûner se faisait toujours à l'anglaise, avec du thé, du beurre, beaucoup de lait et du miel pour nous adoucir la bile.

En avançant dans cette plaine stérile et rase, nous découvrions devant nous des montagnes qui paraissaient des volcans éteints. Nous appercevions la lave sur des pics isolés. Une terre jaunâtre, de longs sillons sulphurés, des pierres confusément éparses et noircies, étaient des indices d'anciens volcans ; je ne pus plus en douter, lorsque sous mes pieds même, au village de *Karagia-Wran*, je trouvai la vraie lave; j'en choisis pour aller porter à milord Ainslie.

Karagia-Wran signifie mont brûlé : ici le mot confirme la chose. On a employé la lave dans sa construction ; il ressemble parfaitement aux villages de l'Etna, et est accroupi sous une hauteur, dans une gorge où coule un ruisseau bordé d'*Hypecoum erectum*.

M. Sulivan, qui unit à beaucoup de connaissances, le désir d'en acquérir de nouvelles, voulut aller visiter lui-même la montagne volcanique. Pendant une heure et demie de

marche à pied, vers le cratère, nous trouvâmes successivement la lave dure, la lave forée, la lave moins poreuse, la pierre de ponce; ensuite le granit matière première et matrice des volcans, en grandes masses; enfin, les sables, les cendres où les pieds enfonçaient profondément, le soufre calciné, la lave vitrifiée, des pyrites, des scories nous auraient fait croire être au mont Ethna. C'est en effet un vaste volcan éteint qui devait être beaucoup plus grand que celui de Sicile.

Je ne suis pas bien sûr que personne n'en ait parlé avant moi. Les voyageurs modernes que je connais n'en font pas mention. J'ignore si les anciens ont été plus exacts : je le supposerai si l'on veut, étant peu jaloux de l'honneur de la première découverte.

Un Botaniste trouverait aussi de la pâture ici ; mais la saison était retardée, et je ne remarquai que deux espèces de sainfoin et l'*Astragalus christianus*. Nous n'eûmes pas la satisfaction de parvenir à la gueule du cratère, il eût fallu une heure de plus ; nous étions fatigués, la faim nous gagnait, et la nuit approchait : que d'obstacles à notre curiosité ! Nous nous étions d'ailleurs assez avanturés en allant seuls et sans guide, si loin de nos tentes. Les habitans turcs de *Karagia* ne passent pas pour des gens fort timorés; et sans leur faire injure,

on pourrait les appeler les Cyclopes asiatiques.

On ne trouve plus de villages grecs dans cette partie. On dirait que la race de ce peuple y est éteinte.

Au jour naissant, nous décampâmes. Les volcans éteints s'étendaient encore de ce côté. Une campagne rase, sans arbres, tantôt plane, tantôt montueuse, divers cratères, des pics épars et partout la lave rendaient le chemin triste; et le sol échauffé par un soleil ardent le rendait pénible.

Nous traversâmes ensuite plusieurs villages le long de la rivière de *Devres* dont la source est dans les montagnes de *Kianguri*.

A *Borelé*, le dernier de ces hameaux, les habitans sur une double file, des deux côtés de la rue, nous attendaient avec divers comestibles; du pain, des œufs durs, et une espèce d'omelette appelée *Caja* qu'ils offraient de nous vendre. Dans plusieurs autres lieux, nous avons été de même invités à acheter en passant: les voyageurs peuvent ainsi, sans s'arrêter, se procurer l'abondance, et les marchands y trouvent leur compte. Partout on est industrieux à tirer parti des passans. L'*Astragalus christianus* et le Crambe *orientalis* dont les gens du pays mangent les racines étaient très-abondans dans cet endroit.

Après six heures de marche, nous nous

trouvâmes à *Umerlu* où les caravanes font ordinairement *Konak*, mais nous voulions aller plus loin. L'excès de la chaleur nous engagea seulement à tendre les tentes pendant une heure sur les bords du *Devres;* cette rivière parait être une branche du fleuve *Halys* des Persans. Le *Devres* déborde souvent et fait alors de grands ravages, ce qui l'a fait appeller *Deli-Devres*.

Le *Tamarix germanica* est commun ici : les bergers mangent une espèce de racine bulbeuse qui a le gout de la chataigne; je ne pus en voir la plante qui ne poussait pas encore. Nous avions déja vu avant *Umerlu* l'*Elæagnus* épineux en grandes touffes le long du chemin; il n'était pas encore en fleur. Le *Berberis* de Crète était plus avancé. Les environs sont fertiles en excellens grains.

Au soleil couché, nous nous remîmes en marche. Dès que la nuit fut venue, on alluma de grands flambeaux ou plutôt deux espèces de falots dont M. Sulivan s'était pourvu. On y plaça des brandons de bois gras que deux de nos gens apportaient sur leurs épaules dans un sac, depuis Constantinople. Les voyageurs s'en servent pour s'éclairer la nuit; et nos deux porte-flambeaux les portatent à la main.

Deux heures après, nous laissâmes *Coggia-Hissar* sur la gauche : un si grand nombre de

chemins se croisaient que notre guide, quoique du pays, eut quelque peine à reconnaître celui qu'il fallait suivre.

Plusieurs ruisseaux et une rivière descendaient des montagnes ; son cours est rapide, elle se jète dans le *Devres* : on l'appèle *Glök-Sui* (l'eau céleste), et la montagne d'où elle sort, *Glök-Daghi* (le mont du ciel). Nous la passâmes à gué. Notre route nocturne se faisait en silence, toujours le long du bord de la rivière céleste. Malgré les difficultés d'un chemin montueux, la caravane était assoupie. De gros sapins et des thuya couvraient les hauteurs. L'*Eælagnus* épineux est ici un véritable arbre ; son odeur est agréable, mais trop pénétrante : quand il est en fleur, on le sent de très-loin.

Au jour, nous nous trouvâmes au défilé de *Tosie*, bordé de vignes et de rizières. Le riz est d'une grande blancheur. Des ouvriers étaient déja au travail.

Des vergers, des jardins, des vignes entourent des fermes habitées par des Arméniens et des Turcs. L'abondance des eaux facilite la culture de toutes les plantes potagères qui abondent au marché de Tosie.

CHAPITRE IV.

Départ de Tosie, et arrivée à Amasie.

TOSIE devait être notre second séjour. On tendit les tentes un peu en deçà de la ville.

Elle est située sur le penchant de la montagne de *Kius*, et touche à une autre aussi aride et d'un aspect encore plus affreux. C'est une suite de la chaîne de l'ancienne *Olgassis*, où se trouvait *Pompeiopolis*, capitale de la Paphlagonie. Un serdar y commande : elle a plus de deux mille maisons habitées par des Arméniens et des Turcs. Il y a cinq mosquées, un *Basar*, un *Ciarsi*, plusieurs bains et plusieurs *Kans*. *Kianguri* (Gangra), qui est son chef-lieu de district, est au delà des montagnes de *Kius*, d'*Elkas* et de *Budenar* (les Olgassys).

Ce district est limitrophe de ceux d'*Ancyre* et de *Kastemuni*, l'ancienne Castabala.

Je me proposais d'herboriser, mais l'aridité des rochers et la grande chaleur m'y engageaient peu. Je me bornai à une promenade autour de nos tentes, où je vis le *Cardamine impatiens*, le *Sisymbrium Sophia*, *l'Iris germanica*, *le Veronica tridentata*, etc.

Les bains de Tosie sont fort-bien tenus.

Nous en profitâmes pour nous délasser, ainsi que de la neige qu'on apporte des montagnes; et pour nous rafraîchir, nous bûmes le Sabit à la glace. Je ne pus me procurer aucune médaille chez les orfévres arméniens.

Il y a quelques tanneries ; plusieurs manufactures de toile de coton que fournit *Aïdit*, et l'on y fabrique plusieurs outils en fer.

Ennuyés de notre inaction, nous abrégeâmes le séjour et partîmes vers quatre heures du soir après une grande averse de pluie et de grêle : la pluie recommença deux heures après, et nous campâmes dans un champ tapissé d'absynthe qui nous embaumait.

Les limites anciennes de l'Anatolie étaient d'un côté, Trébizonde sur la mer noire, et de l'autre Alexandrette et Tyr, sur la mer blanche. Depuis la conquête des Turcs, elles sont moins étendues. On y compte quatorze districts.

Kiutaja en est la capitale. Le *Pursak* qui se jète dans le *Saccara*, en baigne les murs : elle est à trois journées de *Brusse*, six d'*Angora*, et trois de *Kastabuni* (Castabala Plin.).

Le tems s'était éclairci, et à six heures du matin le 16 mai, nous nous mîmes en route, toujours au milieu de grandes montagnes couvertes de pins, de melèzes mêlés denerpruns et d'elæagnus épineux.

Quatre

Quatre heures après, nous retrouvâmes le *Devres* ; on le passa sur un mauvais pont de bois, à côté des ruines d'un autre pont de pierres emporté par les eaux.

Les rizières sont ici en grand nombre. La louable industrie des Turcs détourne les eaux du fleuve pour arroser par des rigoles tout ce qui est susceptible de culture. Les montagnes sont trop pierreuses ou trop escarpées pour qu'on puisse les cultiver. A en juger par la couleur verdâtre des roches, elles doivent renfermer des mines d'argent ; les eaux charient des jaspes et des agathes.

En longeant le *Devres*, nous parvînmes à une autre rivière beaucoup plus grande, dans laquelle il se jète ; c'est le *Kizil-Irmak*, ou fleuve rouge, nom qu'il reçoit de la couleur de ses eaux : il coule entre de hautes montagnes, dans une gorge profonde qui ressemble à celle de *Rothethurn*, sur l'Olta en Transylvanie.

Nous traversâmes peu après le village de *Hagi-Hamzé* situé dans un lieu affreux. C'est un cachot entouré de hautes murailles dont on ferme les portes la nuit, crainte des voleurs.

Cet endroit, véritable séjour de désespérés, était autrefois très-dangereux pour les caravanes. Quoique réunies au nombre de vingt,

elles y étaient souvent attaquées. Aujourd'hui même, les petites caravanes se retirent la nuit dans l'enceinte du fort.

On trouve à l'entour quelques arbres fruitiers, des vignes et des mûriers blancs. On voit à peu de distance d'*Hagi-Hamzé*, les débris d'un pont de pierres. Nous campâmes à une lieue plus loin, près de la rivière, et à côté d'une source extrêmement froide, entourée de noyers. Elle sourdit d'une montagne hérissée de grosses roches escarpées et nues, remplies de cavernes qui servent de retraite aux brigands.

La pluie qui avait duré toute la nuit, cessa le 17, à six heures du matin. Nous partîmes, suivant toujours les rives du *Kizil-Irmak* dont l'embouchure est dans la mer noire. Il est ici fort large, mais pas encore navigable.

La route, dans les sinuosités de ces effroyables montagnes, est cependant assez bonne pour les chevaux. Leur chaîne se prolonge jusqu'à Nicomédie. Le *Paliure*, le *Thuya*, les *Sapins* et le *Berberis cretica*, y croissent presque partout (1). Un peu plus loin, nous arri-

---

(1) Nous trouvâmes aussi près de cet endroit l'*Astragalus dumetorum maximus*, *spicatus*. Buxb. cent. III. Tab. XL; le *Spiræa lævigata*, l'*Hypericum Orientale*, le *Salvia horminum*, le *Rhinantus Orientalis*, etc.

vâmes à la belle route qu'a fait faire le dernier visir : elle est taillée dans un épouvantable rocher auprès duquel roule le fleuve. Cet ouvrage, il faut en convenir, est digne des Romains qui se piquaient de rendre d'un accès facile les passages les plus impraticables. Ce chemin est taillé dans le roc pendant plus d'une demi-lieue, et abrège de deux heures l'ancienne route qui grimpait sur le sommet des montagnes où les caravanes étaient souvent attaquées. Suivre les bords de la rivière, était auparavant impossible. Les rochers sont à pic, et elle est trop rapide pour passer à gué.

Les montagnes remplies de précipices sont en général calcaires ou séléniteuses. On y voit quelques traces d'ocre martial, et quelques veines ferrugineuses, mais séparées les unes des autres et à de grandes distances.

Les masses calcaires et brunes ont des veines perpendiculaires; ce qui indiquerait une antique révolution volcanique, il y a peut-être des siècles, et contemporaine aux explosions du volcan dont j'ai parlé.

Nous arrivâmes à *Osmangik*, l'ancienne *Pimolis*. Ce bourg turc est bâti sur les deux rives du fleuve que l'on traverse sur un beau pont de pierre de quatorze arches. Il a été construit par des architectes grecs, sous les premiers empereurs romains.

On croit qu'*Osmangik* est la première patrie des princes de la maison ottomane. Ce nom signifie en effet bourg des Ottomans. Cependant quelques auteurs prétendent qu'ils sont originaires d'un lieu de ce nom, sur les côtes de Crimée.

Au delà du pont, un rocher très-escarpé et très-élevé resserre le passage. Sur le sommet, est un fortin qui paraît en bon état, et au pied, un autre presque ruiné. Sur la porte de ce dernier, est une inscription cophte, ou en vieux arabe, probablement relative à la construction du port.

Quelques maisons sont adossées à cette grande roche, et un peu plus loin s'élève un autre pic, également isolé, dont la masse est une aggrégation de pyrites. C'est certainement une production volcanique.

Comme la rive du fleuve est souvent perpendiculaire, on y a placé des roues que fait tourner le courant, et qui élèvent les eaux, que l'on distribue ensuite par des rigoles dans la campagne.

Les caravanes font ordinarement ici *konak*; mais malgré la pluie, nous marchâmes encore quatre heures, et ne fîmes halte, qu'à un mille du *Dervent*, ou case des gardes des forêts, près d'un ancien *kan* inhabité.

Le 18, on partit à l'heure accoutumée; les

précipices affreux, et les montagnes continuaient. Nous rencontrâmes les gardes du *dervent*, auxquels suivant l'usage, il fallut faire la courtoisie d'une gratification.

La route s'élargissait peu à peu, et nous commencions d'appercevoir la fin des défilés; la descente était rapide et scabreuse. Nous descendîmes de cheval, par nécessité autant que par prudence. Quelques-uns de nous se mirent à chasser; les tourterelles étaient en grand nombre, on en tua plusieurs; et pour ma part, je fus assez adroit pour assassiner un lièvre. Un de nos mulets du *Taktaravan* s'abatit, le brancard cassa, et il fallut attendre qu'il fut réparé.

Pendant ce retard, un *Capigi basci*, escorté de cinquante *bostangis*, vint à passer; il s'arrêta, et nous fit diverses questions. Qui nous étions? D'où nous venions? Où nous allions? Combien nous avions de janissaires? je répondis effrontément quatre, quoique nous n'en eussions pas un seul. Il faut en pareil cas payer d'audace. Il allait à Diarbekir en poste. Nous ne pûmes savoir le sujet de son voyage.

Ces sortes d'envoyés sont pour l'ordinaire chargés d'aller chercher quelque tête ou du moins de quelqu'exécution locale. Les pachas

se sont cependant ravisés, et se piquent moins qu'autrefois

Du scrupule insensé
De bénir leur trépas, quand il est prononcé.

Les firmans du grand seigneur ne sont plus des arrêts du ciel. Autrefois la Porte n'était pas plus avare de ces firmans que le Vatican d'excomunications. La tyrannie s'use comme tout le reste, et un jour viendra que les pachas garderont leurs têtes, le sérail ses firmans, et Rome ses foudres.

Une grande plaine s'ouvrit enfin devant nous. Elle était cultivée; et à travers des champs d'orge et de riz, nous gagnâmes le village des Pélerins, *Hagi-Kioj*, lieu de *konak* pour les caravanes.

Les montagnes toujours dans la même direction, ceignaient le bassin, mais à de grandes distances. Les plus voisines à notre gauche, étaient encore des volcans éteints : la plaine est parsemée de pierres et de cailloux, lancés par les explosions. Nous campâmes auprès du cimetière de *Marsavan*, ville assez considérable, appelée *Varsi*, dans la carte de Danvile. Un *Vaïvode* y commande. Des Turcs et des Arméniens l'habitent; il y a un *Basar*, un *Ciarsi*, plusieurs mosquées, des bains, et diverses boutiques d'orfèvres. J'espérais y découvrir quelques médailles de l'ancien Pont, voisin

de la Paphlagonie et de la Galatie : mais je fus trompé dans mon attente. Nous sommes sortis de la Bithynie.

La viande de boucherie et la volaille est excellente à *Marsavan*; les Arméniens y font aussi du bon vin. Sur les hauteurs se trouve le *Peganum harmala*, que les Turcs appèlent la plante de mille endroits, par ce qu'elle croît partout ; la Tulipe des bois, le Cardamine *impatiens* et la garance des teinturiers. Ils font bouillir la plante entière pour les teintures en rouge.

Le lendemain de bonne heure, nous traversâmes la ville. Un ruisseau coule dans le milieu de la rue : elle doit être très-peuplée à en juger pas ses cimetières.

Cette plaine entièrement découverte et bornée par des montagnes éloignées qui s'élèvent en amphithéâtre, dure cinq heures. On y trouve plusieurs villages où l'on nourrit de grands troupeaux d'oies, qu'un berger mène paître comme des moutons. Un Hollandais serait tenté de séjourner ici.

La race des chevaux qu'on élève à *Marsavan* passe pour la meilleure du pays. Les mulets y sont aussi très-beaux, et se vendent de soixante à quatrevingt piastres.

De grands vols de cigognes noires égayaient l'uniformité de la scène. La route était bordée de tous côtés, de liserons en fleurs, mais sans

arbres. Ce ne fut pas sans peine que nous trouvâmes un poirier sauvage, pour déjeûner à l'ombre : un vent frais et doux tempérait un peu la chaleur.

Après trois autres heures de marche, sur la déclivité des montagnes, nous découvrîmes enfin *Amasie*, et le fleuve *Irmak*, l'*Iris* des anciens.

Nous campâmes dans l'*Okameidan*, en deça de la rivière, hors de la ville.

Amasie est une ville commerçante, et peuplée de plus de quinze mille Turcs, Grecs, ou Arméniens : elle est du district de Syvas, autrefois *Sebaste*.

Cette ville est dans un fond, circonscrit par de hautes montagnes entre lesquelles coule l'*Iris*, qui descendu de *Kara-Issar*, passe sous un pont au nord de *Tokat*, et vient par *Neo-Césarée*, baigner les murs d'Amasie, d'où il descend à la mer noire.

La ville est divisée en deux par le fleuve, qu'on traverse sur cinq ponts, deux en bois, et trois en pierres, dont un assez beau. On a employé dans sa construction des morceaux de corniches, de bas-reliefs et des tronçons de colonnes cannelées de marbre.

La description que donne Strabon dans son 12e. livre de l'ancienne Amasie, convient très-bien à la moderne.

» Notre ville, dit-il, (c'était le lieu de sa

» naissance).

» naissance), est située dans une vallée large
» et profonde, et traversée par l'Iris. La ville
» est entourée de murailles, et une des rives
» du fleuve peut par sa forme, servir de for-
» teresse. On y voit les palais des rois et leur
» tombeau. La vallée s'élargit au dessous de
» la cité, et forme la plaine *Chiliokonum*,
» ou des mille villages, etc. ».

Le sultan Bajazet premier, orna Amasie d'une mosquée à deux minarets qui porte son nom. Deux superbes colonnes de très-beau marbre en décorent le portique. La place qui la précède est vaste, et on y remarque deux platanes de la plus grande beauté. Le tout mérite l'attention du voyageur. *Ghok-Médressé*, le collège céleste, était d'une architecture aussi belle que solide, mais il tombe en ruines ainsi que plusieurs autres édifices publics. Sur la porte d'entrée, on voit trois fragmens de corniche antique, sur l'un desquels se lit *metropoleos*, et quelques autres mots et caractères du tems des derniers empereurs grecs ; une belle mosquée en pierres est aussi dégradée et ne sertplus.

Les *basars*, les *besesteins*, les *kans*, les bains ne manquent pas à Amasie, non plus que les boutiques d'orfévres, mais mal pourvues, et je n'y trouvai aucune médaille intéressante.

L'autre partie de la ville est sur le penchant et au pied d'une montagne, au sommet de laquelle est un fort, ouvrage des Grecs réparé par *Kiei-kubad*, un des sultans seljucides. Vis-à-vis se montrent encore les ruines d'un vaste palais, appelé *Kizlar-Seraï*, le palais des dames.

C'était le séjour des premiers sultans et des princes grecs leurs prédécesseurs. On y trouve un bain à la turque.

Au dessus de ce palais, se découvre un chemin taillé dans le roc ; et de distance en distance de grandes portions semi-circulaires séparées de la masse du rocher, qui forment comme des portiques. Dans le milieu de leur hauteur est une large fenêtre quarrée qui donne entrée dans une vaste chambre habitable.

Tavernier prétend que des dervis y ont habité : cela peut être, mais ce n'était pas le premier usage auquel ces tourilles étaient destinées : c'étaient plutôt des casernes ou corps de garde avancés, qui défendaient les approches de la forteresse. Les Turcs les appèlent les cavernes : quoique la pierre soit calcaire, l'ouvrage est prodigieux.

Un musselim commande dans la ville, et un serdar au château. Il y a aussi un aga des janissaires et un mollah.

La plus grande partie du territoire d'Amasie est en vignobles qui produisent du bon vin ;

nous y mangeâmes d'excellent raisin de l'année précédente. Quant au vin, les Turcs faisaient alors des prières *ad petendam pluviam* ; il était défendu d'en vendre dans la ville. Nous désirions pourtant le goûter. Vers le soir survint une pluie abondante. J'observai à quelques Turcs qui se trouvaient dans la tente de notre guide, que la grace étant obtenue, on pouvait boire du vin. Ils rirent de la remarque, et nous en auraient procuré s'il n'eût pas été si tard. Tout était fermé dans la ville.

Outre beaucoup d'arbres fruitiers, on cultive ici le Mûrier blanc, à la manière de Brusse. On porte la soie à Constantinople et à Brusse.

Le cuivre qui vient de *Tokat* en lingots, passe par terre à *Sansun*. L'Iris n'est pas ici navigable. *Sansun* est à trois journées d'Amasie, et *Sinub*, l'ancienne Sinope, à six.

Nous campions, comme je l'ai dit, dans l'*Okmeidan*. C'est une grande place où l'on s'exerce à la lute, et à tirer de l'arc.

La montagne de *Ferahad-Daghi* qui touche à la ville, se joint à celle de *Gibel-Gianik*, qui s'étend jusqu'à Trébizonde. Celle-ci est encore plus élevée et plus remplie de précipices que la première.

Ferahad est le nom d'un des héros du pays, qu'on dit être enseveli sur le sommet de cette montagne. On voit au pied une tranchée que

les habitans prétendent avoir eu plus de quatre lieues de long.

Ferahad, racontent-ils, était amoureux de la charmante princesse *Seirin* (la douce) ; il entreprit pour lui plaîre, de conduire une fontaine d'excellente eau à Amasie ; cet ouvrage était presqu'achevé, lorsqu'il apprit que la belle ingrate avait accordé à un autre amant, qui ne s'était pas donné tant de peine, la récompense qu'il attendait de ses travaux. Dans son désespoir, il se cassa la tête d'un coup de massue. On montre encore son *Turbé*, espèce d'enclos entouré d'arbres.

Amasie fut d'abord une ville libre de la Cappadoce ; et ensuite du pont polémonique sous les Romains. C'est la patrie du géographe Strabon.

CHAPITRE V.

Départ d'Amasie, et arrivé à Tokat et à Syvas.

Le 20 mai, à cinq heures, nous quittâmes Amasie, et prîmes la route des montagnes que suivent les couriers tartares.

Celle qui longe l'*Irmak* est plus longue, et les pluies l'avaient dégradée. Celle-ci n'était pas trop bonne pour les chevaux, et encore moins pour les *Taktaravan* qu'il fallut quelque-

fois porter à bras. Le sentier encaissé et tortueux était trop étroit pour les mulets avec leur charge. Je trouvai ici la *Blattaire* en fleur.

Nous grimpâmes ensuite sur des montagnes inhabitées, où la pâture est excellente ; et n'arrivâmes qu'après six heures de marche au *Kan* d'*Ainé-Bazari*, assez éloigné du village de ce nom.

Ce kan a été construit pour les caravanes; mais notre bagage ayant pris un autre sentier, nous marchâmes encore trois heures pour le rallier.

Quoiqu'un bois de pins sauvages nous donnât un peu d'ombre, nous étions brûlés du soleil qui était très-ardent. Nous apperçûmes des faisans : descendant ensuite dans des falaises touffues, nous arrivâmes au corps de garde des bois ou *Dervent* : un exécuteur y préside, et un pieu tout préparé était planté devant la porte, pour intimider les malfaiteurs.

Nous avançions dans une gorge profonde et tournante où le soleil réfléchi par des rochers escarpés, rendait la chaleur insupportable ; enfin harassés et rôtis, nous arrivâmes à *Truhal* et campâmes dans la plaine.

Près de ce misérable hameau, on traverse l'*Irmak* sur un pont de pierres. Les maisons sont de terre mêlée de paille hachée ; il y a

cependant un kan et un fortin sur une montagne isolée qui domine le passage. Les habitans élèvent quelques bestiaux. Ce lieu se trouve marqué dans la carte de *Danville* sous le nom de *Sebastopolis*.

La plaine de Truhal a quelques autres villages, de grandes pâtures, et on y recueille des grains.

Les cultivateurs arrosent l'orge et le bled par des rigoles qu'ils ouvrent à la rivière. Les sécheresses étant ici presqu'annuelles, les arrosemens sont nécessaires : chacun prend l'eau à mesure qu'elle traverse son champ. Dans toute l'Asie, on arrose toute espèce de semailles.

Des ouvriers arrachaient la tige d'une sorte de Caprier qui sort de la terre en fuseau comme l'asperge. Les Arméniens le confissent au vinaigre ; il s'en fait un grand débit à Tokat.

M. Sulivan avait une lettre pour un Arménien de *Tokat*, surintendant des teintures : je pris les devans avec la lettre pour aller retenir un logement et ne pas passer sous la tente les deux jours que nous devions y séjourner. Je traversai l'*Irmak* sur un pont de pierres devant la ville, pendant un orage affreux de grêle et de pluie : l'Arménien à qui je portai la lettre nous aida à trouver un logement ;

le *Naivoda-Kan*, quoique très-vaste était plein : enfin à force de recherches et de prières, un Turc consentit à nous céder sa maison pour dix piastres turques. En Europe, on aurait à ce prix le plus bel appartement : le nôtre n'avait pas même d'escalier, jugez du reste.

Je trouvai dans le kan le docteur Simon (1), Français que j'avais connu à Constantinople. Il était logé au galetas, et dans le plus grand embarras, ne sachant pas un mot de turc ; son domestique qui lui servait d'interprête s'était enfui avec un papa grec, après un vol considérable fait dans le kan, et dont on les croyait coupables. Le docteur était tombé malade de chagrin ; il n'avait pas encore bien sa tête et était si changé que je ne l'aurais pas reconnu. Il projetait un voyage en Perse, et il eût mieux fait de faire celui d'Antolphe dans la lune. Je doute qu'il retrouve sa fiole ici bas.

Un Arabe, écuyer du grand seigneur, logeait dans le même *kan* : c'était un homme âgé qui avait voyagé en Perse et dans l'Inde ; il était envoyé de Syvas comme *capigi-basci* pour percevoir le *myry* ou tribut annuel.

Au moment où nous descendîmes de cheval, le *capigi* nous envoya inviter par deux *bostangis* à prendre avec lui le café. Nous allâmes

---

(1) Il est mort à Tokat en 1783.

lui faire visite. Il nous retint à souper. Il fut mauvais, mais le *Pilau* excellent.

Tokat était notre troisième séjour. Comme notre conducteur voulait nous mener de *Diarbekir* à *Mosul*, pour être le seul maître de la caravane, il acheta ici des mulets et renvoya ceux que nous avions : cet achat nous fit faire double séjour. Les pluies le rendirent peu agréable.

Tokat que l'on croit l'ancienne *Comana* du Pont, est située dans une vallée plus ou moins large, selon les sinuosités des montagnes. Deux des plus élevées l'entourent et en rendent l'aspect triste, et l'air épais. Au sommet de la plus escarpée, se voit un ancien fort.

Cette ville est grande et une des plus riches de la Turquie. Un torrent coule au milieu ; elle n'a point de murailles. Un *musselim*, un *aga*, un *serdar* et un *mollah*, la gouvernent.

Sa population est de plus de vingt mille habitans, la plûpart Turcs ; il y a deux mille cases d'Arméniens, troit cents de Grecs, et quelques Juifs.

Les Turcs y ont plusieurs mosquées. La plus belle était auparavant une église grecque. Ceux-ci n'en ont qu'une assez chétive ; on m'a dit qu'ils en ont une autre fort belle avec des colonnes antiques à une lieue de distance de la ville. Les Arméniens en ont sept.

Un

Un ancien édifice, dont on a fait des petites maisons, mérite d'être vu : c'est un ouvrage des Persans qui ne l'avaient pas construit pour cet usage. Il y a six ans, en 1775, qu'un incendie fit beaucoup de dommage à *Tokat.*

Je me procurai chez les Arméniens plusieurs médailles d'*Amise*, ville du Pont.

Comme *Tokat* est très commerçant, les kans n'y manquent pas pour les caravanes, qui y arrivent en grand nombre.

Celle de Smirne y vient en cinquante jours, avec des draps français, anglais, hollandais, du sucre, des drogues, du papier, etc;

Celle d'*Angora* en treize jours, avec des camelots, des schals.

Celle d'*Erzerum* en quinze, avec du cuivre et du fer brut, qu'on exporte ensuite ouvré. Celle-ci va ensuite à Trébizonde en cinq jours.

Celle de *Diarbekir* en douze, avec des toiles, et une espèce de noix de galle que produit le *Kurdistan* ;

Celle de *Mosul* en trente, avec des toiles, des mouchoirs de couleur : autrefois elle apportait de toiles fines de l'Inde, qu'elle recevait de Bassora, par le désert ;

Celle de *Césarée* en six jours, avec de la garence, et autres drogues et couleurs ;

Enfin celle d'*Aïdin* (Magnesia Meandri) apporte du coton pour les manufactures de

Tokat, et va jusqu'à Constantinople, où elle arrive en vingt jours : elle y joignait jadis des soies de Perse, des schals, du safran, de la garence ; mais cette branche de commerce avec les Persans est bien déchue. *Tokat* même produit beaucoup de soie. On y teint des toiles, prépare le maroquin, et travaille le fer. Les Arméniens font le plus grand commerce ; la maison *Tomagia* est fort riche. Les habitans sont à leur aise, et par conséquent un peu insolens. Les Arméniens s'habillent ici différemment qu'à Constantinople, et d'une manière assez bizarre. Le grand *kalpac* arrondi qui surcharge leur tête, ressemble à une mître persane.

Nous apprîmes à *Tokat* que le peuple de Syvas était mécontent, et que les Kurdesruscivans se trouvaient avec leurs troupeaux sur notre route, ce qui la rendait peu sûre.

On nous conseilla d'attendre la prochaine arrivée du pacha *Hamet*, surnommé le Circassien qui, de son gouvernement de Trébizonde passait à celui de Syvas : mais nous résolûmes de tenter l'aventure ; et le 14 mai, nous traversâmes *Tokat*, et le torrent pour continuer notre route.

Les côteaux de cette vallée sont couverts de vignes, et la plaine d'orge et de bled.

Nous ne tardâmes guère à retrouver les mon-

tagnes, et après les avoir montées et descendues, nous vîmes quelques fermes et un vieux kan près duquel nous campâmes.

La pluie, les débordemens et plusieurs autres raisons alléguées par notre guide nous firent ici quitter la grande route : ce détour est plus long de quatre lieues : il nous mena à *Karkin*, au pied des montagnes de l'Étoile (*Ildiz-Aghi*), qui sont les anciennes *Pariadres*. Ce hameau à mi-chemin de *Syvas*, est très-suspect, et il faut y être sur ses gardes.

Au soleil levant, départ et ascension d'une nouvelle montagne hérissée de pins et de thuyas : six heures après, une plaine inégale, excellente pâture, la petite Sauge y abondait ; un peu plus loin un village que fit commencer le visir de sultan Amurat IV, après la prise de Bagdad. La mosquée est grande et belle, mais comme le village, à moitié bâtie. Les environs sont des taillis pierreux et arides : nous serions venus au *Konac* ici un jour plutôt, si la route eût été moins mauvaise.

Continuant d'avancer par de vastes pâturages sans arbres, nous gagnâmes un pont de quatorze arches sur l'*Irmak*, que je crois une branche de l'ancien *Halys*, et campâmes sur les bords.

A l'autre rive, était un camp de Turcomans

avec leurs troupeaux. C'est le premier que nous rencontrons.

Leurs tentes sont de couleur noire, rondes et en dôme, assez bien faites, mais petites et basses. Des nattes ou treillis de roseau les ferment, une toile les couvre, et par dessus la toile, est un second toît aussi de roseau. Elles sont placées en rond et isolées, et au centre, s'élève celle du chef de la tribu.

Ils campent toujours sur les bords des rivières pour y abreuver leurs bestiaux. Des bergers les mènent en commun à la pâture et les ramènent le soir devant la tente de chaque propriétaire. Les vols ne sont pas rares parmi ces honnêtes gens : là chacun trait ses vaches, fait le beurre, le *jughurt* et le fromage dont ils se nourrissent. Leur boisson habituelle est le petit lait, qu'ils appèlent *Aïran*.

A la surface de la terre, près de nos tentes, je remarquai une incrustation tartareuse. Ce sont des sédimens déposés par les débordemens.

Le lendemain, au moment de notre départ, la tribu turcomane se mit aussi en marche. Ils voyagent sans cesse ; leurs troupeaux sont composés de chameaux, d'ânes et de bœufs. Les chevaux portent le bagage et le bois à brûler, s'ils en ont ; ils y suppléent par la fiente séchée. Les enfans en bas âge sont dans des paniers sur la croupe des chameaux que

les femmes conduisent en lisse, tout en filant: c'est là l'avant-garde. Les hommes suivent avec les troupeaux qui paissent en chemin. Les jeunes gens s'écartent de la caravane pour tâcher de butiner ; et dans les excursions pillardes, comptent beaucoup sur la vélocité de leurs jumens, qui en effet sont très-vites à la course.

La campagne est toujours découverte, sans arbres, mais tapissée d'un beau gazon. Le sol est sabloneux, les côteaux de glaise mêlée de cailloux, et en approchant de *Syvas*, de grandes masses de talc.

Nous arrivâmes à Syvas et campâmes hors de la ville. On nous informa que les Kurdes ruscivans infestaient les passages. Plusieurs voyageurs étaient retenus par la crainte. Le Capigi basci, celui-là même que nous avions rencontré, avait pris une escorte, quoiqu'accompagné déja de cinquante bostangis. M. Sulivan et moi songeâmes à nous procurer des gardes, et fûmes après le dîner chez le musselim pour lui présenter nos firmans.

Il tenait *divan* avec l'aga, le mollah, le serdar et les principaux habitans. On nous pria d'attendre dans l'anti-chambre, et l'on nous offrit des pipes et du café. Après une bonne heure d'attente, nous sortîmes pour quelques emplettes.

Une demi-heure après, nous rentrâmes. A peine étions-nous dans la salle d'audience, que nous entendîmes sur la place une espèce de tumulte et des cris. Les uns assuraient que ce n'était que quelques Kurdes qui se quérellaient entr'eux ; les autres un soulèvement du peuple. Le bruit s'appaisa, recommença, et cessa une deuxième fois ; mais à la troisième, ce fut tout de bon.

Le peuple était ameuté. Turcs et Arméniens s'avançaient précédés d'une espèce de drapeau jaune, et assaillirent à coups de pierres le palais du musselim. En un moment toutes les vitres furent cassées.

Nous ne savions ce que cela voulait dire. M. Sulivan et le conducteur gagnèrent la porte : nous voulions les suivre, mais n'en eûmes pas le tems. On la ferma, et son valet de chambre, le fils du conducteur et moi fûmes forcés de rester.

Les pierres volaient sur la place, et tous ceux qui s'y trouvèrent en eurent leur part. Les gens du musselim s'étaient armés. Ses gardes étaient à cheval dans la cour, la lance et le sabre à la main. Mais que pouvait leur petit nombre contre une multitude effrénée?

Nous nous étions réfugiés dans une chambre où nous ne craignions pas les pierres. Bientôt, les mutins se préparèrent à mettre le feu à la maison, et y réussirent. Il fallut sortir bien

vîte de notre asile. Je songeai d'abord à sauter par la fenêtre ; mais elle était élevée, je ne savais pas si je pourrais ensuite sortir de la maison. Le valet de chambre et moi descendîmes les escaliers quatre à quatre, à travers la fumée et même les flammes qui commençaient à les gagner, et entrâmes dans un petit jardin. C'était l'appartement des femmes ; elles étaient aux fenêtres, et criaient de toute leur force : *haman , haman ,* grace , miséricorde. Je remarquai que ces malheureuses, quoiqu'enveloppées d'une épaisse fumée, gardaient leurs voiles. Nous traversâmes le jardin en courant ; et par le moyen d'une échelle, grimpâmes sur un mur qui le séparait d'un autre enclos. Il fallut sauter sur une terrasse, de celle-ci sur une seconde ; enfin par un grand élan, nous tombâmes dans une rue.

Quelques-uns des gardes du musselim, poursuivis par le peuple, nous avaient suivi. A peine étions-nous à vingt pas que les furieux nous lançaient des pierres du haut du mur ; un gros cailloux passa en sifflant entre le valet de chambre et moi. Nous gagnâmes enfin la campagne, et par un très-grand détour, nos tentes. Il pleuvait à verse ; échappés au feu , nous fûmes mouillés jusqu'aux os.

Nous étions inquiets de M. Sulivan, et le retrouvâmes avec grand plaisir au kan, il

avait traversé la foule sans être maltraité, ayant pris soin de ne pas témoigner de crainte. Le fils de notre conducteur qui, sans que nous sussions pourquoi, ne nous avait pas suivis dans le jardin, était le seul qui manquât à l'appel. Son père craignait qu'il ne lui fut arrivé malheur : son retour le tranquillisa. Enfin tous réunis, nous avalâmes chacun une demi bouteille d'excellent vin de Bordeaux.

La cause de ce soulèvement avait été une imposition de deux cents bourses, ou cent mille piastres. Le peuple déja fort chargé, n'avait pas voulu en entendre parler : mais le musselim, qui attendait chaque jour son successeur, avait usé de rigueur pour ne pas partir les mains vides.

Le tumulte dura toute la nuit. La maison du musselim fut brûlée et démolie, et deux esclaves noirs périrent dans les flammes.

Les mutins, qui sans doute étaient d'avis qu'il vaut mieux prendre que donner, avaient démoli la maison dans l'espoir d'y déterrer le trésor du musselim ; mais il l'avait déja fait partir.

Musselim, serdar, aga et mollah, tous avaient pris la fuite, et s'étaient réfugiés dans un village voisin. La ville était livrée aux séditieux, toutes les boutiques étaient fermées.

Nous songions à dîner. Un mouton à grosse

queue

queue que nous avions acheté six piastres, était à la broche, et nous allions nous mettre à table, lorsque tout à coup un violent orage de grêle et de pluie creva sur le haut de la montagne. En un moment, des torrens en descendirent, et menacèrent notre camp d'une inondation.

Je prévis le danger, en avertis mes compagnons; et ramassant mes effets, me sauvai à la hâte hors du cours apparent des eaux. Le torrent entra bientôt dans notre camp, et l'inondation s'éleva à plus d'un pied. Ce terrible courant avait emporté les murs de plusieurs jardins, et chariait de grosses masses de grêle agglomérée.

J'avais sauvé ce qui m'appartenait; mais malgré leurs efforts, nos gens virent emporter plusieurs de leurs effets par les eaux. Une volée de fainéans intéressés accourut de la ville, moins pour nous aider que pour tâcher de nous dérober quelque chose. On vola une paire de pistolets garnis en argent, et plusieurs autres menus effets. Tous les élémens semblaient conjurés contre nous : hier l'incendie, aujourd'hui le déluge.

Il fallut encore payer ces honnêtes gens. Il nous en coûta plus de soixante piastres; et pour comble de malheur, le mouton rôti avait disparu. Mais comme un peu de bien se mêle

parfois à un peu de mal, le torrent déposa des monceaux de grêle dans nos tentes, et nous bûmes à la glace quelques bouteilles de bon vin de France.

Nous désirions continuer notre route, et ne savions quel chemin tenir. Nous commençâmes par éloigner notre camp de la ville qui était une ruche sans reine. Cette populace sans frein et sans chef, aurait pu venir nous insulter. Nos gens qui étaient Arabes paraissaient le craindre. Ils ne cessaient de maudire Syvas et de faire des vœux pour que les Russes vinssent détruire ce repaire de brigands, et semer du sel sur ses ruines.

Malgré toutes ces contrariétés, je tâchai d'apprendre quelque chose du pays.

Syvas, l'ancienne Sebaste de la Cappadoce, dans la région calopène, s'appelait aussi Cabyre. Cette province est aujourd'hui celle de *Rum*, qui confine à celle d'Erzerum et au Diarbek. Elle a sept gouvernemens dont est celui de *Gianik*, l'ancienne Nicopolis. Syvas est la résidence du pacha à deux queues. La ville est grande et située sur une hauteur, au sommet de laquelle sont deux forts, l'un en terre, l'autre en pierres de taille. Ce dernier est de fabrique grecque. On y lit, dit-on, quelques inscriptions grecques sur de grosses

pierres : mais depuis notre lapidation, j'étais brouillé avec les pierres.

Avant la mort funeste du dernier pacha *Daghistanly*, un pacha y commandait. Le musselim actuel, *Sari-Oglu*, lui avait succédé. Ce gouvernement a toujours été orageux. Les soulèvemens y sont fréquens : ce pourrait bien être par les vexations de ceux qui commandent.

Syvas a quinze mille habitans Arméniens ou Turcs ; les maisons sont misérables et bâties en terre ; les rues étroites sont des cloaques dès qu'il pleut, et l'on n'y voit aucun édifice remarquable.

Le peuple se nourrit d'oignons. On les sent plus fortement dans les rues qu'on ne les sentait aux pyramides. Les oignons d'Égypte étaient sans doute plus doux. Ce fut le seul légume que nous trouvâmes à Syvas. Le pays produit peu de fruits. Les habitans mangent du pourpier et du mouron ; les femmes vont le ramasser tendre, et on le mange en salade.

Le sérail qu'habitent les pachas est assez vaste. On y voit quelques gros bâtimens en ruines. Ce sont des ouvrages de Tamerlan : ce fut ici près, au pied de la montagne *Ildiz-Daghi*, qu'il battit et fit prisonnier Bajazet. On croit que c'est dans le voisinage que Pompée vainquit Mithridate. Ce prince, selon Strabon, avait son palais près du mont *Pariadre*. On y

voyait un bois de palmiers, des étangs, un parc et des mines : d'où il faut conclure que les mines de ce pays ont été exploitées, il y a bien des siècles. Le peuple de Syvas est cultivateur. Sa vaste plaine produit beaucoup d'orge et de bled. Il y a aussi beaucoup de bestiaux. Les vivres y sont à bon marché, et les caravanes s'y procurent de très-bon biscuit.

On y paie des droits de douane, ainsi qu'à Tokat. Le *Tuslunu-Sui*, qui doit être l'Halis de Pline, passe auprès de la ville ; on le traverse sur un pont de pierres.

Vers le soir, nous fûmes reconnaître le torrent qui avait failli nous noyer. C'est l'égoût d'un ravin de la montagne de l'Etoile : il traverse la grande place de Syvas, et est toujours à sec, excepté pendant les orages.

Nous ne pouvions continuer notre voyage sans escorte : il fut résolu dans notre divan, que nous irions en demander une au musselim dans le village où il s'était réfugié.

Je me mis à la tête de l'ambassade. Un Tartare qui venait de Constantinople, deux bostangis qui allaient à Bagdad et que les troubles avaient retenus à Syvas, se joignirent à moi.

Nous trouvâmes le musselim et sa cour au hameau de *Pirkinik*, à une lieue de Syvas. Il dormait quand nous arrivâmes. Il fallut attendre dans la rue. La chaumière, son asile, était

composée d'un grenier et d'une écurie, remplie de ceux de son parti, qui y tenaient conseil. Un quart d'heure après, on nous introduisit. Nous le trouvâmes fort abattu, et dans un état à faire pitié. C'était un bel homme de moyen âge, et qui paraissait fort doux. Les cérémonies furent courtes. Il lut nos firmans, les lettres que nous avions pour le nouveau pacha, en cas qu'il fût déja arrivé, et nous promit une escorte. Il ajouta qu'il nous ferait avertir du lieu du rendez-vous. Ce village a un mauvais couvent de moines grecs.

Le soir vint sans que nous eussions de nouvelles du pacha ; craignant qu'il ne pût tenir parole, nous nous mîmes à compulser les journaux de voyage et le peu de cartes que nous avions, pour tâcher de nous déterminer sur la route à tenir.

La journée du 30 se passa en allées et venues du camp à la ville, pour prendre des informations. Toutes étaient contradictoires. Mais ce qui n'était pas douteux, les Kurdes infestaient tous les chemins. Nous nous décidâmes cependant pour la route de Perse et d'Erzerum, en nous faisant accompagner par un ou deux janissaires de la garde du musselim, et les ordres de marches furent donnés pour le lendemain.

❁

CHAPITRE VI.

Départ de Syvas et arrivée à Kéban.

Ainsi que nous l'avions résolu la veille, nous décampâmes à six heures du matin. On vint auprès de la ville nous prévenir que plusieurs personnes se déterminaient à voyager avec nous par la route de *Divrighi* et *Arabkir*, plus longue de trois journées que celle que l'on prend ordinairement pour aller à Diarbekir.

C'était un renfort pour la caravane; nous acceptâmes la proposition. Notre conducteur entra dans la ville, pour prendre des arrangemens, et nous fûmes l'attendre deux lieues plus loin, près du *Kuru-Ghol* (le fleuve sec). Pendant que nous déjeûnions avec du bon jughurt, que nous achetâmes des paysans, qui allaient le vendre à la ville, dans de petits outres, ou vases de terre, plusieurs cavaliers arrivèrent. Ils venaient se réunir à nous, et nous demander protection.

Peu après, un messager nous apporta deux firmans du musselim, et nous apprit que l'escorte nous joindrait deux lieues plus loin à l'*Egri-Kiopri* (le pont tortu). On rechargea, et nous nous y rendîmes. Un *Ciochadar* du

musselim vint nous y prévenir que la route de *Divrighi* n'était pas sûre, et que l'escorte ne pourrait partir que le lendemain.

Nous comptions sur une garde nombreuse: elle se borna à sept hommes et un Kurde porteur du firman. Plusieurs voyageurs et environ trois cents ânes ou mulets s'étaient réunis à la caravane.

Le premier juin, on se remit en marche. Après le passage du pont, nous vîmes la même campagne nue, rase et montagneuse. On trouvait tour à tour, le talc, la terre calcaire, des cailloux et une glaise dure.

Notre situation et l'ordre de notre marche avaient quelque chose d'hébraïque: nous n'avions pas cependant un Juif, mais beaucoup d'autres circoncis. Le tems était mauvais, mêlé de vent, de grêle et de pluie que nous essuyâmes pendant quatre heures.

Nous comptions faire *konak*, au village d'*Olascé*; mais tous les habitans s'étaient enfuis, à l'approche des Kurdes. Il n'y restait pas une ame. Il fallut aller quatre lieues plus loin, et traverser une haute montagne pour gagner *Dikil-kan*, lieu de poste des couriers tartares de Bagdad. C'est un petit fort commencé sous Mustapha III, mais non achevé, quoiqu'on y ait dépensé vingt-cinq mille piastres. Les brigands ont empêché qu'on ne le

finît. Ce pourrait être ici l'ancien *Novus* de Strabon qui le place à deux cents stades de *Cabyre*, aujourd'hui Syvas. Les murs n'en sont élevés qu'à trois brasses, et de pierres calcaires blanches. On y a mêlé de gros morceaux de lave, tirés des montagnes voisines, qui sont encore des volcans. J'ai trouvé dans cette lave du quarts vitrifié dont je conserve un échantillon. Dans ce kan fortifié, sont quelques chaumières habitées par des voleurs. il n'eût pas été sûr de rester sous la tente, et nous logeâmes dans une case dont la porte était sans battans. On entrait par l'écurie, dans une chambre dont le toît très-bas avait deux trous qui servaient de cheminée. Les gens du pays couraient sur ce toît comme des lézards : il fallut mettre des sentinelles autour et sur la maison pour se garder des voleurs.

Le Kurde qui nous accompagnait présenta à l'Aga, ou plutôt au chef de la bande, le firman du musselim de Syvas, pour qu'on ne nous insultât pas, et qu'on nous fournît ce dont nous aurions besoin.

A peine établis, nous dépêchâmes un ambassadeur avec des lettres au chef des Kurdes qui campaient à trois lieues de nous. Nous lui demandions passage, et le prions de nous protéger. Si près de tels voisins, la chose pressait.

Pour

Pour nous délasser de nos fatigues, nous avions des lits de lave, une peuplade de brigands autour de la maison ; nous devions craindre que quelque fourmillière de ces honnêtes gens ne sortît tout à coup de terre dans l'intérieur.

Nous attendions avec impatience le retour de notre exprès. Au moment où il devait revenir, nous apprîmes qu'il n'était pas encore parti. Il fallut dépêcher à sa place le Kurde que le musselim nous avait donné pour notre sûreté : il fut de retour avant le jour, avec le chef des Kurdes et dix de ses gens.

Il s'appelait *Molah-Beyzadé-Effendi ;* ils furent coucher avec les gardes.

Au jour, pour qu'il ne nous restât aucun doute sur la probité de nos hôtes, nous trouvâmes qu'on nous avait volé, un manteau à l'un, à l'autre des pistolets. On avait assailli la maison de celui-ci de pierres, forcé la porte de celui-là. Il manquait aussi un chameau, mais personne n'osait sortir du kan pour le chercher de peur d'être dépouillé.

Je me hazardai d'aller à quelques pas de la porte pour considérer un gros morceau de lave qu'on avait apporté lors de la construction du village. J'étais armé de deux pistolets à deux coups. Un Kurde qui se trouvait là, me demanda à les voir et les emportait, si un Arabe de notre

suite ne l'eût arrêté, et repris les pistolets. Le Kurde s'en offensa et entra dans notre logis d'un air fort mécontent. Une dispute s'engagea, le Kurde me menaçait : je fis bonne contenance, et ma fermeté lui en imposa.

Les gardes qui nous avaient accompagnés jusqu'ici, ne voulurent pas aller plus loin. Leur conduite nous avait déplu, et nous les quittâmes sans leur avoir rien donné que la nourriture. On gratifia cependant le chef d'une vingtaine de piastres. Il est plus ordinaire et plus honorable d'offrir en pareil cas une certaine mesure de drap. Notre guide paraissait s'y attendre, mais dut se consoler en songeant qu'avec ces vingt piastres, il pourrait avoir, et plus de drap, et du plus beau.

Assurés de l'arrivée du chef des Kurdes, nous nous mîmes en route avant le jour ; une heure après, à l'entrée d'un bois de sapins, et au point du jour, notre protecteur se montra et vint converser avec nous. Il nous demanda plusieurs choses, et entr'autres une lunette d'approche. Nous répondîmes négativement à tout, alléguant un naufrage qui nous avait fait perdre ce qu'il désirait : il voulut ensuite voir nos armes, et dévorait des yeux jusqu'à nos vêtemens, dont ses regards avides annonçaient qu'il eût bien voulu nous dépouiller. Sa curiosité et celle de ses gens satisfaite, ils

se mirent à faire caracoler leurs chevaux, à s'exercer avec leurs lances et à tirer leurs pistolets. Pour leur prouver que nous n'avions pas peur, je fis de même, et galoppai après eux. Mais quelle différence de ma pauvre rosse de caravane avec leurs excellentes jumens! Ils voulurent ensuite qu'on leur donnât des pierres à feu et de la poudre. C'eût été nous désarmer, nous leur en refusâmes, mais leur fîmes comprendre que nous ne craignions guère leurs fusils, qui en effet étaient très-mauvais. Leurs lances sont plus redoutables et ils les maniaient très-adroitement au galop.

Ce bois de sapins dura quatre heures. Nous en sortîmes dans une plaine parsemee de collines et de hauteurs, mais déserte. Le chef kurde nous criait que nous approchions de son camp, et voulut que l'on fit halte pour prendre du café.

Ses manières avaient déja été peu civiles. Ici il voulut savoir ce que lui donnerait M. Sulivan pour nous mettre hors de tout danger. M. Sulivan l'assura qu'il aurait lieu d'être satisfait, mais qu'il ne voulait pas faire de marché d'avance ; ce qui serait établir un usage qui pourrait embarrasser d'autres voyageurs. La réponse était sage, mais ne satisfit pas le Kurde. Ces gens là sont accoutumés à ne se payer d'aucune raison, et ne tiennent pas même compte des firmans du grand sei-

gneur, pour lesquels ils montrent beaucoup de mépris.

Il répliqua avec humeur : que tout cela était bel et bon, mais qu'il voulait savoir ce qu'on lui donnerait. Pour terminer, il fut convenu qu'on leur paierait soixante-dix piastres, et à lui et à son frère pour trente piastres de drap.

Quelques-uns de nos Kurdes se conduisaient assez paisiblement : mais d'autres dépouillaient les traineurs de la caravane. Ils avaient beau dire qu'ils étaient de notre suite, on ne les rançonnait pas moins ; des uns ils exigeaient de l'argent, plus ou moins, suivant qu'ils paraissaient plus ou moins aisés ; et des autres, des habits. Le chamelier fut taxé à trente-cinq piastres. C'étaient des voleurs qui nous escortaient.

Nous nous remîmes en marche de bon accord. Quelque tems après, nous vîmes une ourse et son oursin. Les Kurdes se mirent à ses trousses dans la montagne, mais ne purent la joindre. On nous dit que ces animaux ne sont pas rares et attaquent les bestiaux.

Ilan-Daghi (le mont du serpent), que nous laissions à notre gauche, est une haute montagne de la chaîne des *Sivrighi*. On y trouve un lac d'eau minérale. Les Kurdes s'y baignent pour les maladies cutanées. On reconnaît encore ici un volcan éteint.

Nous tombâmes tout à coup sur le camp des Kurdes; il n'est pas possible de passer auprès de cette armée d'hommes et de bestiaux sans en être apperçu. Elle est campée de manière que quand on découvre une tente, on se trouve presqu'au milieu du camp, placé pour l'ordinaire à portée de l'eau et au pied de quelque hauteur qui l'abrite contre le vent ; de sorte qu'au moment où il y songe le moins, un voyageur se trouve comme pris au piège. Lorsqu'ils décampent, leurs tentes et le bagage sont portés par des ânes, des chameaux et des bœufs que les femmes et les vieillards conduisent en lesse. Les jeunes gens vont sur les routes pour détrousser les passans.

On nous régala à notre arrivée de la musique bruyante d'un espèce de tambour dont ils se servent pour rassembler leurs cavaliers. Il fallut la payer quoiqu'elle nous étourdît. Le capitaine kurde présenta un agneau à M. Sulivan, mais n'alla pas plus loin que sa tente, ne laissant avec nous que son frère, auquel il donna ordre de faire halte une lieue plus loin. A chaque division du camp que nous traversions, un Kurde à cheval et la lance au poing, se présentait pour nous suivre. Notre escorte le congédiait : mais non sans peine. En pareil cas, il faut bien se garder de leur rien donner, toute la horde en serait instruite et vou-

drait suivre. Un d'eux fut plus opiniâtre que les autres : comme nous passions près de sa tente, il prétendait un droit de péage.

Quand ils changent de camp, il reste ordinairement quelque bête morte. De grandes volées de vautours viennent s'en nourrir ; on les prendrait de loin à leur nombre et à leur grosseur pour des troupeaux. J'en tirai un que je tuai. Il était de l'espèce, *pernocpterus* de Linnée.

Nos Kurdes faisaient halte toutes les heures pour faire paître leurs chevaux. Ces haltes étaient d'un quart d'heure.

Nous nous donnions bien de garde de faire montre dans nos repas d'aucune argenterie, et ne nous servions que de cuillers de bois. Ils envient tout ce qu'ils voient : leur cupidité n'était déja que trop excitée par ce que nous ne pouvions leur cacher. Un d'entr'eux vint dans ma tente avec une massue cassée, il la jeta devant moi, en me disant : ou raccommode celle-ci, ou donne-m'en une autre. La proposition était trop bizarre pour que je lui fisse aucune réponse. On leur offrit du café, ils en prirent. Un d'eux sans doute occupé à faire quelqu'avanie à nos gens, n'arriva que quand il n'en restait presque plus. Cela lui déplut. Les Kurdes, dit-il, prennent le café en grandes tasses. Pour n'être pas obligé de lui répon-

dre, je fis semblant de ne pas entendre le turc, et laissai la conversation au dragoman. La recette est bonne quand on veut éviter la discussion. *Rumores fuge.*

Après un assez long détour, nous regagnâmes la grande route, et à dix heures du soir, campâmes à deux heures de marche d'*Alagia-Kan.* Nous nous rassemblâmes dans la même tente, et nous barricadâmes. Les plus honnêtes de nos gardes étaient des filoux, et les autres des voleurs.

Le lendemain le tems fut beau : de distance en distance, nous trouvions de la neige que nos gardes mangeaient comme du pain. Nous passâmes à gué une rivière qui coule vers *Hassan-Patrik.*

Il faut remarquer que ces honnêtes gens ne manquaient jamais de faire leurs prières aux heures prescrites. Ils étaient aussi très-soigneux de ne pas perdre de vue ceux d'entre nous que quelque besoin retardait. Cette attention était louable, si elle venait du soin de notre sûreté : mais je croirais plutôt, qu'elle avait pour objet de ne laisser échapper personne, pour ne pas perdre la moindre partie du prix convenu.

Pendant tout ce tems, la botanique fut fort négligée. Je ne trouvai qu'une plante de la *Tetra-Dinamie,* dont les brouillons qui m'ob-

sédaient, ne me laissèrent pas le loisir de déterminer l'espèce.

A trois heures après minuit, il fallut partir. Deux heures après, nous nous trouvâmes à *Alagia-Kan*, espèce de fortin qui sert d'asile contre les voleurs. Ces sortes de refuges seraient utiles aux caravanes, si ceux qui les habitent, à commencer par l'aga, n'étaient aussi dangereux que ceux qu'on laisse au dehors. Il faut être sans cesse aux aguêts.

Une caravane de trois cents chameaux qui venait de Diarbekir, nous croisa et crut devoir prendre la route de Césarée, capitale de la Cappadoce. Elle portait de la noix de Galle à Constantinople. Notre Kurde qui était douanier à Syvas, nous assura que ce changement de route lui faisait perdre cent piastres, la charge de chaque chameau étant taxée à treize paras et un apre.

Après *Alagia-Kan*, le pays est toujours inégal, mais excellent pour le pâturage. Nous rencontrâmes plusieurs autres camps de Kurdes, et atteignîmes une heure après les montagnes.

Nos Kurdes paraissaient se disposer à nous jouer quelque mauvais tour; ils voulurent qu'on s'arrêtât dans un lieu que plusieurs de nos compagnons de caravane tenaient pour suspect. Nous nous y opposâmes, et les obligeâmes

geâmes de passer outre. Ce fut de mauvaise grace, et ils n'allèrent pas loin. Il fallut les ménacer et nous préparâmes nos armes. Ils étaient alors dans un bas fond, nous avions l'avantage de la hauteur et le terrein n'était pas favorable à la cavalerie. Nous étions sept bien armés, occupant une éminence semi-circulaire. Il s'en fallut peu que nous ne passassions des menaces aux effets. Nos braves bostangis tremblaient comme la feuille, et criaient *Haman*, miséricorde. Nous ne vinmes cependant pas à bout de notre projet; leur chef ou *Kiaja*, s'approcha de nous, seul, et nous déclara très-positivement, qu'ils n'étaient tenus de nous escorter que jusqu'ici, et qu'ils n'avanceraient pas un pied plus loin; que nos prétentions étaient injustes, et que la route était désormais sans danger.

Après cette explication, on s'arrêta, et chacun paya sa part: il fallut que notre guide prît le chamelier sous sa protection, sans quoi on lui aurait enlevé le meilleur de ses chameaux.

M. Sulivan leur compta soixante-dix piastres et deux mesures de drap. Il leur donna aussi des pierres à feu et de la poudre. Ils parurent satisfaits et vinrent le remercier à sa tente. Le frère de notre chef kurde se mit à compter devant nous l'argent qu'il avait

depuis peu dérobé aux voyageurs, et finit par faire sa prière.

Il nous demanda une lettre pour le musselim de Syvas, pour preuve qu'il nous avait mis en sûreté. Nous la lui donnâmes, et ces loups ravissans nous quittèrent.

Comme nous ne comptions pas beaucoup sur leur parole, nous crûmes prudent de nous éloigner, et nous remîmes en marche. Tous ceux qui s'étaient joints à notre caravane et qui jusques-là étaient dans le tremblement, reprirent courage ; en signe de joie et de victoire, ils firent une décharge de mousqueterie.

Nous entrâmes peu après dans une vallée étroite, resserrée des deux côtés par de hautes montagnes où l'on trouve de l'argile, des pierres calcaires, du talc, des cailloux et de la craie.

Le fleuve qui les sépare est le *Kara-Hissar-Sui* (l'eau du château noir), ou le *Zurbakan*, nom qu'il reçoit de la plus haute montagne de cette chaîne. Son cours est très-tortueux. Nous le passâmes plus de cent à gué. L'eau était basse dans cette saison, car en hiver, on ne peut le guayer. Les Tartares de Constantinople et de Bagdad traversent alors les montagnes.

Le Tartare et ses deux bostangis furent changer de chevaux à la poste de *Hasné-*

Celebi, et nous rejoignirent à *Ekim-Kan*.

C'est une auberge fortfiée, dans laquelle est une mosquée que fit construire *Kiopruli-Oglu* : un vaïvode, qu'on envoie tous les ans de Constantinople y réside, et a vingt à vingt-cinq bourses par an.

Le pays n'était pas assez sûr pour passer la nuit sous la tente ; nous nous établîmes dans le kan, en plaçant une garde à la porte. Pendant la nuit, on vola le portefeuille d'un de nos gens, quoique son habit lui servît d'oreiller.

Nos Taktaravans excitaient une grande curiosité. Les enfans surtout nous importunaient beaucoup ; leur nombre était prodigieux : je me croyais dans les Limbes.

Nous trouvâmes un *Capigi-basci* qui revenait de Bagdad, et que la crainte des Kurdes avait retenu : tout le monde parut étonné de notre arrivée, et nous l'étions nous-mêmes plus que personne.

Le village est grand, habité par des Turcs, et situé au pied d'une montagne. Les maisons en sont misérables. L'hiver y est froid, et l'été très-chaud. La nécessité fut toujours la mère de l'industrie. Le terrein d'alentour est aride, sabloneux, montueux, et produit peu de chose, ou rien. Les habitans sèment pourtant du seigle en quelques endroits, et à force d'arrosemens et de soins, recueillent de quoi se

nourrir. La richesse partout est mère de la paresse, et la pauvreté du travail.

A six heures, nous sortîmes du kan et descendîmes de la montagne dans un vallon où coule le fleuve que nous passâmes sur un pont de pierres à demi-ruiné. Il y avait autrefois trois arches, il n'en reste plus qu'une sous laquelle nous déjeûnâmes à l'ombre, ne pouvant en trouver ailleurs.

La route ordinaire passe par *Hassan-Patrik* (il paraît que quelque patriarche nestorien, qui a trouvé la loi de Mahomet préférable à la sienne, lui a laissé son nom); mais on nous avertit que nous pourrions rencontrer des voleurs kurdes; nous repassâmes donc la rivière, et prîmes la traverse des montagnes. Elle nous conduisit au village turc de *Kirindir*, où se voit un volcan éteint.

Dans ce village comme dans tous les autres, les habitans conservent leurs grains dans de grands trous creusés devant leur porte. La campagne est nue et déserte, à quelques petits chênes près qui croissent en quelques endroits. Nous ne sommes pas éloignés de *Malatie*, l'ancienne *Melitene*.

Les Kurdes ruscivans n'ont point d'habitation fixe : toujours sous la tente, ils errent d'un lieu à l'autre. Ils passent l'hiver autour

d'Alep sur l'Euphrate, où ils trouvent des pâturages. En mai, ils vont vers *Erzerum* et *Ruscivan*, où ils ont un pacha de qui ils dépendent : ce pacha ne tient pas grand compte des ordres du grand seigneur, ni ses subordonnés des siens. Il paie cependant cent bourses par an à la Porte : il les tire du peuple, par des vexations, et le peuple, des voyageurs par des brigandages. Chaque mouton paie tant par an ; et outre cela, il y a une sorte de capitation par famille. Ce pacha vend les charges de chefs de tribu, et on les achète. Cependant il arrive souvent que pour ne pas payer, ils tuent le pacha : c'est ce qui arriva l'année précédente à *Omer-pacha*.

A six heures, nous quittâmes *Hassar-Kioj*, petit village turc, et continuâmes à traverser des côtes arides et des montagnes nues, mais bonnes pour la pâture. Nous trouvâmes ensuite les deux hameaux de *Suleiman-Kioj*, l'un au dessus de l'autre. Les maisons en sont extrêmement basses et construites en terre. Les environs produisent d'assez bon grain, et souvent en quantité. Les femmes étaient occupées à faire le beurre : elles mettent le lait dans un outre suspendu qu'elles agitent du haut en bas, et ce mouvement de balançoire fait le beurre.

Deux heures après, nous arrivâmes au gros

bourg turc d'*Ugurlu-Oglu*, à peu de distance duquel sur une hauteur, sont deux *turbé*, ou lieux de sépulture ; dans l'un est le tombeau de *Suleiman*, pacha natif d'*Ugurlu-Oglu*, dans l'autre celui d'un *bey*.

Une grosse caravane de Diarbekir s'y était arrêtée, par crainte des Kurdes : nous y fîmes halte pour déjeuner à l'ombre d'un *micocoulier*, au milieu des vignes parées de pêchers et d'abricotiers. Nous rejoignîmes ensuite le le bagage qui prenait ordinairement les devans, et attendîmes le soir, à cause de l'extrême chaleur, pour continuer notre route au clair de la lune.

Les caravanes d'*Arabkir* vont en vingt-huit jours à Alep. Nous en étions encore à une journée. Cette ville est presqu'entièrement habitée par des Arméniens : les maisons franques d'Alep et de *Smirne* s'y pourvoient de domestiques ; ils passent pour excellens palfreniers.

Nous voyageâmes toute la nuit, et au point du jour, traversâmes un gros village turc appelée *Degnisdé*; la route commençait à monter, et devant nous, paraissaient de hautes montagnes dont nous ne voyions pas la fin. Nous passâmes près de plusieurs fosses ou puits, faits par les mineurs. Les mines sont de fer et de cuivre.

A six heures du matin, nous fûmes agréablement surpris de nous trouver au bord de l'Euphrate. Il n'est pas ici fort large, mais très-profond. Son cours est rapide, entre de hautes montagnes rondes, toutes remplies de mines. On passa l'Euphrate dans de grosses barques plates qui ont un long gouvernail horizontal pour mieux résister au courant. Le prix du passage est fixé pour bêtes et gens. Une caravane de charbonniers arrivait en même tems que nous, et voulut passer la première, comme attachée au service des mines. Nous reconnûmes le privilège, et attendîmes notre tour.

Après avoir passé le fleuve, nous grimpâmes sur une falaise rapide, et fimes konak à *Kéban*, au milieu des montagnes et des mines. C'est un gros bourg habité de Turcs, d'Armeniens et de Grecs. Le surintendant des mines y commande : elles sont en quantité dans toutes ces montagnes jusqu'à *Argana*. Nous lui fimes une visite et en reçûmes beaucoup de civilités. Les Anglais, disait-il, étaient les bons amis des Musulmans.

Ces montagnes sont une branche de l'ancien Taurus, et se réunissent à la grande chaîne du Taurus et des monts Niphates. Elles séparent l'Arménie mineure de côtes de l'Euphrate; c'était autrefois, je crois, la région de Sophène.

Comme Kéban est une ville de commerce pour les Grecs, on y trouve du vin, de l'eau-de-vie, et des gros draps de ménage pour l'usage des mineurs. Le mouton y est excellent.

On y apporte le vin d'Argana, dans de grands vases de terre à cause de la chaleur. Les moyens dont on se sert dans divers pays pour conserver le vin, varient suivant les climats : tous ont été les mêmes dans les mêmes lieux, de toute antiquité.

Les mines de Kéban sont de fer, de plomb, et les plus riches d'argent, d'où l'on tire ensuite beaucoup d'or, à Constantinople, où on le porte en lingots.

La terre matrice des minières, est du chiste blancheâtre et cendré, mêlé de quartz; et ne diffère que par l'espèce des métaux qu'elle contient. On tire le minérais par le moyen de puits profonds ; les ouvriers portent sur leur dos, et le minérais et les terres : ce qui est extrêmement pénible.

Il n'est pas difficile de se procurer du minérais à assez bas prix. Les règles à cet égard ne sont pas sévères. Mais les mines produisent peu de singularités, et le minérais est simple et sans mélange. Des enfans qui y travaillent, m'offrirent tout ce que je désirais, et m'en apportaient de morceaux à ma tente. L'excessive chaleur m'empêcha de faire des recherches

moi-même :

moi-même : j'en ai cependant quelques échantillons assez précieux et assez rares. Je les envoie à M. Ainslie à Constantinople par la voie de Diarbekir. Il y a plusieurs fourneaux pour l'épuration des métaux, tant argent que fer. Le surintendant m'assura qu'on épurait chaque jour quinze oches d'argent.

Tout le monde a la liberté de venir travailler aux mines, sous la condition de donner une certaine quantité d'argent par journée. Le surplus, on le vend à un prix fixe à l'administration, qui est obligée de l'envoyer à la monnoie de Constantinople. Ces mines sont abondantes et riches : mais la disette de bois fait qu'on ne peut y avoir assez de fourneaux; on y emploie du charbon fait avec une espèce de chêne (Ægilops de Linn.), que l'on tire de loin, et dont la charge coûte soixante paras. Pour diminuer les frais, on porte le minérai à dos de chameau, à dix journées des mines, vers Trébizonde.

Les opérations chymiques qu'on y pratique, sont assez mal entendues, et très-pénibles pour les ouvriers.

Il y a quelques vignes à Kéban et plusieurs jardins, où l'on cultive des fèves, des raves, des poireaux, des oignons, des carottes, des mûriers blancs, et divers arbres fruitiers.

La fumée des fourneaux et la réverbération

des montagnes, rendent la chaleur excessive: nous en souffrîmes beaucoup sous la tente, quoique nous eussions de la neige pour boire frais. L'eau qu'on boit à Kéban vient de l'Euphrate qui porte ici le nom de *Morad-Sui;* on l'y transporte quoique le fleuve en soit à une demi-heure de chemin.

CHAPITRE VII.

Départ de Kéban et arrivée à Diarbekir.

Nous quittâmes les mines de bon matin et suivîmes les sinuosités des montagnes pendant plus de trois heures. La route est étroite, mais praticable. Un ruisseau coule dans le fond. Dans les grandes eaux, il s'élève jusqu'à dix brasses. On en tire l'eau avec des sceaux pour le service des mines. Sortis, après une marche pénible, de cette gorge, nous descendîmes dans une campagne ouverte et fîmes halte à *Arpa-Hut*, village turc; plusieurs autres hameaux et de vastes champs de lentilles, d'orge et de bled, l'environnent. Il y a aussi des vignes, des cérisiers et des abricotiers. La plaine ni la montagne ne fournissent point de bois à brûler: on se sert de la fiente des bestiaux pour faire du feu. Deux missionnaires ont voulu faire de l'esprit sur cette manière

de cuire les alimens, je ne répéterai pas leurs saletés.

Cette plaine est inégale et mêlée de vastes bas fonds qui paraissent autant de cratères. Il y a beaucoup de villages dont les environs sont bien cultivés. Une lieue plus loin, nous trouvâmes de la lave. Le volcan éteint, consiste en une montagne isolée au milieu de la plaine, et mérite l'attention d'un Naturaliste.

Sept heures après, nous entrâmes dans le détroit, et la vaste plaine de *Karput*, parsemée de plusieurs villages d'Arméniens, et peut-être d'indigènes. *Karput* est une grande ville située sur une montagne au haut de laquelle est un fort que je crois un ouvrage des Arsacides. Un serdar y réside.

A *Kiesirikki*, gros village arménien, nous trouvâmes du vin, du lait, du jughurt; nous y dînâmes, et fûmes coucher à *Ciovenghi.*

Ce pays est l'antique *Sophene*. Les Arméniens indigènes sont forts, robustes et laborieux. Ils ne sont pas avilis comme à Constantinople : et se vêtissent de toutes les couleurs qui leur plaisent, excepté le verd qui est réservé aux Turcs.

Nous traversâmes une petite rivière, la *Deba* des anciens. Elle reçoit l'*Arsanias*; et après avoir passé sous *Arsamosate*, tombe dans l'Euphrate.

La plaine de Karput-*Ovasi* contient plus de cent villages, dont un cadi qui vint me voir à ma tente, me donna les noms que je supprime. Elle est fertile et abonde en bled, orge, fêves, lentilles, ciboules, abricotiers, mûriers d'une très-grande hauteur. On y cultive aussi du coton, du riz, du sésame ou cameline, et du ricin en quantité : il sert à faire de l'huile à brûler. Il faut l'arroser tous les jours, ainsi que les autres plantes ou semences. Les étés y sont chauds et secs ; et sans les arrosemens, on n'aurait point de récolte. Nous trouvâmes ici de la neige, et des légumes.

A cinq heures, nous partîmes ; la pente de la route était si rapide que nos litières couraient grand risque de se briser : je ne m'y plaçais pas volontiers, étant bien aise de voir où je mettais le pied.

Ces montagnes contiennent des mines de fer, et les bassins qu'on y rencontre étaient probablement des cratères volcaniques. Nous trouvâmes un lac d'environ cent milles. Il est ceint de hautes montagnes d'une pierre grasse et friable, dont les veines sont inclinées à l'horizon. Il abonde en poissons, surtout en grosses carpes. L'eau en est claire et potable, mais fort agitée. Son fond est de glaise. A sa partie occidentale, est un village d'Arméniens : on trouve ce lac sur la carte de Danville,

sous le nom de *Colchi*, mot estropié de celui *Ghiol*, qui signifie petit lac.

A peu de distance vers le midi, devait se trouver la ville d'*Arsamote*, située près de l'Euphrate, dans la grande Arménie. *In majore Arsamete Euphrati proximum.* Nous fîmes halte près du lac, et je m'y baignai. L'eau en était très-froide : nous continuâmes notre marche dans les gorges. Les montagnes commençaient à se revêtir de petis-chênes, mais cela dura peu. Le lendemain, nous ne trouvâmes que d'affreuses roches et des déserts par lesquels nous gagnâmes les mines d'argent, de cuivre et de plomb d'*Argana*. Elles sont administrées par le surintendant de Kéban.

Je ne sais pas si ce nom d'*Argana*, ne viendrait pas du mot grec qui signifie argenterie, qui lui fut peut-être donné sous les empereurs grecs, ou plus anciennement encore.

Nous n'avions pas visité les mines de Kéban, mais nous eûmes cette curiosité à Argana ; elle fut peu satisfaite. Ce sont des trous ou puits d'abord perpendiculaires, ensuite horizontaux jusqu'à la veine métallique. Les ouvriers chargent le minérai sur leurs épaules, et à quatre pattes se traînent jusqu'à l'ouverture : les terres sont soutenues de faibles morceaux de bois placés au hazard, sans aucune

symétrie ; les veines métalliques sont heureusement extrêmement riches, d'un travail facile et peu mêlées de parties hétérogènes. Voilà pourquoi on y trouve peu de morceaux singuliers et curieux.

On peut y choisir ce que l'on veut à très-bas prix ; ces pauvres gens qui y descendent avec des lampes se contentent de peu. Les mineurs n'ont d'autre habit qu'un caleçon et une jacquette ; c'est dans un sac de cuir qu'ils ramassent et portent le minérai : ils le déposent sans inquiétude et sans jalousie aux environs du puits. Les mineurs turcs m'ont paru extrêmement ouverts et complaisans, ce que je dois remarquer, car en général, ils sont mystérieux. Dans les mines de l'Europe, j'ai toujours éprouvé que les directeurs se tiennent fort sur la réserve ; on dirait qu'ils soupçonnent les curieux qui vont les visiter, de vouloir emporter leurs mines, montagnes, et tout ce qui s'en suit.

Il y a dix fourneaux pour l'épuration de l'argent, et quinze pour le cuivre. On épure vingt oches d'argent par jour. Le cuivre est encore plus abondant, ainsi que le plomb.

En quittant les mines, nous ne quittâmes pas les montagnes qui courent toujours vers le Taurus ; enfin nous atteignîmes Argane où elles s'abaissent et s'élargissent.

Nous campâmes dans la plaine à une demi-lieue de la ville, située sur la croupe d'une montagne et dominée par un fort : elle est habitée par des Turcs et des Arméniens. Ces derniers y ont un couvent de moines. Un vaïvode y commande. Le territoire d'Argane produit beaucoup de vin; on le fait et le garde dans de grands vases de terre. Outre ce qu'en consomment les mines, les caravanes s'en pourvoient à leur passage, ou on l'envoie à Diarbekir,

In cui n' è sì lurco,
Il Cristiano, e il Turco,

où les Chrétiens et les Turcs en sont également friands. C'est du vin rouge, mais de deux qualités; l'un doux, et l'autre spiritueux : ce dernier est le plus estimé.

Vers le soir, une grande pluie m'empêcha d'herboriser : je ne pus cueillir qu'une salade de cresson. Pendant notre route, nous avions souvent désiré des herbages.

A quatre heures du matin, nous poursuivîmes notre course à travers les vignes, dont les ceps sont tenus fort-bas : peu après, nous rencontrâmes les tentes de la tribu kurde de *Milli*: ils viennent faire paître leurs troupeaux dans cette plaine.

Les montagnes nous avaient quitté et prenaient deux directions différentes, l'une vers

la grande Arménie, l'autre vers le désert: l'intervalle qui les séparait était une immense plaine à perte de vue, disposée en larges échelons de plus d'une lieue chacun, et s'abaissait ainsi graduellement dans le sens de notre route. Je croirais que ce sont autant de cratères qui se sont dégorgés les uns dans les autres. Nous trouvâmes beaucoup de lave et un grand cône isolé qui paraissait l'avoir vomie. En la comparant à celle de l'Ethna, je suis porté à supposer celle-ci un peu plus ancienne. Ces sortes de monticules ne sont pas rares jusqu'au delà de Diarbekir, et la lave rend les chemins difficiles pour les chevaux qui glissent s'ils sortent du sentier battu. Cette partie de notre route n'était pas très-sûre: les Kurdes *Milli* l'infestaient: nous en vîmes une bande de quinze qui nous observaient à quelque distance, mais ils n'osèrent nous attaquer, n'étant pas les plus forts.

A quelques lieues de Diarbekir, je pris les devans avec un domestique pour nous procurer un logement dans la ville. Nous ne savions pas si nous ne serions pas obligés d'y passer plusieurs jours; par la chaleur qu'il faisait, les tentes n'étaient pas tenables. Nous aurions beaucoup souffert de l'ardeur du soleil et du défaut d'eau. On ne trouve que des mares infectes, et bon gré malgré, il faut en boire.

A une

A une lieue de Diarbekir est un village arménien où se réunissent ordinairement les caravanes qui partent des environs.

CHAPITRE VIII.

Arrivée et séjour à Diarbekir.

J'obsevai avec plaisir, et peut-être suis-je le premier, que les murs de la ville sont bâtis de pierres de lave, taillées ; de cette même lave sur laquelle la ville est bâtie. Les volcans qui ont détruit tant de villes, ont servi à la construction de celle-ci ; on en peut dire autant de Catane, en Sicile. Les irruptions multipliées de l'Ethna et celles du petit volocan appelé la montagne rouge, fournissent à peu de frais les matériaux dont on bâtit.

Les murailles de la ville et toutes les maisons étant entièrement de lave, qui réverbère fortement le soleil, la chaleur y est excessive en été.

L'enceinte en est très-bien bâtie, avec des tours au nombre soixante-douze, de distance en distance, et entre les tours deux pilastres ou renforts pour plus grande solidité. Suivant une inscription grecque qui ne subsiste plus, c'est en l'honneur des soixante-douze disciples que l'impératrice Eudoxie fit construire ces soixante-douze tours. Il y a aussi un fossé et

une contre-escarpe. La Ville a sept milles de tour, et la forme d'une barque : le Tigre passe à peu de distance au dessous de Diarbekir.

La citadelle est annexée aux murailles de la ville ; elle est située sur un grand précipice, de formation volcanique : c'était évidemment un cratère.

Diarbèkir ou le pays de Bekir, a reçu son nom d'un arabe qui jadis en fit la conquête pour les Persans. Cette Province s'étend sur les deux rives du Tigre. Son anciene capitale était *Méjafarikin*: elle est divisée en cinq gouvernemens et dix-huit districts, dont huit sont gouvernés par des Beys, ou princes kurdes, qui ne se laissent ni nommer, ni déposer par le grand seigneur.

Cette ville s'appelait, dit-on, autrefois, la forteresse d'Amid, du nom d'une princesse qui la fit construire. Telle est la tradition du pays : mais je crois que Diarbekir est son nom antique, la bible en parle ; Pline dit que la partie basse voisine du Tigre, s'appelait *Carcathiocerta ;* et la haute, *Tigranocerta.*

Diarbekir est habité par des Turcs, des Arméniens, des Jacobites, des Syriens, des Caldéens, des Grecs, et des Kurdes. On y parle turc, arabe, kurde, arménien, et caldéen.

Les Italiens y trouvent dix à douze per-

sonnes qui savent leur langue; et les Français, deux moines de Saint-François.

Je ne crois pas que sa population actuelle s'élève à plus de cinquante mille ames : on me dit qu'en 1756, elle était de quatre-cent-mille ; mais les sauterelles ayant tout dévasté dans les campagnes en 1757, la famine qui s'ensuivit, occasionna une terrible épidémie qui détruisit le quart des habitans : cette perte n'est pas encore réparée ; je crois cependant le nombre de quatre-cent mille exagéré. Les Turcs y ont plusieurs mosquées. l'*Ulu-Giami* mérite l'attention des voyageurs. On y voit une belle place entourée d'une colonade de marbre. Une partie de l'édifice n'a pas été achevé, mais c'eût été un bel ouvrage. Je le crois une construction des califes. Les catholiques prétendent que c'était une église de la vierge.

L'église de Saint-Jean a été changée en mosquée ; elle est belle, avec une grande place, le portique et la nef sont bien conservées. Il y a plusieurs kans, bains, basars ; l'eau y est en abondance, et la glace ne manque pas l'été. Les orfèvres ont une belle loge, et plusieurs boutiques.

Les Arméniens et les Jacobites ont plusieurs églises : et les derniers un évêque. Les grecs

sont catholiques, mais en petit nombre. Ils parlent arabe, et très-peu grec.

Les missionnaires de la Propagande sont un père capucin et un frère, tous deux Français. Dans le tems de Tavernier, les missionnaires n'avaient pour habitation que le kan; ils occupent aujourd'hui une maison à eux, à laquelle est jointe une chapelle.

Les duex apôtres ne s'accommodent guère des usages turcs, n'y les Turcs des leurs. Leur sale manteau qu'ils ne veulent pas quitter, déplaît à leurs hôtes, accoutumés à d'autres parfums; et les missionnaires, disent les médisans, ne flairent pas comme beaume.

Les Caldéens qui suivent le rit catholique, ont une église patriarchale, et un patriarche, nommé Joseph. Je l'avais connu à Constantinople en 1779; c'est un homme d'esprit, dépouillé de préjugés : il a longtems demeuré à Rome à la Propagande : outre la latine et l'italienne, il sait plusieurs langues orientales, et corrigea à Rome plusieurs livres caldéens. Il se conduit avec sagesse et fermeté, et remplit tous les devoirs de sa place; mais comme tous les autres, il est forcé à vivre dans la retraite et dans une dépendance qui ressemble à l'avilissement. Les catholiques sont environ trois mille.

Les capucins, partout mendians, et qui

cependant ne manquent de rien, voulûrent me persuader, qu'ils gagnaient beaucoup d'hommes à Dieu : ils ne sont pas fort d'accord avec le patriarche; et la religion souffre de leur inimitié. Ils me-dirent que sous l'apparence d'exercer la médecine, ils baptisent beaucoup d'enfans, et leur administrent le sacrement, à l'insçu de leurs familles au moment de leur agonie, et par là leur ouvrent le ciel. Je ne m'y oppose pas, et désire que chacun y trouve sa place. Deux autres Propagandistes habitent Diarbekir. L'un est monseigneur Simon-Pierre, évêque des caldéens, à Merdine, et l'autre monseigneur Giorgio Gallo qui a étudié à Rome, et parle italien et latin. Il a cru plus avantageux de se faire marchand que de rester prêtre : c'est un homme qui entend fort bien le commerce, et qui serait un utile correspondant.

Georges-Michel, Arménien catholique, d'un âge avancé, parle fort bien italien ; il a demeuré longtems à Florence. C'était une véritable satisfaction pour moi que de converser dans ma langue naturelle. Le français cesse d'être ici la langue universelle : presque personne ne l'entend, et le pauvre docteur Simon dont j'ai parlé, l'éprouva douloureusement.

Cette ville n'est pas construite comme les autres cités turques qui sont presque toutes

de bois· On n'emploie pour bâtir que des pierres et des briques. Toutes les maisons sont quarrées et isolées, les rues étroites ; on s'égare aisément dans ce labyrinthe de petites rues et d'impasses.

Les portes des maisons sont petites, très-basses, et quarrées : on leur donne cette forme pour empêcher qu'en tems de révolution, les chevaux, et la tourbe populaire puissent y entrer. Après cette premiere porte, on en trouve une seconde, et une troisième avant de pénétrer dans l'intérieur. Ces précautions sont nécessaires pour pouvoir être chez soi à l'abri des insultes de la canaille révoltée. Les maisons des grands et des riches, sont belles, commodes, avec des jets-d'eau, des bassins, des jardins ; elles ont pour toît une belle terrasse sur laquelle on couche en été, la chaleur excessive rendant les appartemens intérieurs inhabitables la nuit.

La manière de s'habiller des Arméniens diffère un peu de celle des autres habitans de Diarbekir. Ils portent sur la tête un grand kalpac rouge, autour duquel est roulée et plissée, une large et longue bande de mousseline. Les femmes turques sortent enveloppées d'un manteau bleu turquin ; elles en sont couvertes de la tête aux pieds, à peu-près comme les Siciliennes de Catane ; et sur le

visage, un long voile de crin noir à rézeau, qu'elles baissent ou lèvent à volonté. Les chrétiens ne peuvent porter que des manteaux blancs. C'est là ce qui les distingue : les Turques ont ici plus de liberté que partout ailleurs, elles sortent souvent, et donnent et reçoivent des rendez-vous, dont Bacchus et Vénus font les honneurs.

On fait bonne chère à Diarbekir. Le pain et la viande y sont excellens et à bon marché. Les fruits, les herbages y abondent, et la rivière fournit beaucoup de poissons.

Les Turcs sont de grands buveurs de vin et d'eau-de-vie. Nos convives en sablaient tant qu'on voulait. Sont-ce les Arméniens, sont-ce les Francs qui les y ont habitués ? Les uns et les autres, je crois : ils paraissent cependant préférer aujourd'hui, pour aller boire, les cabarets francs. Les monastères des moines grecs, de l'île du Prince, et de Calchi, ont aussi beaucoup de réputation comme buvettes.

Diarbekir est le rendez-vous des caravanes ; elles y arrivent de Smyrne, d'Alep, de Tokat, d'Erzerum, de Damas, de Bagdad, de Tauris et de la Perse ; de Constantinople, de Trébizonde, de Mosul, d'Adane et de Césarée, et font tout le commerce actif ou passif entre les capitales.

Ses manufactures sont en toiles de coton de

diverses sortes, et en chites ou toiles peintes ; il y a un très-grand nombre de tisserans. On expédie beaucoup de toiles pour la Grèce, Alep et la mer noire, ainsi que des étoffes rayées de soie et de coton. Le cuivre des mines d'Argane, est aussi un objet de commerce. Les maroquins rouges surpassent en bonté, tous ceux du Levant : les eaux du pays leur donnent le plus beau lustre.

Cette ville est un grand dépôt de noix de Galle, qu'on y apporte des montagnes du Kurdistan ; la meilleure est celle d'Amadie, elle se vendait soixante-deux piastres le quintal ou la cantare; le transport à Constantinople et à Smyrne, coûte quarante piastres, et à Alep, douze piastres.

La scamonée que l'Europe tire de Smyrne, vient de *Palu-d'Hassan-Mansur* et d'Adane. Les juifs la falsifiant à Smyrne, on ne doit pas s'étonner qu'elle ne produise pas les effets qu'en attend la médecine.

On tire la garance de la Perse ; la meilleure est celle de *Ghiengé*, celle de Cipre est de la seconde qualité ; celle de la Caramanie, de la troisième : on les mêle par tiers dans les teintures.

Les Arméniens sont les plus riches négocians, la meilleure maison est celle des frères *Sarifetu-Oglu*, deux banquiers jacobites ;

celle

celle de *Discecekvien*, autre Arménien ne lui cède guère.

Le territoire de Diarbekir est bien cultivé et produit d'excellent bled, de l'orge, des lentilles, des fèves; on y recueille du coton, du sésame et du ricin ; le charbon vient de *Jesidi*; et le village de *Derikki* fournit de bonne huile ; nous ne manquâmes pas d'en faire provision pour notre route.

La monnaie courante, outre celle du grand seigneur, est le sequin de Venise, les florins et le rixdales de l'Empire.

De tres-bon matin, le lendemain de notre arrivée, nous fûmes rendre visite au vaïvode homme puissant, et plus accrédité que le pacha même ; il s'appèle *Scieh-Oglu*, il nous reçut avec civilité, mais suivant les usages de l'Orient.

C'est encore un bel homme quoique âgé, très-affable et plein d'esprit.

Il nous donna deux janissaires pour nous accompagner chez le pacha qui venait d'arriver d'Alep, où il commandait auparavant : son nom est Osman ; il passe pour aimer l'argent, ainsi que son camarade *Abdul-Pacha*, qui a presque ruiné Alep. Il habite la citadelle, elle est très-vaste ; mais pleine d'ordures et en assez mauvais état. Nous étions accompagnés d'un certain *Tabib-Henna*, mé-

decin catholique et négociant, et du banquier *Sarifetuh* pour lequel M. Sulivan avait des lettres de recommandation et de crédit. Le capucin était aussi avec nous.

Le seigneur pacha nous fit attendre assez longtems dans un chétif vestibule ; quoique le *Ciauslar-Emini* lui portât les lettres du visir et du capitan pacha.

Nous restâmes une grande demi-heure dans le passage que la chaleur rendait très-incommode, avant d'être introduits. On nous fit passer à l'ordinaire, au milieu de la garde à cheval, et entrer non par la grande porte, mais par une petite ; il y avait de la musique, les gens étaient à leur porte, et le pacha dans une petite chambre fort chaude.

Il nous reçut avec les cérémonies accoutumées, et nous fit quelques questions banales; après quoi nous nous retirâmes. Une vingtaine de sequins ne suffirent pas pour payer les prétendus honneurs qu'on nous avait rendus. Ces affamés poussèrent l'importunité jusqu'à nous suivre chez nous, demandant sans cesse.

Les environs de la ville sont embellis de plusieurs maisons de campagne, avec des bosquets d'arbres fruitiers, et des eaux. Les riches turcs y vont passer l'été pour éviter les

grandes chaleurs ; on y trouve de l'ombre et du frais.

Notre médecin voulut nous régaler des mets de ses jardins, et y invita quelques banquiers, le patriarche et l'évêque de Merdine. C'est un homme âgé et qui depuis longtems excerce la médecine ; il s'est fait une grande réputation et jouit de beaucoup d'estime. Sa maison est pleine de malades qui viennent le consulter chez lui ; il est aussi le médecin du pacha, qu'il est obligé de visiter tous les jours. Il fait de plus, le commerce des drogues ; et comme il est bien venu de toute la ville, il fait fort bien ses affaires ; le patriarche est son parent, et par sa protection les Caldéens sont un peu moins vexés.

J'ai parlé du médecin, disons un mot des maladies.

Diarbekir est moins sujet à la peste que les autres grandes villes de l'empire turc, sans en être entièrement exempte ; tous les trente ou quarante ans elle y paraît. Les maladies des yeux y sont communes et dangereuses, des fluxions perpétuelles finissent par la perte de la vue, et quelquefois de la vie. Les fièvres tierces et les maux chroniques n'y sont pas rares.

Une maladie endémique qu'ils appèlent le mal d'une année, et qui n'est autre que le mal

d'Alep, est fréquente à Diarbekir; c'est une grosseur remplie de pus, ce mal attaque les jeunes gens et les jeunes filles, surtout au visage, et les rend difformes; il n'épargne pas les étrangers, et paraît ordinairement aux mains ou aux jambes; il faut toute une année pour en guérir; la nature seule en délivre. On l'attribue à la qualité des eaux; on n'en est pas quitte pour l'avoir eue une fois, et j'ai vu des gens qui avaient jusqu'à trente-six cicatrices que laisse la tumeur en guérissant.

On trouve à Diarbekir, les amusemens de l'Orient, la musique, les bouffons, les farceurs, les marionnettes; le banquier, le médecin et le patriarche ne nous en laissèrent pas manquer.

Quoiqu'on n'y recueille point de soie, les mûriers blancs et noirs y sont communs, le fruit est gros, on en mange beaucoup, et je crois que delà viennent les fièvres tierces et continues, qui attaquent les gens du pays en été. Il y en a une espèce particulière, qu'on appèle mûres de Damas. Elles sont noires grosses et tardives; les prunes, les abricots, les pêches y abondent, il y en a des bosquets entiers.

Les plantes que j'ai vues à Diarbekir, sont le pourpier, que l'on mange cuit de diverses manières; la réglisse, dont on extrait un suc

que l'on vend en sorbet glacé dans les rues ; le sumac, on met son fruit dans les sauces; l'Elæagnus épineux, sorte d'olivier sauvage, que l'odeur aromatique de ses fleurs a fait appeler par les Portugais de l'Inde, l'herbe du paradis, les orientaux aiment beaucoup cet arbrisseau, le fruit en est farineux, bon à manger et sec, on la boit en décoction pour la poitrine ; le grand frêne, le peuplier blanc, le groseiller, le lys rouge, la mélisse, l'armoise, le saule, le figuier, l'arbre de Sainte-Lucie, dont ils mêlent la graine avec le pain, ce qui lui donne un goût agréable ; la garence et plusieurs autres arbres ou plantes.

Le soir nous retournâmes en ville. Nous demeurions chez un secrétaire du vaïvode ; il eut la politesse de nous faire voir son harem, mais les dames n'y étaient pas.

Pendant les grandes chaleurs, on trouve à Diarbekir, une espèce de très-gros scorpion blanc, la morsure en est douloureuse pendant vingt-quatre heures, mais non mortelle. J'ai vu un jeune garçon en pousser les hauts cris.

M. Sulivan n'avait fait de marché avec notre conducteur, que jusqu'à Diarbekir. Il croyait d'après Tavernier, pouvoir descendre le Tigre; mais il n'était pas navigable dans cette saison ; nous ne pûmes donc nous embarquer

pour Mosul, et il fallut chercher les moyens de faire la route par terre ; nous convînmes de payer à notre conducteur, la moitié du prix fixé pour amener de Constantinople ici.

Tous les habitans de la ville accouraient en foule pour nous voir, les uns par curiosité, les autres par civilité. Plusieurs seigneurs turcs vinrent nous rendre visite et nous envoyèrent des présens.

Le peuple est ici un peu remuant, il est divisé en deux partis, celui de la cour, ou des personnes attachées au pacha et au gouvernement ; et celui des ulemas ou gens de loi, plus nombreux et plus puissant que le premier; et il arrive souvent qu'il résiste au pacha, et l'oblige de céder.

CHAPITRE IX.

Départ de Diarbekir, et arrivée à Merdine.

Nous avions eté informés que la route de Merdine, était dangereuse, et qu'unsoulèvement avait obligé le vaïvode de cette ville de s'enfuir : le pacha, sur notre demande, nous accorda sept gardes et un *chiochadar* : il nous donna aussi des lettres pour l'aga turc *Jusuf*, afin qu'il nous fournît un supplément d'escorte, s'il était nécessaire, pour notre sûreté.

Au point du jour, nous quittâmes Diarbekir ; le peuple accourait en foule sur nos pas, nos taktaravans, surtout, excitaient sa curiosité. Ces litières sont destinées aux femmes ; il croyait que nous en avions, et avait le plus grand désir de voir des museaux européens.

Nous traversâmes *Jeni-Capi*, dont les murs très-élevés sont construits sur les débris d'une éruption volcanique. On descend au Tigre par une pente fort prolongée. Les rives du Tigre sont argilleuses. Non loin du bord, nous vîmes plusieurs fossés quarrés et profonds d'une brasse, à une des extrêmités desquels croissent des concombres et des melons, on les fume avec de la fiente de pigeon ; les fruits en sont d'une grosseur énorme.

Nous passâmes le Tigre à gué, son lit est très-large, mais peu profond : la campagne d'alentour est une plaine mêlée de collines et de bas fonds.

A la nuit, nous retrouvâmes le Tigre : l'obscurité ne me permît pas de m'en assurer, ce pourrait bien être le *Nymphæus* que nous repassâmes et dont nous suivîmes les bords. Au jour, nous traversâmes plusieurs villages kurdes, de la tribu de *Kiki*.

Jusuf-Aga, habitait le dernier ; il faisait très-chaud et nous campâmes. Le petit despote vint nous voir et nous promit sûreté.

Nous renvoyâmes nos gardes, avec vingt piastres, ce qui ne les satisfit pas; quoique nous ne fussions qu'à six lieues de Diarbekir, ils nous en avaient fait faire onze, pendant la nuit.

Il y a deux routes pour aller à Mosul, l'une par le désert, l'autre plus longue par les montagnes, et toutes deux détestables. La navigation sur le Tigre est plus courte et plus sûre, quand les eaux sont hautes. Nous vîmes des champs d'orge et de lentilles, et plusieurs vols de cigognes.

On parle peu le turc, les femmes n'entendent que le kurde; leur coëffure est assez bizare; c'est une haute mître ronde comme celle des anciens Perses, ornée de plusieurs plaques ou monnaies étrangères: elle s'attache sous le cou, par des chaines de laiton.

Ces dames n'ont pas dégénéré de leurs ancêtres. Elles sont belles, grandes et vigoureuses, telles que les a peintes Quinte-Curce dans son livre V, en parlant des Mardes.

Elles vont visage découvert comme des héroïnes, et ne sont guère moins féroces que les hommes. Leurs cheveux sont épars et hérissés, et leur front ceint d'un rézeau; leurs jupes ne passent pas le genou.

A neuf heures du soir, nous nous remîmes en marche escortés de *Jusuf*, de son fils et de

neuf

neuf personnes. Une gorge obscure et étroite où nos taktaravans se seraient brisés dans les ténèbres, nous obligea peu après d'attendre le jour.

Cette gorge est taillée dans le roc, et a une demi-lieue de long : elle descend dans un vallon où coule un torrent : au delà du torrent, on est dans le *Pascialik* de Bagdad. Le village d'*Arin* où réside un aga, est habité par des Kurdes, ou des Gordiens de la tribu de *Milli*. Ce vallon est bien cultivé et planté d'abricotiers, de pruniers, de mûriers et de vignes. L'aga a une assez passable maison, au milieu de misérables cabanes.

Le nouvel aga vint nous visiter, nous fournit ce dont nous avions besoin, et renvoya l'autre en nous prenant sous sa garde; une heure avant la nuit, nous partîmes : les mauvais chemins nous obligèrent de faire halte, peu après minuit, pour nous remettre en marche au jour.

La route suit le pied des montagnes du Kurdistan; tout y annonce une grande révolution naturelle, et l'on croit voir des débris qui ont été entassés confusément par quelque déluge. Enfin, après des chemins affreux, nous gagnâmes Merdine.

On campa à quelque distance de la ville. Elle est situee à mi-côte, sur la dernière arête

de ces montagnes, après lesquelles s'ouvre une grande plaine déserte de la Mésopotamie. Dans le lointain, s'élève le *Gibel-Singiar* (Singarius), un des plus hauts pics du désert.

La chaîne qui se termine à Merdine, est celle du *Masius* des anciens, branche du mont Taurus, avec lequel elle unit les montagnes du Kurdistan : sur la cîme de celle de Merdine, existe encore une vieille forteresse que sa situation rend inaccessible : c'est un ouvrage plus ancien que les empereurs grecs, mais restauré par eux. Flavius Constance remporta de grandes victoires sur les Persans, dans les environs de Merdine.

Nous savions que nous trouverions ici, un missionnaire carme; on le fit avertir, et il arriva vêtu d'une grande toge noire et coëffé d'un grand kalpac, ou bonnet doctoral, comme celui que je suppose à Rhadamanthe : il vint nous inviter à loger chez lui, à cause du peu de sûreté que nous pouvions trouver sous nos tentes. Le musselim obligé de fuir de Merdine, ne faisait que d'y rentrer avec des troupes. Le peuple s'était soulevé contre lui, parce qu'il avait voulu supprimer le corps des janissaires établi à Merdine. Il s'était réfugié à *Arin*, village à trois lieues de la ville. Les rebelles armés, montèrent la garde pendant plus d'un mois, pour l'empêcher d'y rentrer, et ne

laissaient même sortir personne. Le musselim pendant cette hégire, fit alliance avec le sciek des Arabes *Milli*, qu'il aida dans la guerre que celui-ci faisait à une autre tribu kurde. Ils volèrent et détruisirent beaucoup de bestiaux; et comme ils menáçaient Merdine d'un siége, la ville parlementa, et il rentra dans son gouvernement qui est aussi le lieu de sa naissance.

Nous profitâmes de l'honnêteté du missionnaire, et fùmes loger chez lui. La maison est propre, fraîche et commode; une petite et jolie chapelle y touche: ce carme est de Vicence; un de ses compatriotes lui sert de domestique. Je crois que l'espoir de ramasser de l'argent, est ce qui le retient dans ce triste séjour, où son seul plaisir serait d'ailleurs quelque petite intrigue apostolique; du reste il y a du mérite à lui, d'avoir maintenu cet hospice des missions, qu'il a de plus agrandi et embelli.

Merdine à conservé l'ancien nom des *Mardes*. Justin, dans son livre XXXXI, chapitre V, dit en parlant d'Arsace V, qu'il vainquit les Mardes, nation courageuse, et qu'il la transporta à *Carres*. Pline les appèle *Mardanes*, et Ptolomée les place sur les confins de l'Arménie et de la Médie; mais ceux-ci doivent différer des *Mardes-Medes*.

Cette ville est habitéé par des Turcs, des Kurdes, des Arabes, des Arméniens, des Caldéens, des Jacobites; et l'on y parle turc, arabe, kurde, arménien, caldéen, et syriaque: la population peut être de cinquante mille ames.

Les Musulmans y ont plusieurs mosquées, des bains, des *kans*; les Caldéens catholiques, une église épiscopale; mais l'évêque réside à Diarbekir. Les Arméniens qui sont tous catholiques y ont un archevêque. Celui d'a-présent s'appèle Pierre Éléazar, il était de la Propagande; il parle bien italien, latin, et les langues orientales. Il est natif d'*Angora*. C'est un bon serviteur de dieu. Les jacobites ont un patriarche assez peu d'accord avec les Arméniens, auxquels il fait une guerre théologique. Les Turcs les font payer les uns et les autres, sans leur faire grace de tems en tems de la prison. Ainsi va le monde et surtout l'empire turc. *Inter duos litigantes tertius gaudet*. Les sotises ne sont pas perduës pour tout le monde.

Ici et à Diarbekir, on trouve une autre secte, appelée *Sçiamsi*, ou adorateurs du soleil: on les croit descendans d'Ismaël. Ils n'ont ni autels, ni livres; et leur culte ne consiste qu'en prosternations devant cet astre. Ils

fréquentent cependant l'église des Jacobites et s'y font baptiser.

On raconte que le sultan Murad IV s'arrêta à Mérdine à son son retour de la conquête de Bagdad, et s'informa de la religion de ces Soli-coles. On lui dit qu'ils n'avaient aucuns livres sacrés, et ne suivaient pas l'alcoran: il donna l'ordre qu'on exterminât ce peuple. L'évêque des Jacobites intercéda pour eux, et obtint leur grace s'ils se faisaient Jacobites, ce qu'ils ne manquèrent pas de préférer. Ils ne mangent ni chair, ni poisson; et à leur mort, on les enterre, un bâton, du fil, une éguille et un sequin, à la main.

On ne boit à Merdine que de l'eau de citerne saumâtre. Cette ville est sujète au mal d'Alep, et le père Ignace en avait quarante cicatrices. La peste y fait ausssi de grands ravages. Si l'eau n'est pas bonne ici, le vin y est excellent et à bon marché: nous en fîmes provision, mais il s'aigrit en route. La manière de le porter dans des outres exposés à l'ardeur du soleil en fut la cause.

Les vignes, les jardins, les arbres fruitiers ne manquent pas autour de Merdine. On y trouve une espèce de prune, appelée *Ingias*, qui est grosse comme une noix verte, ronde et violette. On les pèle, et fait sècher; ainsi préparées, elles sont si délicieuses que le vaï-

vode et la ville sont obligés d'en fournir à la table du grand seigneur, qui envoie un aga pour les recevoir. Quelquefois, on enlève le noyau, et met en place une amande douce. Ce fruit abonde dans le pays. Nous nous en approvisionnâmes; et pendant la route, nous en mettions une dans la bouche, ce qui étanchait notre soif: nous en faisions aussi tremper dans l'eau pour l'adoucir et la corriger.

Il y a aussi beaucoup de mûriers, et une espèce de pistachier, qui produit de grosses pistaches: on les sale pour les manger; on en envoie à Alep et à Constantinople. Tavernier m'apprend que la femme du fameux voyageur, *Pietro della Valle*, était de Merdine.

Après diner, je fus chez le musselim le prier de nous accorder une nouvelle escorte. Nous congédiâmes l'ancienne, en lui donnant comme à l'ordinaire, une lettre de bonne conduite et six piastres; ils n'étaient que trois.

Nous voulions prendre la route du désert; en six jours, nous serions arrivés à Mosul: mais le musselim nous prévint que les eaux avaient dégradé les chemins, et que d'ailleurs ils étaient moins sûrs que par *Nisibe*. Il m'offrit du café, avec *Ibraim*, chef des *Milli*, et celui des *Serkian*, qui était venu pour faire la paix.

Les maisons de Merdine sont en pierre

calcaire blanche, et passablement commodes. Elles sont toutes quarrées, et en terrasses, sur lesquelles dès le mois de Juillet, couchent les habitans.

Il en part souvent des caravanes pour *Urfa, Alep* et *Diarbekir*. Plusieurs autres y passent. Ses manufactures sont, en *Schals*, *Fusciah* et toile à turban mêlée de coton et de soie.

La grande chaleur nous fit préférer pour notre départ, le soir au matin; l'archevêque arménien dîna avec nous. On parla de l'arche; pas plus que de bien d'autres, il ne put nous dire où elle s'était arrêtée après le déluge : il ajouta qu'il en avait eu longtems un prétendu morceau dans son église, mais que l'ayant reconnu pour un vieux soliveau goudronné, et voyant que les Turcs, par dévotion à Noë, dont il est parlé dans l'Alcoran, venaient sans cesse l'importuner pour admirer cette relique, il l'avait mise à son feu.

Depuis longtems, la botanique est fort négligée : les Kurdes et les Arabes détrousseraient trop habilement un curieux. On nous a dit qu'il y a peu d'années et pendant la guerre des Russes, il fut ordonné de tuer toutes les poules : tous ceux qui en mangeaient, mouraient. L'épidémie avait cessé, nous nous trouvâmes fort bien d'en manger beaucoup, la viande de boucherie étant rare.

Le peuple de Merdine était très-curieux de nous voir. La maison du père ne désemplissait pas du matin au soir. Il est plus aisé à un simple voyageur de faire ses affaires, qu'à ceux qui voyagent avec uue pompe souvent nuisible. J'étais encore plus importuné qu'un autre :on me croyait médecin : les aveugles et les borgnes ne cessaient de me demander des remèdes que je ne pouvais leur donner. Les opthalmies sont ici extrêmement communes.

Nous montâmes sur la montagne de Merdine, vers le soir, et bivaquâmes auprès de quelques puits.

CHAPITRE X.

Départ de Merdine, et arrivée à Nisibe-El-Gesire et Mosul.

A minuit, nous nous mîmes en route, et après trois heures de marche dans une vaste plaine, semée de bled, d'orge et autres grains, nous arrivâmes au village d'*Arin*, que nous laissâmes à notre gauche ; une heure et demie après, à celui de *Kasser-el-Brici*, où l'on voit un vieux temple dont la coupe est soutenue par quatre arceaux d'ordre corinthien. C'est un ouvrage des colonies romaines. Une lieue plus loin est le bourg de *Kara-Daré* (la vallée noire).

Le

Le missionnaire nous avait prévenus qu'on y trouve beaucoup d'antiquités dignes de remarque. M. Sulivan et moi, accompagnés d'une garde, quittâmes la caravane pour aller les visiter. Nous remarquâmes surtout un grand édifice, de construction grecque, il est situé sur une éminence ; on entre dans une vaste salle voûtée ; sur la corniche de la porte, on voit une inscription grecque que l'élévation m'empêcha de déchiffrer.

On croit que ce sont les ruines de l'ancienne *Carre* de Quinte-Curce, patrie de l'écrivain célèbre, *Grégoire Caracène*. Cependant cette Carre était auprès d'Edesse, dans la province d'Osroene. Nous eussions continué nos recherches, sans la crainte d'une bande d'Arabes qui nous épiaient de manière à nous inquietter. Ce que nous avons vu me porte à croire, que ce n'était pas Carre, mais *Anastasiopolis* qu'on trouve sous le nom de *Dara*, dans les anciennes cartes, ville de la *Mygdonie* et voisine de Nisibe.

Tavernier donne la description exacte et détaillée de ses ruines dans le chapitre VIII, livre II de ses voyages. Voici à peu près, ce qu'il dit :

« Nous arrivâmes à *Kara-Sera*, ville an-
» cienne et chrétienne, ainsi que l'indiquent

» les ruines de six ou sept églises, dont les » clochers se sont conservés. Celle qui est au » nord, a une belle galerie, au bout de laquelle » est un escalier de plus de cent marches. Au » dessous de cette galerie, en est une autre, » dont la voûte est encore plus élevée que » celle de la première, et soutenue par un » grand nombre de pilastres : elle est faite » avec tant d'art, qu'elle est plus claire que la » supérieure : les éboulemens des terres ont » cependant obstrué plusieurs fenêtres. Le » grand autel est taillé dans le rocher; et à » côté, à droite, est un cabinet éclairé par des » soupiraux ouverts dans la roche.

» Au dessus de la porte de l'église supé- » rieure, est une grande pierre quarrée, avec » une inscription illisible. A quelque distance » vers le nord, sont deux citernes de deux cent » cinquante pas de long, avec deux grandes » arches supportées par des pilastres. On les » remplit tous les ans de l'eau qui descend des » montagnes ; et il s'en écoule un petit » ruisseau.

» A un mille de cette église, après avoir » grimpé huit à neuf cent pas à travers les ro- » chers, on trouve à droite et à gauche un très- » grand nombre de grotes taillées dans le roc : » sur chacune d'elles est une croix ; et dans » l'intérieur, une table, ou banc, et un lit

» avec son chevet, aussi coupé dans la roche.
» Au bout de ce long cloître, est une grande
» salle autour de laquelle règne une banquette
» pour s'asseoir. Le haut en est plat, et non
» en voûte : au milieu est un large soupirail,
» qui s'ouvre dans le haut de la montagne,
» ou pour servir de cheminée, ou plutôt, pour
» donner de l'air et de la fraîcheur. J'ai vu
» plusieurs maisons ainsi construites le long
» du golfe persique, et à Bagad. Sur la porte
» de cette grande salle, on voit sculpté dans
» le roc, un feu dans lequel sont plusieurs
» personnages.

» Au sommet de la plus élevée de ces mon-
» tagnes, est le misérable village de *Kara-*
» *Deré*; les caravanes, avant de s'aventurer
» dans cet endroit, ont grand soin de s'infor-
» mer des bergers, s'il n'y a point de voleurs
» dans les grotes, qui souvent, leur servent
» de retraite. »

Nous rejoignîmes la caravane, et deux heures après, arrivâmes à *Serkiakan*, petit fort ruiné, au milieu d'une plaine, auprès duquel habitent quelques Arabes : Amurat IV. fit démolir ce fort à son retour de Bagdad. *Serkiakan* donne son nom à une tribu d'Arabes. Une petite rivière, l'ancienne *Corde*, traverse cette plaine, au bout de laquelle est Nisibe.

Il ne reste qu'un pauvre village de la grande

et populeuse Nisibe, colonie romaine sous Septime Sévère. Cette ville située au pied du mont Masius, fut bâtie pour arrêter les incursions des Parthes. Sous Philippe, elle était une des métropoles de la Mésopotamie : les Grecs lui donnaient le nom d'*Antioche Mygdoniène*, du voisinage du fleuve *Mygdonius*, ou *Hermas*; qui passait à *Singara*, tombait dans le *Caborra*, et ensuite dans *l'Euphrate*, sous *Circesium*, aujourd'hui *Kerkisie*.

On a plusieurs médailles de Nisibe, entr'autres celles d'*Héliogabale*, de *Julia Paula*, d'Alexandre Sévère, de Philippe, et *d'Otacilla*.

Les empereurs romains préféraient Nisibe aux autres villes de la Mésopotamie : sous les empereurs grecs, on livra plusieurs batailles dans son voisinage; et c'était la pomme de discorde entre les Arabes et les Perses. Il ne reste de sa grandeur, que des ruines, au milieu desquelles on découvre à peine, un misérable hameau de Kurdes et de Nestoriens. Ces derniers y ont pourtant une église.

Un Saint-Jacques, je ne sais lequel, était de Nisibe. On y montre son tombeau, dans les décombres d'une chapelle, un peu réparée. Un serdar y commande à une troupe de pillards. Les habitans sont vêtus à la macédoniène ; c'est l'habit de tout le Kurdistan.

Sont-ce les empereurs, ou Alexandre le grand, qui y établirent une colonie macédonienne? Strabon dit que des soldats d'Aléxandre s'y fixèrent, et appelèrent ce pays la Mygdonie; et Nisibe, l'Antiohce mygdoniène.

Nous ne trouvâmes pas de quoi nous loger dans le village, et campâmes à l'autre rive du fleuve, nous gardant avec soin contre nos voisins. Ce lieu est mal sain en été. L'eau même de la rivière est mauvaise.

On paie ici la douane: les caravanes de Césarée, d'Alep, et plusieurs autres y passent.

A trois heures après minuit, nous partîmes. On passe sur un très-long pont de pierres, les diverses branches du fleuve; plusieurs villages d'Arabes à côté desquels sont des *Tépé*, ou bosquets de sépultures, s'offrent çà et là sur les côtés de la route. A dix heures, nous arrivâmes à *Hasnahur*, résidence d'un agà arabe: ce petit despote loge au haut d'un pic isolé, au pied duquel sont les cabanes de ses esclaves. Les gardes de Merdine nous remîrent entre ses mains, et il nous prit sous sa protection.

Nous avions traversé de vastes champs de grains et d'orge que cultivent les Arabes sédentaires: on les moissonnait alors: ils coupent la paille à mi-hauteur, et mettent les gerbes

dans des sacs, qu'ils portent sur des chevaux à leurs villages.

La fatigue des moissonneurs doit être excessive, à cause de l'extrême chaleur: ces grandes plaines n'ont pas un arbre pour se mettre à l'ombre. Quinte-Curce dit en parlant des chaleurs de la Mésopotamie : *Et non aliis quam Mesopotamiæ regione fervidior æstus existit ; adeo ut pleraque animalia, quæ in nudo solo deprehendit, extinguat, tantus est vapor solis, et Cœli, quo cuncta velut igne torrentur.* « On n'éprouve point d'été plus » brûlant qu'en Mésopotamie. La plûpart » des animaux qui ne peuvent trouver d'abri » contre les ardeurs du soleil, et les vapeurs » dévorantes du hâle, y périssent ; la terre et » l'air semblent être en ébullition, comme » dans une fournaise. »

La manière de demander l'aumône aux passans n'est pas ordinaire. Les moissonneurs quittent leur travail, et viennent planter au milieu de la route, une gerbe; ce qui signifie qu'il faut leur faire la charité. On y jète ou n'y jète pas quelques pièces de monnaie ; ils ne prononcent pas un mot, ni pour demander ni pour remercier.

Plusieurs personnes vinrent nous voir dans nos tentes, par curiosité, hommes et femmes:

celles-ci sont beaucoup plus libres parmi les Arabes, que chez les Turcs.

L'aga nous envoya son fils et son frère, qui nous procurèrent des laitages, et tout ce que nous désirâmes, même du bois, dans un lieu, où nous n'avions pas seulement l'idée d'en demander. L'eau n'était pas bonne, le vin de Merdine nous en consolait.

Comme les journées étaient brûlantes, nous continuions à voyager pendant la nuit ; à une heure du matin, on se mit en route, sous l'escorte de deux hommes que nous donna l'aga. L'air de la nuit et du matin sont très-frais, il fallait se bien vêtir, et imiter les Arabes qui ne marchent jamais sans leur manteau.

Nous traversâmes plusieurs villages arabes et kurdes, et des lieux de sépulture, entourés d'un mur de lave ; et après six heures de marche, nous arrivâmes au camp d'un autre petit tyran kurde, sous le village de *Derinne*.

M. Sulivan qui dévançait la caravane, en reçut beaucoup de politesse : il lui céda dans sa tente le poste d'honneur, se leva à son entrée, et lui offrit sa pipe pour fumer. On dressa nos tentes près de la sienne. Il nous invita à dîner ; le service était composé d'un grand plat de pilau autour duquel étaient

placés quatres autres plats de diverses viandes apprêtées de différentes manières.

Ces Gordiens préparent leurs alimens presqu'à la manière française : ce serait un sujet de dissertation que de savoir à quel tems il faut rapporter, parmi ces peuples, l'art de la cuisine ; on n'avait , il est vrai , aucuns ustensiles de table, mais le pilau était excellent. Les Turcs mangent leur pilau avec des cuillers de bois ; mais les Arabes et les Kurdes ne sont pas si recherchés et se servent des instrumens que leur a donnés la nature. Ils prennent le pilau avec les doigts, en font des boulettes dans le creux de la main, les trempent ensuite dans la sauce sur les bords du plat, et les avalent sans mâcher.

Quand le maître de la maison veut faire honneur à un convive, il lui prépare des boulettes, et les jète devant lui. Cette malpropreté passe pour une grande politesse. Je n'attendais pas cet honneur; et avec ma cuiller, je fis pour moi seul, une fossette profonde dans le pilau.

A mesure que quelques-uns des convives avaient fini, d'autres entraient, et prenaient leur place; et la montagne de pilau ne tarda pas à disparaître. La boisson était du petit lait qu'ils appèlent *Airan*. Après le dîner on nous servit du café.

Pour

Pour avoir l'idée d'un camp kurde, figurez-vous, un grand carré au milieu duquel est toujours la tente du chef, plus grande, plus élevée et plus commode que toutes les autres. Ils tâchent de ne camper qu'auprès de quelque ruisseau, ou mare, pour pouvoir abreuver leurs bestiaux. Pour se mettre à l'abri des vents qui sont très-violens, ils élèvent sur les trois côtés de leurs tentes, un mur haut de deux brasses ; et cette enceinte sert de parc à leurs troupeaux. Les tentes sont ainsi toutes séparées les unes des autres ; cette séparation est un obstacle aux vols, et prévient les querelles de propriété. Ces parcs sont plus ou moins grands suivant la richesse des familles, qui consiste presque uniquement en bestiaux.

Le soir, quand les troupeaux sont de retour des pâturages, on fait le beurre et le *Jughurt*, et le *Kaimak* ; chaque matin on les ramène à la pâture.

Les femmes filent et tissent la laine, pour leurs vêtemens. Les hommes les plus forts et les plus experts, sont des voleurs de profession : leurs chevaux sont toujours sellés, et toute la bande est à cheval au premier ordre du chef, le manteau sur le dos, et la lance, ou la massue à la main.

Leurs chevaux ou jumens sont extrêmement

vîtes à la course, et restent sellés et attachés devant la tente du matin au soir; leurs quatre pieds sont attachés par des cordes fixées à deux piquets devant et derrière.

Ils restent ainsi sans pouvoir bouger, exposés à toute l'ardeur du soleil. On leur donne à manger, de la paille et de l'orge deux fois par jour : on les abreuve de même deux fois, le matin et le soir, avant de leur donner à manger. Tout un camp est ainsi toujours prêt à la rapine, à l'attaque, ou à la défense, en cas que quelqu'autre tribu ennemie vînt les surprendre.

Ils portent l'habit long, c'est-à-dire, de grandes, et longues culottes de toile, et par dessus une chemise longue dont les deux côtés, ou goussets se terminent en pointe; les manches ont aussi des pointes pendantes; sur la chemise, une camisole plus courte, attachée autour des reins par une ceinture de cuir; pardessus tout, un manteau qu'ils ne quittent jamais : en hiver, ils portent des pelisses de peau de mouton, dont la laine est teinte en rouge. On les prendrait pour des ours.

L'habit des femmes diffère peu de celui des hommes: elles portent aux narines et quelquefois aux lèvres, un anneau, des brasselets, et des bagues à tous les doigts;

leurs bras nuds sont bariolés de plusieurs couleurs.

Leur manière de vivre est assez frugale. Les femmes font du pain deux fois par jour. Ce sont des galètes, dont une pour chaque repas, et pour chaque personne, matin et soir. Leur langage est un persan corrompu, et ils comptent à la Persane. Voila tout ce que je puis dire des Kurdes. Le vent du sud était extrêmement violent : plusieurs tentes furent abattues ; et il s'élevait des tourbillons de poussière en larges colonnes, perpendiculairement sur nos têtes, à perte de vue : la chaleur était excessive. Le chef des Kurdes avait fait construire, une hutte en terre, recouverte de branches de chêne, qu'il avait fait apporter des montagnes de Nisibe.

Ces forets, qui fournîrent à Trajan, des bois de construction pour les navires, sur lesquels il fit descendre son armée, par le Tigre et l'Euphrate jusqu'à Ctésifon, ne sont aujourdui que des taillis d'où l'on ne peut tirer que des feuillages.

Je trouvai encore ici de la lave, et je crois que nous ne cesserons pas d'en trouver pendant toute la route, ainsi que des volcans éteints.

Vers le soir, après avoir payé notre aga,

et lui avoir donné sa lettre de satisfaction, nous nous remîmes en marche, sous une nouvelle escorte de deux Arabes. Nous marchâmes toute la nuit par des hauts et des bas, et des chemins détestables; mais partout de l'eau en abondance. Le matin, nous nous trouvâmes à *El-Gesire*, et fûmes loger au château. L'excessive chaleur ne permettait pas de rester sous la tente.

El-Gesire est sur le bord du Tigre : plusieurs petites rivières qui s'y jètent, forment une île sur laquelle il est bâti, et qui lui donne son nom. *El-Gesire* signifie île; Ptolomée l'appèle Zigire, et la place parmi les villes de l'Assyrie. A soixante milles de Merdine, pendant les guerres de Tamerlan, les Caldéens y avaient une église et une bibliothèque de manuscrits orientaux; l'une et l'autre furent brûlées. On prétend qu'*El-Gesire* était l'antique *Batna* ou *Zabda*, capitale de la Zabdicène, où demeurait Tobie. Trajan là prit ainsi que Nisibe. Il y a peu de tems que cette ville était encore considérable, entourée de murailles, avec un château fort. Les guerres des Turcs et des Perses, l'ont réduite dans le plus malheureux état, et on n'y voit que des ruines, toutes de lave, ce que je ne crois pas qu'on ait observé avant moi. Toutes les montagnes qui l'avoisinent sont des volcans éteints

et vont se réunir à celles de l'Assyrie et de la Médie. *El-Gesire* est un district indépendant, appartenant à une ancienne famille kurde, qui le possède depuis plusieurs siècles. *Mehemet-Bey* fils de *Mirsceref* en est le seigneur actuel : il fait dans ce moment, la guerre au bey de *Bitlis*. Cette dernière ville ou bourg, est dans un vallon où coule une rivière, sur laquelle un pont fait la communication des deux parties de la ville. Un fort placé sur un pic escarpé, la domine. On raconte qu'Alexandre ordonna de construire ce fort entre les deux ruisseaux de *Kisver* et de *Rubat* ; il lui donna le nom d'un de ses favoris *Bitlis*, et l'en fit commandant. Quand Alexandre revint de la Perse, ce Bitlis lui refusa le passage : Alexandre tenta de prendre ce fort, mais ne pouvant y réussir, il allait chercher une autre route, lorsque le commandant lui en apporta les clefs, et lui dit que son refus de l'y recevoir n'avait été que pour lui prouver qu'il avait exécuté les ordres qu'il lui avait donnés de le rendre imprénable. Le sultan Hassen le fit assiéger par un de ses généraux, qui ne put le prendre qu'au bout de trois ans, par famine et par capitulation : il n'y restait plus que sept personnes.

Le bey de Bitlis est puissant, et se fait payer un droit de douane par toutes les caravanes,

qui de la Perse, passant par Tauris, se rendent dans l'empire turc.

Tavernier dit : « Que la ville de Bitlis est
» placée entre deux très-hautes montagnes,
» distantes d'une portée de canon. Le château
» est perché sur un pic, également éloigné des
» deux montagnes, et tellement escarpé qu'on
» ne peut y monter, qu'en tournant autour.
» Le sommet est une vaste plate-forme, où est
» le fort, dans lequel on entre par trois ponts
» levis.

» Le bey seul, et ses gardes ont le droit
» d'y monter à cheval : ce prince outre cette
» forteresse inaccessible où il réside, peut
» rassembler vingt-cinq mille cavaliers, et
» les bergers lui forment au premier ordre,
» une nombreuse et courageuse infanterie. »

Je reviens à *El-Gesire*. Le frère du bey, nommé *Ferahad*, y commandait en son absence; c'est un homme gros et gras. Il vint le premier nous faire visite et nous offrir ses services. Les Kurdes sont beaucoup plus honnêtes que les turcs, et celui-ci avait toutes les manières d'une grande naissance. Le logement qu'il nous avait donné, touchait au sien; et nous fût très- agréable, pour nous mettre à l'abri des grandes chaleurs : les murailles en étaient les plus épaisses que j'aie jamais vues. Nous ne manquâmes pas de lui rendre sa visite.

Ce Ferahad mourut en 1784, et sa mort causa celle du père Vincent de Ruvo. Ce missionnaire fut mandé de Diarbekir, pour le traiter comme médecin, conjointement avec *Tabib-Henna*, autre médecin du pays. Le père arriva le premier; et voulant avoir seul l'honneur de la cure, se hâta de donner des remèdes au malade, en répondant sur sa tête de leur effet. A peine le malade les eût-il pris, qu'il expira : les parens et les amis du mort, se ruèrent dans la chambre même, sur le père médecin et le tuèrent, peut-être à l'imitation d'Alexandre qui fit pendre le médecin qui n'avait pû guérir Ephestion.

Il faisait si chaud que nous ne parcourûmes pas la ville, qui d'ailleurs n'a rien de curieux. La sinagogue des Juifs est dans le château, c'est une rotonde, en pierres de lave quarrées; je crois que c'était un temple romain.

Des Kurdes, des Syriens, des Arméniens, habitent *El-Gesire* ; la langue commune est l'arabe. On y parle peu turc. C'est un grand dépôt de noix de Galle du Kurdistan, que l'on porte à Césarée: la richesse des habitans consiste en bestiaux et grains. Il y a beaucoup de vignes et de jardins. Les figues, les pêches, les abricots, prunes, concombres, cédras, y abondent, ainsi que plusieurs légumes. On boit de l'eau du Tigre, et la fait rafraî-

chir dans la neige que fournissent les hautes montagnes.

Les Syriens et les Arméniens y ont chacun leur église. Les missionnaires de Mosuly détachent aussi un d'entr'eux ; je ne crois pas qu'ils y aient de grands succès.

C'était un de nos *Oturak*, ou séjours : nous vîmes un superbe lion appartenant au bey, il était renfermé dans un parc muré sans toît. En s'élançant, il atteignait presqu'au haut du mur, et en le regardant il fallait être sur ses gardes. Il y avait aussi une autruche, et des chamois du Kurdistan, dont le bois est très-grand. Cet animal doit être commun, car les murs du château en étaient garnis, comme autant de pointes pour empêcher l'escalade. Nous y vîmes aussi deux zèbres ou ânes sauvages qu'on avait pris dans le désert. Ces animaux sont très-vîtes à la course, et pour les prendre il faut créver plus d'un cheval. Ils ne sont guère plus gros que des daims, ont une petite tête de cheval, les oreilles blanches et courtes, la crinière noire et ramassée, les jambes grèles comme le cerf, le corps d'un âne, et la peau lustrée comme le daim. Leur force est étonnante, ainsi que leur vélocité : ils se défendent par des ruades. Dans le désert, ils se nourrissent d'herbes sèches : la chaleur leur est nécessaire, et ils ne vivraient pas dans

les pays froids. Cependant je lis dans les voyages de Pallas, qu'il trouva des animaux de cette espèce chez les Calmoucks.

Le bey entretient une poste pour les couriers tartares, et dans un jour, il en passa plusieurs de Constantinople et de Bagdad.

Ferahad-Bey est très-curieux d'armes à feu, ou d'arquebuses; il s'amusait fréquemment à tirer au blanc. Il aurait bien désiré que M. Sulivan lui donnât son fusil à deux coups, mais nous en avions besoin pour notre défense en route. Du reste, il nous traita fort bien, fournit à tous nos besoins, et renouvella notre escorte.

Nous passâmes le Tigre sur un pont de bateaux liés par des chaînes. L'ancien qui était en pierres est en ruiens: le fleuve est ici à-peu-près de la largeur de l'Arno à Florence, pendant l'hiver.

Le chemin suit les bords de la rivière, qui sont tantôt sabloneux et tantôt argilleux; nous trouvâmes devant nous, un torrent qui roule avec rapidité des montagnes de *Giudi*, et que produisent les fontes de neige. Au sommet d'un morne, nous apperçûmes un château ruiné; ce pic est dans le bas, entouré d'eaux stagnantes. L'obscurité de la nuit ne nous permit pas de voir, si dans les environs, nous ne reconnaîtrions pas les runies de *Tigranocerte*.

Au jour, nous quittâmes les bords du Tigre, et arrivâmes peu après à *Nucheravan*, village Syrien : Noë paraît lui avoir donné ce nom, qui signifie la sortie de Noë. Et dieu sait si l'arche n'y a pas fait quelque pose.

Les pères missionnaires de Mosul ont ici un hospice, et les couriers Tartares un lieu de halte ; car, lorsque tous les petits tyrans des environs ne s'accordent pas ou sont de mauvaise humeur, ils ne peuvent y changer de chevaux, et font la course entière d'*El-Gesire* à Zacco et à Mosul. La poste de Nisibe à Mosul, est rarement interrompue.

La chaleur nous accablait, et nous campâmes dans un enclos de figuiers, autour duquel coulait un petit ruisseau. Les mouches nous désolaient dans nos tentes.

Vers le soir, on se remit en marche. Je vis sur une montagne deux lumières, que je ne manquai pas de prendre pour des Mofètes volcaniques, tant j'avais la tête pleine de volcans : mais j'appris des gens du pays, que c'était la montagne sur laquelle l'arche s'était arrêtée, et que les Mollacks y vont en pélerinage. Ils y allument des flambeaux, et c'était l'illumination que je voyais. Cette montagne s'appèle *Giudi* ; c'est une de celles de *Kiaré*, les plus hautes du *Kurdistan*, et couvertes de neiges.

Deux heures après, nous guéyâmes une

petite rivière, et peu après celle de *Durnah* qui est très-grande et très-rapide : nous ne pûmes la passer qu'avec difficulté.

Pendant la nuit, je ne sais par quel accident, les flambeaux dont nous nous éclairions, vinrent à mettre le feu à de grandes broussailles sèches, peu éloignées des champs dont les grains étaient mûrs : il fallut recourir à l'eau de nos outres pour l'éteindre, et on n'y réussit pas sans peine.

Au lever du soleil, nous atteignîmes *Zacco*, sur les bords du fleuve *Karnib*, résidence d'un bey kurde, de la tribu de *Bediva*. Des Kurdes, des Caldéens et des Juifs l'habitent; il y a un petit fort et un grand pont de pierres, ouvrage des Persans. On y trouve des jardins, des vignes, des figues, des pêches et des abricots : le bey se fait payer trois piastres de douane par chaque bête de somme, quelle qu'en soit la charge.

Les Caldéens catholiques ont ici une église, et les missionnaires de Mosul un hospice.

Ce fleuve est le Nicéphore des anciens : le Durnah qui s'y jète est le *Centrites* ; le Karnib tombe dans le Tigre, et est navigable pour des *Kielleks* et des radeaux. Je crois que *Zacco* était l'antique Tigranocerte, auprès de laquelle coulait le *Nicéphore*.

Le bey qui était borgne, vint nous faire

une visite; son objet était de s'assurer si nous avions des firmans, sans quoi ils nous eût certainement mis à contribution.

Le fleuve forme une île, sur laquelle est ce misérable village. Le peuple en était très-insolent; et il s'en fallait bien peu qu'il n'arrivât quelque scène dans nos tentes même. Nous eussions évité les inconvéniens de leurs visites, si nous eussions pû nous loger dans des maisons : mais malgré l'extrême chaleur, il fallut rester sous la tente.

Au point du jour, nous partîmes, dirigeant notre marche au midi, à travers des montagnes escarpées et arides, où l'on trouvait ça et là, quelques petits chênes, de l'Anagyris ou bois puant et du laurier-rose; enfin, après avoir traversé cette chaîne des montagnes du Kurdistan, nous descendîmes dans la plaine, laissant à notre gauche celles du *Singiar.* Nous campâmes au village de *Semeni*, près des tentes d'un aga dépendant des *Jesides* du *Singiar.* Près de nous était un puits, dont l'eau était amère; mais il fallut s'en contenter.

Les Jesides adorent le diable; ils habitent les montagnes de Singiar, le *Sangara* des anciens. Ce sont des hommes sauvages dont l'aspect et le regard est vraiment diabolique : cette race de brigands est la terreur des *Cadis* et des *Mollahs*, qu'ils détroussent et tuent

à leur retour à Constantinople, sachant qu'ils n'y reviennent pas les poches vides. Tuer un Turc est d'ailleurs pour eux, presqu'un acte religieux ; ils sont environ quatre mille, tous hommes de cheval, armés de lances.

Le Singiar est au milieu du désert au sud de Nisibe, et au district de la province de *Rebia*. La ville de ce nom est à trois journées de *Mosul*, au pied d'une montagne extrêmement fertile : il y a un fort, des jardins et une grande abondance d'eau. Les figues et les dattes y sont excellentes. Le palais d'*Abbas-Anevi*, dont les eaux et les jardins sont renommés, était la résidence du roi de Perse, un desquels lui a donné son nom. On raconte que les astrologues ayant prédit au père de *Melik-Scich* que si sa femme n'accouchait pas un tel jour, son fils serait un grand prince, on vînt à bout d'en retarder la naissance d'un jour. *Credite posteri.*

C'était une colonie romaine; on y trouve des médailles d'*Alexandre Sévère*, de *Gordien* et de *Tranquilline*. Je m'en suis procuré deux; l'une est de Gordien et de Tranquilline se faisant face, l'autre est une femme assise sur un rocher, ayant devant elle des épis, et un Centaure armé d'un arc : au bas, est la figure d'un fleuve. Tranquilline est avec Gordien dans la première, parce qu'elle accom-

pagnait, avec Mélitée son père, l'empereur Gordien dans cette expédition. La femme assise sur un rocher de la seconde, est la ville de *Rebia*, située sur la croupe d'une montagne. Les épis dénotent la fertilité de son terroir; le Centaure, la valeur de ses habitans très-habiles à tirer de l'arc; le fleuve, le *Saacoras* qui l'arrose.

On trouve dans le *Singiar*, un lac au milieu duquel est une île, et sur la partie la plus élevée de celle-ci, est une pyramide. Les Jesides qui l'habitent vivent de brigandage. Ces peuples sont d'origine kurde. Ils se disent sectateurs de *Scieh-Hady*; mais ne sont en effet, ni mahométans, ni chrétiens, ni juifs, ni idolâtres. Leurs *Scieh* portent des turbans noirs; et leurs prêtres sont habillés comme des Dominicains, excepté que leur veste est noire et leur manteau blanc. Ils achètent de leurs chefs, une place en paradis, et leur permettent de coucher avec leurs femmes. Ils prétendent qu'il ne sert de rien de prier et de jeûner, aussi n'ont-ils ni livres, ni temples. Du reste, ils sont grands ivrognes. *Scieh-Hady*, leur patron, les fera bien, disent-ils, entrer en paradis, sans qu'ils s'en mêlent. Ils honorent beaucoup le diable qu'ils appèlent *Cielebi* (Monseigneur), nom que les Turcs donnent aux personnes distinguées. Si quel-

qu'un s'avisait d'en médire en leur présence, et qu'ils fussent les plus forts, ils le tueraient sans miséricorde. C'est aussi selon eux, une grande faute de cracher à terre ; il faut le faire dans sa main, et la froter contre terre. Xenophon raconte que c'était aussi un usage parmi les Perses.

On m'a dit qu'ils avaient dans le Kurdistan un émir ou papa auprès duquel ils se rendent un certain jour de l'année, avec leurs familles. Après un grand festin et dès que la nuit est venue, on éteint les lumières, et hommes et femmes se mêlent confusément.

Parmi les gardes qu'on nous avait donnés à *Zacco*, était un juif qui nous pria de le payer et de le renvoyer avant le jour du Sabat, pendant lequel il ne voulait pas voyager.

Le chef *Jeside* vint nous visiter sous nos tentes, avec une grande suite, et nous fit un présent de figues sèches; elles abondent dans le Singiar. Il nous demanda du vin, nous ne pûmes lui en donner que de celui de Merdine qui s'était aigri en route ; il l'avalait comme du nectar. Il fallut faire un présent de drap à cet aga du diable, sans quoi il nous eût fait quelque diablerie.

A la nuit, on se remit en route sous l'escorte de cinq *Jesides* ; nous cheminions au pied et sur la croupe des montagnes du Kurdistan;

le sommet en est couvert de neige, et il en descend des torrens dans les vallées. Tous les villages *Jesides* que nous appercevions étaient situés sur des hauteurs, avec un fortin au dessus. Au jour, nous arrivâmes à *Telescof*, village de Nestoriens. Les femmes y portent des bonnets en pain de sucre; elles filent le coton et en manufacturent des cotonades qu'ils appèlent *bess*. C'est peut-être le Byssus des anciens dont nos antiquaires ont tant parlé.

On avait moissonné, et battait les grains. Ce sont des chevaux qui foulent aux pieds les gerbes sur l'aire.

J'étais si ennuyé de la lenteur de notre marche, que je pris seul les devans pour aller à Mosul : je trouvai d'abord deux villages de Nestoriens, auprès d'un desquels est un petit lac. Un peu plus loin, je manquai la route, et m'égarais dans le désert, où je ne pouvais manquer de tomber entre les mains des *Jesides*, un Kurde me remit dans mon chemin.

A une lieue de Mosul, est un village kurde, près duquel est un temple pour lequel les Turcs ont une grande dévotion : ils le croyent la sépulture du prophête Jonas. On découvre Mosul de très-loin, on crorait que les toîts et les murailles en sont en feu, tant l'ardeur de la réverbération est grande. La plaine est déserte. On voit seulement ça et là,

quelques

quelques tentes de Kurdes. J'en rencontrai un à cheval qui me demanda qui j'étais. Je répondis en turc, que j'appartenais au pacha; il ne l'entendait pas, et là finit notre dialogue. Quoiqueje ne susse pas le kurde, j'avais moi-même très-bien entendu sa question: *Ki est* signifiant en kurde comme presque en latin, *qui es tu ?*

A mon arrivée à Mosul, tout le monde fut étonné que je'usse pu venir seul, et sans malencontre: le père Maurice et deux autres missionnaires furent, il y a quelques mois, mis nuds comme la main à une lieue de Mosul, et laissés ainsi pour recuire à l'ardeur du soleil.

La terre est si calcinée et la chaleur si brûlante, qu'on ne trouve que rarement des plantes : je ne vis que des chardons, quelques plants de réglisse, *d'Aspalathus* et de *Carnup.* Près de Mosul, le long du Tigre, il y a quelques jardins où viennent des melons, des concombres, des citrouilles, des courges, des melongênes, mais ce n'est qu'à force d'arrosemens. On se sert d'espèces de chapelets différens des notres, que tire un cheval ou un âne, pour puiser l'eau, avec des outres. Cette machine est mal entendue et fatigante pour les hommes et les animaux.

On entre dans la ville par un demi pont de

barques qui communiquent avec quelques arches d'un pont de pierres en très-mauvais état. On n'y passe qu'à la file, et j'attendis plus d'une demi-heure que des ânes, des chameaux, des mulets, des chevaux fussent passés, pour prendre mon tour. On paye la douane à la porte : ceux qui vont au marché et n'ont pas d'argent, y laissent leur coutelas, ou leur manteau, et les retirent en payant de l'argent que leur a procuré leur vente.

Je descendis chez les Missionnaires : il n'y avait personne, et ce ne fut qu'à midi, heure du dîner, qu'ils rentrèrent. Je trouvai parmi eux plusieurs de mes connaissances de Constantinople.

Cette mission est entre les mains des Dominicains, et sous la protection des Anglais ; les Capucins en furent congédiés par un pacha, qui voyant qu'ils cherchaient à agrandir leur hospice, s'en empara.

L'hospice actuel est commode ; une petite église y touche ; je dînai avec eux et mangeai de leur friture dominicaine. J'appris du banquier du pacha, qu'il avait reçu nos lettres d'El-Gésire, et que notre kiellek ou bateau était prêt.

Le pacha que le père Raphael son médecin, avait prévenu de notre approche, nous avait envoyé un exprès à *Telescof*, pour nous

informer, qu'il ferait laisser les portes ouvertes toute la nuit, et nous enverrait des chevaux sellés, afin que nous n'entrassions pas dans la ville pendant le jour en *taktaravan*, ce qui exciterait une grande curiosité parmi le peuple. L'exprès nous manqua, la Caravane arriva à deux heures du matin au pont de Mosul, et tendit ses tentes.

Le père Raphael alla trouver M. Sulivan dès le matin et lui fit conduire les chevaux, de sorte qu'il fallut entrer dans la ville avec pompe et appareil. Il alla loger à la mission.

Nous allâmes au bain, pour nous rafraîchir et nous délasser. M. Limerik, jeune Anglais, qui allait à Bombai, pour servir dans le militaire, était avec nous : comme il avait le teint très-blanc, on le prit pour une femme, et ce fut la nouvelle de Ninive, que nous allions au bain avec des femmes. Les bouffons du Pacha ne manquèrent pas de lui raconter la prétendue aventure, dont il s'amusa beaucoup. Les bains ne sont pas si bien tenus qu'à Diarbekir.

Le Divan-Effendi, vint complimenter M. Sulivan, et lui offrir l'audience pour ce jour là : mais il pria qu'on la remît au lendemain.

L'excès de la chaleur était encore augmenté par une fumée épaisse qui venait pu désert :

les Arabes d'une tribu avaient mis le feu aux moissons d'une autre tribu leur ennemie : ces incendies ne sont pas rares. A peine pouvions nous respirer, et nos langues desséchées se colaient contre le palais : il fallait les humecter sans cesse. L'eau du Tigre est la seule que l'on boive à Mosul. Elle est bonne et douce après avoir été filtrée. On la porte à bras, dans les maisons. Quoique la ville soit élevée sur un côteau, il y a des puits; mais l'eau en est jaunâtre; on la boit cependant en tems de trouble, où chacun ferme ses portes et se barricade dans sa maison.

Pendant quatre mois de l'année, on couche sur les terrasses : l'intérieur des appartemens est échauffé comme une fournaise. On ne peut dormir qu'à la belle étoile : delà vint sans doute que les Assyriens devinrent savans en astronomie : à leur exemple, quand je ne pouvais dormir, je me mettais à astronomiser; mais je n'y ai pas réussi comme à herboriser: mes yeux faibles et malades, *lacrymantes et gementes*, ne pouvaient fixer longtems les astres, et j'ai pu à peine appercevoir les étoiles de *Médicis*.

On se sert pour rafraîchir l'eau, de vases de terre très-poreux que l'on fait à Amadie. On les met la nuit, remplis d'eau, sur les terrasses : le vent et l'air frais passent à travers les

pores des vases et rafraîchissent l'eau. Quand la nuit est humide, ou s'il tombe de la rosée, les particules aqueuses de l'air bouchent les pores des vases, et l'eau n'est pas fraîche le matin.

On ne peut se servir de neige à Mosul pour rafraîchir les boissons : les montagnes du Kurditan en sont à trois journées et-demie, et elle fond dans le transport.

Le banquier Elias vint nous prier à dîner : mais nous préférâmes son souper. Un autre banquier Grec, agent de la maison *Scannavia*, nous offrit de l'argent pour des traites sur Constantinople.

Le pacha nous attendait le lendemain lundi 2 juillet, au point du jour ; ses chiokadars nous amenèrent des chevaux sellés, avec de belles housses ; un sabre pendait à l'arçon de celui destiné pour M. Sulivan.

Nous nous rendîmes en ordre de marche au divan ; les gardes étaient sous les armes, et le pacha descendu de son palais au son de la musique, vint se placer dans une petite loge, si remplie de ses gens et de ses officiers, qu'on y étouffait.

Nous étions assis sur des sièges d'Europe. Le pacha nous adressa les questions ordinaires : Quand nous étions partis de Constantinople? Comment nous avions fait la route? Quelques

complimens réciproques sur l'amitié de la Porte et de l'Angleterre; enfin quelques mots sur la guerre présente? On apporta ensuite le café. Le cérémonial n'alla pas trop bien, on omit une grande partie des honneurs orientaux auxquels nous nous attendions : aussi M. Sulivan n'offrit-il pas la montre d'or dont il voulait faire présent au pacha. Celui-ci paraissait fort ennuyé, et nous congédia en nous disant d'aller voir notre kiellek, ce que nous fîmes. Nous le trouvâmes sous un hangard, auprès des ruines d'une mosquée et d'un mausolée qu'avait fait construire le sultan Amurat IV. C'est aujourd'hui le cimetière des Turcs. Contre l'usage des Musulmans, j'y vis un grand nombre de femmes en prières.

Ce pacha s'appèle *Soliman*, et est d'une famille de Mosul : il est pacha à trois queues ; il passe pour homme d'esprit et grand guerrier. Il s'occupe comme tous les autres à vider les bourses de ceux qui lui sont soumis. C'est pour l'ordinaire le premier talent des gouverneurs de province qui sont autant de sang-sues de l'empire turc.

Nous fûmes souper chez le banquier *Élias*. Il est fort bien logé, et sa maison est dans le goût de celles de Diarbekir. Nous eûmes occasion de voir chez lui comment sont les femmes dans leur intérieur. Leur vêtement ordinaire

est long et dans la forme orientale, excepté qu'il est plus étroit et ne couvre pas si bien. Lorsqu'elles sortent, elles s'enveloppent d'un manteau bleu rayé, à la manière des Siciliennes de Catane. Pour se préserver du soleil et se dérober aux regards, leur visage est couvert d'un rézeau de crin noir qui se baisse et se lève à volonté. Elles portent leurs cheveux longs, réunis par derrière en longue tresse lâche, au bout de laquelle pend un ruban noir aussi tressé, et qui se noue à l'extrémité en gance.

La famille du seigneur *Élias* est d'Alep et catholique. Il parle italien, et est fort lié avec les missionnaires. Le souper fut fort bien servi, et fort bon.

Nous retournâmes chez les missionnaires. Le père Raphael était fort mécontent de ce que M. Sulivan n'avait pas donné la montre au pacha, auquel il l'avait, ce semble, annoncée. Le pacha, nous disait-il, aurait fait construire un petit kiellek à ses frais pour la garde arabe qu'il nous aurait donnée : que cela fût ou non, M. Sulivan se décida à envoyer la montre par le père Vincent. Celui-ci se rendit au sérail, qui est grand et beau, et dit au pacha que M. Sulivan avait projeté de tirer sa montre à l'audience, et que si le pacha demandait à la voir, il lui en ferait présent ; mais que cela

n'avait pu avoir lieu par oubli de sa part. Le pacha prit la montre sans difficulté, et les excuses sans doute pour ce qu'elles valaient : pour preuve de satisfaction, il se dépouilla cependant de sa pélisse et en fit vêtir le père Vincent. Au retour de celui-ci, le père Raphael prétendit que le père s'était deshonoré en l'acceptant, nous au contraire que c'eût été une insulte que de la refuser : quoiqu'il en soit, le présent produisit un bon effet, et je soupçonne que le père Raphael et le pacha s'entendaient. Mais laissons là ces espiégleries.

Mosul capitale du *Gésire* (l'île), ou l'ancienne Mésopotamie, est située sur la rive occidentale du Tigre, à l'entrée d'une plaine très-unie. Elle a encore un fossé et un mur bastionné du côté du fleuve. La ville est grande, et d'environ six milles d'Italie, de tour ; les rues sont étroites, creuses, très-poudreuses en été, très-boueuses en hiver. Toutes les maisons sont isolées, et l'on s'égare aisément dans ce labyrinthe de rues et de ruelles.

La colline sur laquelle Mosul est bâtie, est d'une espèce d'albâtre très-tendre. On l'emploie à faire des ornemens sur les portes, et des colonnes dans l'intérieur des maisons ; les murs extérieurs sont en briques. Les kans, les les basars, les mosquées n'y manquent pas ; il y en a une au milieu de la ville dont le

minaret

minaret est incliné comme celui de Pise auquel il est d'ailleurs fort inférieur pour l'architecture. C'est un ouvrage des califes, mais le peuple assure que Mahomet étant entré à Mosul, le clocher s'inclina devant lui par respect. La population peut être d'environ cinquante mille ames, Turcs, Arabes, Kurdes, Caldéens, Nestoriens ou Juifs. On la porte à cent mille ; j'en doute fort. On y parle arabe, turc, kurde et caldéen, mais plus généralement arabe. Le commerce en est beaucoup déchu : les mousselines auxquelles Mosul a donné son nom, n'y sont pas manufacturées, mais y viennent des Indes par Bassora ; les caravanes les portent d'ici à Alep et à Constantinople : on les teint et les peint cependant à Mosul ; c'est même l'occupation principale. On y fait aussi des cotonades.

Mosul tire d'Alep, des draps, du papier, du verre, des fers, des drogues ; et de Bassora, du sucre et des épiceries.

Les caravanes trouvent à Mosul du biscuit très-blanc, léger et doux, auquel on a mêlé des pois et de la graîne du prunier mahaleb. La volaille y est bonne et à bon marché. Les citrons y abondent, on en fait du punch pour suppléer au vin, qui ne résiste pas aux grandes chaleurs. L'eau-de-vie y est rare, excepté

chez les moines qui la tirent d'Amadie, et la gardent pour eux.

Amadie est à trois lieues de Mosul, dans le Kurdistan, et dépend du pacha de Bagdad. Un prince kurde, d'une très-ancienne famille, y commande. Cette maison des Ismaëls, califes de Bagdad, a conservé les tombeaux de ses ancêtres, depuis l'an 700 jusqu'à ce jour. On y voit un grand fort taillé dans le roc, du tems de Pharnace ou des Artaxerxes. L'air d'Amadie est mauvais en été, et le bey va camper dans les montagnes au voisinage des neiges. On assure que cette partie de la Médie est belle et fertile ; elle approvisionne Mosul de tabac, de raisins frais et secs, de vins, de fruits, de miel, de cire et de cette manne qui tombe du ciel, et qu'on recueille au point du jour, sur les feuilles de chênes ; on l'appèle *Ghiesen-ghievi*. Elle tombe pendant quarante ou cinquante jours, en Août et Septembre. Ce n'est autre chose que la rosée condensée, on en ramasse aussi sur les pierres. Elle fond aux premiers rayons du soleil ; c'est la manne du désert. Comme elle est mêlée de parties hétérogênes, on la purifie, et elle sert de sucre, ou de miel : je l'ai goûtée ; elle en a la saveur.

Le grand produit du Kurdistan, est la noix de Galle ; elle est produite par le *Quercus-*

Phellos. L'arbre est de grandeur moyenne ; ses feuilles sont blanches, cotoneuses ; les Kurdes en mangent le gland. C'était sans doute celui des chênes de Dodone : il est long et plus gros que les faines de nos hêtres. On le cuit au four, ou on le fait bouillir.

Comme le Kurdistan est très-montagneux, il ne produit point de grain : il se tire de Mosul, ainsi que l'orge, le coton et le riz. Les châtaignes viennent de Bitlis.

Tavernier dit qu'Amadie est une ville considérable, un grand marché de tabac de l'Assyrie, et de noix de Galle. Elle est située sur une haute montagne. Il faut une heure pour y monter. A mi-côte, trois ou quatre sources sortent du rocher ; on y vient chercher l'eau, de la ville où elle manque. Au milieu de la place, sont des boutiques de toute espèce de marchandises. Le bey d'Amadie peut rassembler huit à dix mille cavaliers, et beaucoup plus de fantassins. Son territoire est plus peuplé que celui d'aucun autre bey kurde. Les habitans de ces montagnes portent des chemises avec des boutons au collet comme les nôtres. On y trouve des ours, des loups, des tigres, des panthères, des chamois, des renards, des chacals, des fouines, des lièvres, et dans les lieux les plus déserts, des autruches et même

des lions. Le gibier y abonde, et surtout les cailles, les perdrix, les gélinotes et le francolins. Il y a aussi beaucoup d'oiseaux aquatiques : aussi Virgile appèle-t-il la Médie, *terra ditissima*.

Un botaniste trouverait des trésors dans les montagnes : le père *Garzoni* m'a assuré avoir vu beaucoup de plantes belles et inconnues, toutes très-aromatiques : on y trouve quantité de cantarides ; mais ces lieux sauvages sont peu fréquentés par les missionnaires, qui s'occupent plus de conversions que de l'histoire naturelle.

On croit Mosul l'ancienne Ninive : mais je pense qu'elle était plutôt au vieux Mosul, à quelques lieues de celui-ci.

CHAPITRE XI.

Départ de Mosul et arrivée à Bagdad.

Les chevaux du pacha et ses gens vinrent nous prendre pour nous conduire au kiellek. Les missionnaires auxquels M. Sulivan fit un présent de reconnaissance, nous y accompagnèrent.

Un des ciokadars du pacha devait s'embar-

quer avec nous pour nous faire respecter en route, et surtout être payé. Quinze fusilliers nous escortaient dans un petit *kiellek* à côté du notre : mais le pacha ne le prenait pas sur son compte, suivant le dire des pères, et il fallut le prendre au notre.

En entrant dans notre bateau, M. Sulivan, suivant l'usage, mit sur les épaules du chef qui l'avait fait construire, un *beniscé*, ou présent en drap.

Les *kielleks* sont une espèce de radeau long et quarré. Deux grosses solives en croix en forment la quille. A ces solives sont attachés de gros fagots de branches d'osier un peu distans les uns des autres; et tant aux fagots qu'aux solives, des outres de peau de chèvre enflés. Ces outres se touchent, et forment le pont du bateau. Le notre était de deux cents outres : il pouvait porter quatre mille livres pesant. On en fait de trois cents outres qui portent davantage. Chaque outre est payé une piastre. Comme l'eau passe à travers les outres, quand les *kielleks* portent des marchandises, on place sous les caisses, des faisceaux de branches de réglisse, ce qui les préserve de l'humidité, et facilite la visite des outres qu'il faut remplir de vent quand ils se dégonflent, et mouiller quand ils sont trop desséchés, de peur qu'ils ne se crêvent.

Le notre ne portait point de marchandises, et nous y avions fait faire une hutte de branchages, avec un marchepied en planches par dessous. Deux grandes rames placées au milieu et sur les deux côtés du bateau, servent pour le gouverner : le radeau suit avec rapidité le cours de l'eau. Deux hommes suffisent pour ces gouvernails.

Les eaux n'étaient ni trop hautes ni trop basses ; quand elles sont hautes, la navigation est plus rapide, mais ce n'est qu'en hiver, et lorsque les pluies qui tombent dans les montagnes, vers Erzerum, grossissent le Tigre : alors on va en trois jours de Mosul à Bagdad, il y a cent lieues, en descendant de Diarbekir.

Le Tigre forme plusieurs îles, et son cours est tortueux. Au dessous des jardins du pacha, la rive est tantôt plate, tantôt élevée ou montueuse. Nous sentions fréquemment l'odeur du souffre, du naphte et de la poix résine.

Après six heures de navigation, nous arrivâmes à *Amam-Ali* (les bains d'Ali). Sur le rivage occidental, s'élève une montagne arrondie, d'où sortent des sources sulfureuses. On y va prendre des bains pour les maladies cutanées. C'était alors la saison.

Le frère de Mehemet, pacha, et celui du banquier Elias s'y trouvaient ; ils vinrent nous voir, et quelque envie que nous eussions de

dormir, il fallut boire avec eux du rossoli qu'ils apportèrent. On a soin en partant de Mosul, de faire provision de tabac à fumer et de pipes, pour donner aux Arabes, campés le long du fleuve, qui viennent à la nage, faire visite aux passans. Chacun a son outre; ils l'enflent; et il les aide à nager. Ils font un paquet de leurs habits et de leurs armes, qu'ils attachent sur leur tête: j'en ai vu qui portaient ainsi d'assez lourds fardeaux.

Ils sont à cheval sur l'outre, qu'ils tiennent entre les cuisses, de la main gauche; et de la droite, ils frappent l'eau pour nager: toutes les épaules sont hors de l'eau.

Ils abordent ainsi les bateaux: mais on ne peut se plaindre de leur indiscrétion, et avec une très-petite quantité de tabac, ils sont satisfaits, quoiqu'ils ayent quelquefois nagé plus d'une heure. Ces peuples sont très-bruns et presque rotis par le soleil, ils ont de longues barbes et le corps couvert de poils. On les prendrait pour des tritons dans l'eau, et pour des satyres à terre.

Ils arrivent au bateau par bandes de trente ou quarante, et il faut attacher sur la tête de chacun, le tabac qu'on leur donne.

A Amam-Ali, nous trouvâmes un kiellek d'un marchand arménien avec lequel nous

naviguâmes, deconserve jusqu'à quatre heures, que le vent nous obligea de gagner la rive.

Ces abordages sont quelquefois dangereux: lorsque le vent est violent, il fait tourner le bateau, et si la rive est pierreuse, adieu vessies, ventouses et kiellek; sur le sable, il n'arrive point d'accident.

Nos gens ne purent être déterminés à à naviguer pendant la nuit : les passages étaient dangereux, disaient-ils : mais dans le fait, ils voulaient dormir. Nous avions eu tort de ne prendre que deux bateliers, avec un plus grand nombre, nous aurions navigué jour et nuit.

La chaleur était moins grande sur le fleuve qu'à Mosul : nous pouvions d'ailleurs nous asseoir sur le bord du bateau, et laisser tremper nos jambes dans l'eau.

La plage est toujours couverte de pierres de la nature de l'albâtre, mêlées de sel et de nitre.

Nous partîmes de grand matin, laissant à droite, *Top-Kalé* (le château du canon), et à gauche, l'embouchure du *Zab*, le *Lycus* de Ptolomée. Cette rivière vient des monts gordiens. Au soleil levant, nous passâmes devant le *Toprak-Kalé* (le château de terre). C'est une monticule de terre près de la rive, sur laquelle était un fortin. Ces collines sont faites de

de main d'homme, à ce que dit Pline, et on les élevait pour s'y retrancher. On en trouve plusieurs le long du fleuve.

Le pacha avait fourni quelques provisions aux gardes de notre escorte, mais ils avaient préféré les notres : ils voulurent cependant se retirer. M. Sulivan leur donna cinq sequins, dont un disparut dans la main de notre ciokadar. Ils se retirèrent contens, laissèrent le kiellek et retournèrent par terre.

Le vent était encore une fois devenu contraire : nous fûmes obligés de rester à *Canuga*, lieu où le fleuve est resserré dans une gorge profonde entre des montagnes.

Après midi, on se remit en route, on passa devant le pont d'or, douane où l'on exige un sequin pour le péage : ce pont est à l'embouchure du petit *Zab*, que je crois le *Zerbis* de Pline, ou le *Caprus* de Ptolomée, près duquel habitent les *Garaméens*. Ce port, dit-on, est l'ouvrage d'Alexandre ; un chef kurde y réside et perçoit un droit sur les caravanes.

Nous naviguâmes une partie de la nuit, mais le vent nous obligea d'aborder, pour éviter des bancs de sable sur lesquels il nous portait.

Le lendemain, nous doublâmes le *Gibel-Hemrin*, montagnes nues et arides, au travers des quelles passe le Tigre: elles tiennent à

la chaîne du *Singiar*, et joignent celles du Kurdistan qui s'étendent jusqu'au golfe persique.

L'Euphrate traverse aussi ces montagnes, ainsi que le *Diala*, autre rivière très-considérable. Elles courent ensuite dans le désert de *Gezirai-Umerie*; puis, dans le désert de Bagdad, dans celui de *Vasit*, et enfin de désert en désert, s'abaissent et se perdent dans le golfe persique.

Nous sentions toujours une forte odeur de bitume et de soufre, et le long des bords, l'eau était extrêmement trouble. A midi, nous arrivâmes à *Tikrit*, qu'on croit l'antique Séleucie. Je ne suis pas de cet avis, et pense qu'elle était plutôt, là où est maintenant Bagdad. C'est ici, la moitié du chemin entre Mosul et Bagdad, et l'on y change de bateliers. Nous en prîmes quatre au lieu de deux pour pouvoir naviguer la nuit.

La plage est élevée, et la ville sur la hauteur. Un musselim qui dépend du pacha de Mosul y commande. Elle est habitée par des Arabes et des Jacobites. Il n'y a rien de remarquable qu'un petit fort. Les maisons sont en terre et en briques crues. C'est la première ville de l'*Irak* arabe. Un officier du calife, *Mutewekkil*, y fit creuser un canal qui reçoit les eaux du Tigre pour arroser les campagnes. Il porte le nom du constructeur, *Isaki*. Ici, le

cours du fleuve est plus droit, et sa largeur plus grande. On voit sur ses bords plusieurs tombeaux de chefs des Arabes, morts pendant leur séjour passager dans les environs : et quelques machines à balancier pour puiser de l'eau et arroser des plantations de concombres, de melons et de citrouilles, que l'on porte d'ici à Bagdad. Un peu plus bas, sont des ruines de bâtimens en terre qu'on appèle le vieux Bagdad : les califes abbassides y faisaient, dit-on, leur résidence.

Le Tigre forme plusieurs îles et plusieurs détours. Nos bateliers allèrent à terre, et rapportèrent deux outres pleins de raisin délicieux.

Nous vîmes les débris de quelques piliers d'un ancien pont sur le Tigre : quand les eaux les couvrent, ce passage peut être dangereux pour les kielleks. Tavernier parle d'un rapide ou cascade, qui oblige à décharger les bateaux, et à faire avec des bœufs et des chevaux, un portage de trois milles. Nous ne vîmes rien de semblable. Les grandes eaux auront sans doute emporté les bancs de sable qui obstruaient la navigation.

La plage était égayée par la verdure de grandes plantations de millet. On commence à trouver des datiers. Le fleuve devient large et majestueux. A minuit, nous arrivâmes à

Bagdad, et attendîmes le jour pour descendre.

Pendant tout le voyage, nous avions vu des pigeons qui nichent sur le rivage, des alouetes, des bécassines, des pélicans, des cigognes et beaucoup de moineaux. Les cigales nous assourdissaient. Nous ne vîmes point de lions, quoiqu'ils ne soient pas rares.

Les animaux domestiques sont les chevaux, des ânes petits, mais forts, des chèvres, des moutons, quantité de buffles, des chameaux et des bœufs. Ce sont les richesses des Arabes qui campent sur le bord du Tigre : ces animaux passent à la nâge d'une rivière à l'autre.

La compagnie anglaise des Indes, a à Bagdad un agent dépendant du résident de Bassora. M. Sulivan le fit avertir de notre arrivée, il vint nous prendre à bord, et nous fûmes loger chez lui. C'est un Arménien appelé *Coggia-Marcar*. Il était alors à Bassora. Son substitut, *Manuk*, homme grossier et brutal, le remplaçait. On paie ici la douane : comme nous n'avions point de marchandises, nos effets descendirent sans payer, par l'ordre du pacha, mais non sans donner pour boire aux gardes.

Il est défendu qu'aucun kiellek descende au dessous de Bagdad ; on les démolit ici, et les matériaux se vendent plus cher qu'on ne les a achetés à Mosul, mais au profit des construc-

teurs et non des passagers. Les gens riches ont de quoi payer, dit le proverbe, et on le suit très-bien ici, où on les force de jeter l'argent par les fenêtres.

M. Sulivan envoya par Manuk ses lettres de recommandation au pacha. Plusieurs seigneurs de la ville et divers Européens vinrent nous voir; parmi ces derniers, un marchand vénitien établi à Bagdad, où il fait le commerce de diamans et de perles; un médecin français marié à une Caldéenne, et qui s'occupe plus de commerce que de médecine; et toute la mission composée du père Fulgence de Cologne, du père Ferdinand de Malines et du père Clément de Bohême. Celui-ci allait en Perse. Plusieurs Arméniens vinrent aussi nous voir par curiosité.

Manuk avait reçu nos lettres, il y avait déja sept à huit jours; mais nous ne pouvions, disait-il, partir avant quinze. Il n'y avait que deux barques à Bagdad, l'une venant de Bassora, et non encore déchargée, l'autre en construction. Toutes deux étaient destinées à porter des troupes à Bassora: mais le pacha nous y céderait des places, et l'escorte de ces troupes était nécessaire à notre sûreté contre les insultes des Arabes qui campent le long des deux rives du fleuve.

Ces quinze jours de délai nous contrariaient

beaucoup, et le prix de treize cent piastres que demandait Manuk, encore davantage : il avait beau nous dire que d'autres Anglais venus d'Alep, et partis un mois auparavant avaient payé quatre cents sequins, ou douze cents piastres, il ne nous persuadait pas. La moitié de cette somme devait être pour l'entremetteur, un quart pour le trésorier du Pacha, et l'autre pour le capitaine.

Il m'arriva le lendemain un accident personnel. Le soleil paraissait à peine qu'il nous chassait de nos lits aériens. Je m'étais levé sur la terrasse, et voulus visiter les médailles que je m'étais procurées en route. Elles y étaient toutes. J'allai ensuite au bain, et à mon retour, me mis en devoir de les montrer aux missionnaires. Il m'en manquait trente : je jetai les hauts cris, et m'en pris aux gens de la maison : les notres étaient d'une fidélité éprouvée. Ce fut d'abord sans succès, mais après le dîner, on les retrouva dans un coin où le voleur craignant d'être découvert les avait jetées. Il en manquait cependant encore quelques-unes.

Le présent qu'il fallut faire au pacha, fut un autre sujet de discussion : Manuk fort adonné au vice des orientaux, non pas la pédérastie, mais la cupidité, *auri sacra fames*, comptait bien en avoir sa part.

Le pacha nous envoya faire des complimens le troisième jour de notre arrivée, suivant l'usage, et fixa au lendemain le jour de l'audience publique.

Nous apprîmes des envoyés, que le pacha qui doit sa place aux Anglais, comptait envoyer un beau cheval, enharnaché de vermeil, à M. Sulivan, et lui faire présent d'une pélisse de *Samur*. Manuk estimait ce cadeau à trois bourses, et selon lui, M. Sulivan devait en rendre un de quatre au moins. Le proverbe turc dit qu'il ne faut jamais approcher les grands *sans verd*, et Manuk nous le rappelait.

M. Sulivan n'avait plus en choses rares, qu'une montre d'or émaillée et un étui d'or de la valeur de quatre-vingt guinées. Il voulait les donner en échange, mais notre intendant Manuk, trouvait qu'offrir si peu, serait deshonorer l'Angleterre.

L'heure de l'audience était fixée à huit heures ; et à sept, le *Capigilar-Basci*, arriva à cheval en grande cérémonie, avec celui que devait monter M. Sulivan. *Manuk* comptait l'accompagner seul avec l'interprête, et croyait que j'ignorais les usages de l'Orient. Toute sa suite devait être de la cavalcade, et je forcai *Manuk* à nous chercher des chevaux; dans la règle, ils eussent du être envoyés des écuries du pacha.

Nous nous mîmes en marche dans l'ordre suivant : l'officier du pacha le premier, M. Sulivan précédé de ses domestiques ; ensuite, moi ; après moi, l'interprête ; et enfin, *Manuk*.

Arrivés à la porte du sérail, nous descendîmes de cheval, quittâmes nos bottes et mîmes des babouches à l'entrée de la cour. La garde était sous les armes et la musique jouait. Au bas des degrés, le *Selam-Agassi* vint nous recevoir, et nous introduisit dans la salle. Le pacha était assis à un coin du sopha en habit de cérémonie. Il fit un mouvement à notre entrée, comme pour se lever, mais il ne quitta pas sa place. M. Sulivan s'assit auprès du sopha, sur une chaise que nous avions apportée ; je me plaçai à sa droite, l'interprête à sa gauche, Manuk plus loin.

Toute la cour du pacha remplissait la salle. Après les premiers complimens, on apporta le *tatli* (des confitures); le *chavé* (le café); le *scierbet* (du sorbet); le *gkiulap* (de l'eau rose); et le *buhur* (des parfums), ainsi qu'il se pratique chez le visir avec les ambassadeurs européens. Le pacha est un bel homme, et d'une physionomie gaie et ouverte : il passe pour très-brave. Il a été esclave en Perse, ensuite pacha à Bassora, d'où par protection des Anglais auxquels il est dévoué, il est passé au plus grand pachalik de l'empire turc ; celui

de

de Bagdad est devenu *calif-aga*, grand visir et pacha à trois queues. Il s'appèle *Soleiman*. Il contient avec fermeté les Arabes, et a su jusqu'à présent empêcher les révoltes, très-fréquentes auparavant.

Après les cérémonies, on revêtit M. Sulivan d'une pélisse de *Samur*, recouverte d'une étoffe d'or; moi, d'une hermine; et le dragoman et Manuk, d'une de marte. C'était nous congédier, et nous nous retirâmes. M. Sulivan et sa suite remontèrent à cheval, et nous retournâmes chez nous dans le même ordre que nous étions venus. Les présens de pélisse, de drap et d'argent que fit M. Sulivan à ceux qui l'avaient accompagné à l'aller, au retour, et dans la salle d'audience, allaient à deux cents piastres.

Il ne s'agissait plus que d'envoyer le présent de reconnaissance; *Manuk* qui avait compté en tirer grand parti, refusa de porter la montre et l'étui, comme indignes du personnage à qui on les destinait, et de celui qui les offrait : il échappa à *Manuk* de dire, que si le pacha eût cru recevoir si peu, il ne nous aurait pas fait tant d'honneurs. M. Sulivan conclut à ne rien envoyer pour le moment au pacha, se réservant de lui faire parvenir un présent convenable à son arrivée à Bassora.

Nous fîmes marché pour la plus petite bar-

que, et nous réservâmes toute la poupe, où il y avait une petite chambre. Il nous en coûta six cents piastres. Les Anglais passent ici pour si riches, et leurs agens sont si cupides, qu'on leur fait tout payer au poids de l'or. M. Yves qui passa ici en 1759, s'en plaint avec juste raison dans sa relation.

Plusieurs croyent Bagdad, l'ancienne Babylone, mais elle était sur l'Euphrate, à quatre journées d'ici. Il se peut que les habitans de Babylone s'y soient réfugiés à sa destruction; mais je la crois plutôt la *Séleucie* du *Tigre*, de Ptolomée. Quoiqu'il en soit, Bagdad fut d'abord le séjour des califes abbassides, et est aujourd'hui la capitale de l'*Ibrak* arabe. La longueur de cette province, limitrophe du désert, est de cent vingt-cinq lieues, de *Tikrit* à *Abadan*, l'ancienne *Ecbatane*. On voit, dit-on, à *Zil-Kiefel*, le tombeau d'*Ézéchiel*, et à *Iman-Ali*, près de *Kiufa*, celui d'Adam et Ève : du moins, les Musulmans le croient ainsi, et y font des pélerinages.

Le gouvernement de Bagdad confine au désert de *Négef*, à celui de la Syrie, et au pays de Mosul : il est divisé en plusieurs jurisdictions.

Ebu-Giafer, *El-Mansur*, second calife abbasside, le fonda l'an de l'hégire 140. Les Arabes l'enlevèrent aux califes, et les Persans

aux Arabes, en 1638. Amurat IV. vint de la Turquie d'Europe et s'en empara.

La ville est située sur la rive orientale du Tigre, s'étend en longueur, environ un mille et demi, et peut avoir cinq milles de tour. Un mur de briques cuites l'environne du côté de la terre ; du côté du fleuve, le sérail du pacha, et les murs des maisons en ferment l'enceinte : du côté de la terre, il y a quelques bastions et un fossé qu'on peut remplir des eaux du Tigre : plusieurs portes s'ouvrent, soit sur la campagne, soit sur le fleuve. Toutes sont fermées la nuit.

Les maisons ressemblent à celles de Mosul, et sont isolées, avec des portes quarrées si basses qu'il faut se baisser pour y entrer.

Les maisons des gens riches sont vastes. La petite porte conduit à de plus grandes et à une cour quarrée où est un petit jardin, autour duquel se trouvent les appartemens tous crépis ou en stuc. Les toîts sont des terrasses sur lesquelles on couche, de juillet en octobre. Les caves où l'on habite l'été, sont voûtées. Le bâtiment entier est de mauvaises briques mal cuites, et non crépi extérieurement.

Au milieu de ces salles souterraines, sont des soupiraux qui s'ouvrent sur les terrasses, et comme des ventilateurs, procurent de la fraîcheur.

La ville n'est pas belle, et les rues sont étroites, boueuses ou poudreuses. Le *besestein* est tenu un peu plus proprement : il est grand et forme comme une ville particulière ; on y vend toutes sortes de marchandises. Les mosquées, les caravansérails et les bains n'y manquent pas : ces derniers ont au lieu de pavé, un enduit de bitume. Le caravansérail appelé *Kan-El-Ortema* (le champ couvert), est une grande voûte de plusieurs arceaux, ouvrage des Perses. On y est assis au frais en été, dont les chaleurs sont excessives. Le thermomètre y monte à quatre-vingt-dix degrés.

Nous étions fort mal logés dans notre *kan* : les mouches, les cousins ne manquent pas ; ce n'est pas sans raison, que dans toutes les médailles de la Comagène, on trouve un gros scorpion.

La maison des missionnaires carmes, est assez commode, et je conseille aux voyageurs de préférer leur logement à tout autre.

Bagdad est habité par des Turcs, des Arabes, des Arméniens, des Caldéens, des Syriens, des Jacobites et quelques Grecs : les Juifs y font le plus grand commerce, et celui d'Alep et de Bassora est entièrement dans leurs mains. Les voyageurs européens y trouvent des gens

qui parlent italien, français, portugais, et même anglais.

Les *Rafedi* sont une secte hérétique parmi les Musulmans, desquels il se défient : ils ne mangent ni avec ceux-ci, ni avec les chrétiens ; ils se croiraient impurs de toucher seulement aux mêmes plats.

Depuis la peste de 1773, il n'y a pas plus de vingt-cinq mille habitans à Bagdad : elle en détruisit les deux tiers, et plusieurs quartiers sont encore déserts. L'évêque de Babylone, *Beuillet* de Besançon, en mourut, et est enterré dans l'église sans épitaphe. Il était connaisseur en médailles, et fut cependant souvent trompé par un Persan qui lui frappait les plus rares, et toutes celles qu'il désirait. Le nouvel évêque, *Méridot*, est encore à Paris, où je lui conseille de rester.

Les Carmes ont dans cette mission succédé aux Capucins. On a fait une mosquée de l'église de ces derniers. Les Carmes sont sous la protection de la France qui nomme l'évêque. Une dame française a fondé cette mission.

Les Capucins ont abandonné toutes les missions de l'Asie. Les règles et les habitudes des ordres mendians, ne s'accordent guère avec les mœurs asiatiques. Les Carmes se sont conformés aux usages du pays. Ils ont abandonné leur habit monacal, ne mendient pas, et se

donnent plutôt pour des médecins que pour des religieux.

Les Turcs sont extrêmement tolérans, et souffrent que la *pomme rose*, c'est ainsi qu'ils appèlent Rome, envoie par-tout des convertisseurs. Il est vrai que parfois ils font des avanies aux missionnaires et les mettent à contribution, mais ce ne sont que des accidens passagers.

La plûpart des missionnaires qui partent d'Europe, savent à peine dans quelle partie du monde est l'église qu'ils vont desservir. Ils se mettent en route, n'arrivent pas, ou s'ils arrivent, voudraient bien s'en retourner, mais l'argent manque, il faut rester de gré ou de force ; ils s'arrangent dans le pays comme ils peuvent et font de necéssité vertu. La plûpart sont d'ailleurs des moines que l'indépendance dédommage de toutes les privations : quelques-uns se font médecins, d'autres sont reçus comme aumôniers dans quelques familles catholiques de commerçans riches : et si Rome ne s'occupe plus d'eux, ils ne s'en occupent pas davantage.

Les riches habitans de Bagdad sont vêtus de belles étoffes des Indes, de schals d'Angora ; mais le peuple est sale et déguenillé, et une ceinture de cuir attache ses haillons autour des reins. Les femmes portent des anneaux

au nez, et ont les bras bariolés de différentes peintures. La coêffure des Juives est une haute toque qui ne ressemble pas à celles des Caldéenes.

Les femmes vivent très-retirées, et dans les maisons même, ne se laissent pas voir aux Européens. La barbe seule a ce privilège; et parmi les catholiques, il n'y a que les moines qui puissent les voir sans voile. Les mœurs des femmes de Bagdad ne sont plus celles de de Babyloniennes, dont Quint-Curce nous a dit de si jolies choses.

Il n'y a ni fontaines ni neige à Bagdad, les montagnes sont trop éloignées. On porte dans les rues, soit à d'os d'âne, soit à bras, l'eau du Tigre; des hommes et des enfans donnent en payant, à boire aux passans: ils vendent aussi de quoi fumer, et ont dans une boîte pendue au cou, des pipes, du tabac et du feu.

Quelques maisons ont des tuyaux par lesquels, certains jours de la semaine, on conduit de l'eau du fleuve; mais elles sont en petit nombre.

A l'autre rive du Tigre, et dans la Mésopotamie, est un grand fauxbourg avec des jardins et des bosquets de palmiers: mais tout est bien aride, et satisfait peu la vue.

On passe d'une rive à l'autre du Tigre, sur un pont de vingt-neuf bateaux: quand la

rivière croît, on en augmente le nombre. Le pont s'ouvre pour laisser passer les *kielleks*. Il y a aussi des bacs qui peuvent contenir vingt personnes. Ce sont des espèces de grandes mannes rondes, faites de saules et de cannes, enduites de poix.

Les manufactures de Bagdad sont peu de chose : on y teint les mousselines et l'on y fait quelques mouchoirs de la soie du pays ; mais c'est le dépôt des caravanes de la Perse et des Indes qui arrivent de Bassora. Il en part d'autres pour Alep et Damas, en traversant le Désert ; et pour Ispahan, Tiflis, Tauris, Erzerum, Erivan ; et autres villes. Les noix de galle du Kurdistan passent par Bassora dans les Indes. Les schals y viennent de la Perse ; le safran et le cuivre, en grande quantité, de Tokat, et on le travaille à Bagdad ; les cotonines de Diarbekir ; et des draps, de la clincaillerie, du verre, du papier, du fer, de l'Europe, et surtout de Venise par Alep. Les Indes fournissent les drogues, les épiceries, et des toiles fines ou communes.

L'air de Bagdad passe pour sain, mais en été, il y a des fièvres tierces : la chaleur est extrême en juin, juillet et août. Il pleut beaucoup en novembre. L'hiver est froid, il y gèle, mais n'y neige pas.

Tout le monde se fait inoculer, et le mal d'Alep,

d'Alep, ou bouton épidémique, n'y est pas rare. On l'attribue à la nourriture de dattes.

Un pacha à trois queues, grand visir et calife-aga y commande avec une autorité despotique. Il est presqu'indépendant de la Porte. Ses troupes toujours prêtes à entrer en campagne, sont de dix mille hommes; ses revenus sont les douanes, les charges qu'il vend aux Arabes, et quelques impôts. Il tire aussi beaucoup d'argent de la vente des dattes. La consommation de ce fruit est immense à Bagdad, qui, quoiqu'il en produise beaucoup, en tire encore de Bassora. Le bled est abondant et à bon marché; le pain est mal fait: ce sont des galètes à demi cuites au four. On donne de l'orge aux chevaux. Les Arabes mangent quantité d'*Holcus bicolor*.

Les marais de *Vasit* que forment les inondations du Tigre, et ceux de *Kiufa*, celles de l'Euphrate, produisent beaucoup de riz. Au milieu des marécages, sont plusieurs bourgs ou villages habités par des Arabes voleurs.

Le vin ne se garde pas en été. On fait de l'eau-de-vie avec des dattes: elle est bonne et saine dans les grandes chaleurs qui relâchent les fibres. Les melons, les citrouilles, les melongênes, sont d'une grosseur surprenante: les noix, les jujubes, les pêches, les

prunes y sont en abondance. On y rafine le sucre qui vient de Perse. Les limons, les cédras ne se conservent pas en été ; on en exprime le jus pour le garder. Les moutons, les agneaux, les chèvres, les bœufs, et surtout les buffles y sont en grand nombre. Cet animal est venu d'Asie en Europe. Les ânes sont presque tous blancs, et les chevaux excellens.

La chasse fournit beaucoup de gibier et de venaison ; des perdrix, des francolins, des daims, des gazelles, des sangliers, et des oiseaux d'eau de plusieurs espèces. Les tourterelles sauvages, et les pigeons privés couvrent les toîts de la ville. Ces derniers sont très-gros et d'un superbe plumage. On s'en sert encore comme de couriers pour porter les lettres.

Voici comme on les élève à servir de messagers : les bateliers qui vont de Bagdad à Bassora, en prennent avec eux, qu'ils lâchent, pour commencer à peu de distance, ensuite de plus en plus loin ; enfin à Bassora. Ces oiseaux ainsi mis en liberté, s'élèvent à perte de vue, comme pour reconnaître leur route, s'abaissent peu à peu, et suivant toujours la direction du fleuve qui marque la route qu'ils doivent tenir, ils arrivent en peu d'heures, de Bassora à Bagdad. Les cigognes sont aussi en

très-grand nombre et se perchent sur les maisons.

Le bois est cher à Bagdad : on l'y apporte de la partie inférieure du Tigre. C'est du tamarisc et du saule, encore verds. On y supplée par la fiente séchée.

Vous avez entendu parler de ce vent pestilentiel que les Turcs appèlent *Sem-yeli*, le *pestilenziale Afrum* des poëtes. Il soufle quelquefois, mais rarement à Bagdad. On prétend que le fleuve l'arrête au passage lorsqu'il arrive du grand Désert, où il soufle pendant les mois de juillet et d'août. C'est un vent brûlant mêlé d'exhalaisons sulfureuses. Il passe en colonne perpendiculaire très-haute, mais étroite. Partout où passe le tourbillon, tout ce qui respire est frappé de mort. Je le crois produit par les étangs et les mares de bitume, de naphte, de bisalte qui sont en grand nombre dans le désert, dans les lieux bas où croupissent les eaux hiémales.

Les troupeaux des Arabes en y entrant pour s'abreuver, remuent ces matières putrides qui forment une écume à la surface et sur les rives. L'ardeur du soleil en augmente la corruption, et en élève des exhalaisons pestilentielles. Ces brouillards méphytiques se condensant par l'action du vent et portés

en masse dans l'atmosphère, y causent la mort de tout ce qui les respire.

Les Arabes savent se préserver de ce danger: dès qu'ils apperçoivent le tourbillon qui forme une colonne épaisse et perpendiculaire, ils jugent qu'il se dirige vers eux; alors ils se couchent contre terre, bien enveloppés de leur manteau, la bouche, le nez et les yeux dans le sable; la marche du tourbillon est rapide, et en peu de tems le danger est passé. Il paraît que ces tourbillons mortels ne touchent pas tout à fait la terre qui semble les repousser: il suffit, dit-on, de s'asseoir pour s'en préserver; le contact est nécessaire pour donner la mort aux hommes. Les bêtes à poil n'en meurent pas, mais ces exhalaisons tourbillonnantes leur causent de grandes sueurs, et leur font tomber le poil. Les chameaux ont l'instinct de s'en préserver, en se couchant comme les hommes.

Les maisons de Bagdad sont infectées de *Carias*, sorte de fourmis blanches qu'on dit y avoir été apportées de l'Inde par Bassora. C'est un vieux conte dans les possessions hollandaises de l'Inde, que les *carias* mangèrent une cargaison entière de fer et plusieurs canons en batterie. Soit que quelque dépositaire infidèle ait eu l'impudence de se servir de cette excuse, soit que l'on ait voulu indiquer par

là, la grossièreté des subterfuges dont se servent, pour dissimuler leurs brigandages, les agens des compagnies. Les *carias* à deux pieds et à deux mains, sont en effet les plus dévorans.

Depuis longtems, on parlait de notre départ, mais tant tonne, qu'enfin il pleut; et le moment attendu arriva. M. Sulivan donna aux missionnaires, le cheval, présent du pacha, et dix sequins. Il eût été pour Manuk, s'il se fût mieux conduit. M. Sulivan se contenta de lui demander son compte qu'il refusa : on lui laissa cent cinquante piastres ; les dépenses n'allaient pas à cent dix, et il en eut au moins quarante de gain. Les autres cadeaux, faits aux divers agens subalternes, allèrent à cent autres piastres.

CHAPITRE XII.

Départ de Bagdad, et arrivée à Bassora.

TOUTES les difficultés, toutes les intrigues, toutes les tracasseries terminées, nous partîmes. Le séjour de Bagdad, et les frais du voyage à Bassora, coûtaient à M. Sulivan deux mille piastres.

Les troupes nous avaient précédé dans les barques, et n'avaient pas manqué de faire un

grand tapage et des décharges de mousqueterie en traversant la ville. Ces troupes forment des compagnies de trente hommes, et portent sur la tête de grands bonnets ronds, de peau de loup cervier. C'est là tout leur uniforme ; leurs habits sont des guenilles. Elles forment la garde prétorienne du pacha, et sont à sa solde. Les janissaires sont payés par le trésor impérial ; trois fois l'année, leur paie est envoyée par la Porte.

Notre barque était toute neuve et avait été construite pendant notre séjour à Bagdad. La troupe nous embarrassait, mais nous était utile pour la sûreté contre les Arabes. Nous avions cependant embarqué du tabac, du savon, et un peu de drap pour faire des présens à leurs chefs.

Ces barques qu'on construit à Bagdad et à Bassora, s'appèlent *Tekné ;* elles sont longues, larges et aussi grandes que nos tartanes. Il y a deux chambres, l'une à la proue, l'autre à la poupe. Le mât traversé d'une longue vergue, est au milieu avec une voile quarrée. Quand le vent est favorable, on va à la voile ; mais comme le fleuve est tortueux, les bateliers sont souvent obligés de tirer les barques à la traîne. Il y a aussi six rames de chaque côté. Le fond en est plat, et en planches de mûrier, ou de palmier, ainsi que les bordages. Le

tout est recouvert d'une épaisse couche de goudron, ou plutôt de poix bitumineuse.

Le bitume vient d'un lac auprès du vieux Bagdad. On s'en sert à toutes sortes d'usages : pour les baignoires, pour les vases à mettre de l'eau, etc. Il est en si grande abondance, qu'il n'y aurait rien d'étonnant qu'on en eût fait les murs de Babylone.

On se sert de *kielleks* pour descendre le Tigre jusqu'à Bagdad, et l'Euphrate jusqu'à *Hilla*. Mais au dessous de ces deux villes, on navigue dans des barques, jusqu'au golfe persique, où l'on en prend d'un peu différentes. Il faut quarante ou cinquante jours pour remonter le Tigre, de Bassora à Bagdad, et seulement quinze ou vingt dans l'Euphrate, jusqu'à *Hilla*. L'Euphrate est moins tortueux que le Tigre. On ne remonte l'un et l'autre qu'à la traîne, à force de bras.

Les deux premiers jours, nous n'allâmes pas bien loin, et mouillâmes à peu de distance de la ville, pour attendre l'autre barque, sur laquelle on nous dit qu'on devait mettre des exilés de Bagdad, que le pacha envoyait aux fers à Bassora ; ils étaient au nombre de dix. La rive du fleuve est plate, basse, sablo-neuse, et cultivée en quelques endroits. On ne trouve plus de palmiers. Les bœufs ont déja ici la tubérosité charnue, de ceux de

l'Inde. On représente cet animal ainsi bossu, sur toutes les médailles de l'Asie mineure. La bosse de ces bœufs est très-bonne à manger, ainsi que la grosse queue des moutons.

Le Tigre est ici très-sinueux ; des bancs de sable embarrassent la navigation. Nous passâmes devant l'embouchure de la rivière *Dialé* qui tombe avec impétuosité dans le Tigre ; leur confluent forme des tourbillons qui nous jetèrent sur un bas fond, d'où nous ne nous tirâmes pas sans peine.

Je crois le *Dialé*, le *Coaspé* de Pline, qui coulait entre Séleucie, aujourd'hui, Bagdad et Ctésiphon, qui n'est pas loin d'ici, et que l'on appèle *Takisaré*. Les rois parthes, dit Pline, ne buvaient que de l'eau du *Coaspé*, et de l'*Eulée*.

Le soir on mouilla, et nos gens descendirent à terre pour faire leur pilau. Les bateliers et les soldats rassemblés en groupes, parlaient tous à la fois, et criaient si fort, que nous en étions assourdis. Autant les Turcs sont froids, tranquilles et taciturnes, autant les Arabes sont bavards et agissans.

Le lendemain, 22 juillet, débarrassés des bas fonds et des courans, et à la faveur du vent de nord-est, nous fimes voile et bon chemin. Nous vîmes sur la rive de Mésopotamie, le tombeau de *Giafir-el-Tejar*, et une

hauteur

hauteur d'où l'on a tiré du salpêtre pendant la guerre des Turcs et des Perses. A la rive opposée, sont les ruines d'un grand palais des rois de Perse, et un arceau en briques, *Taki-sare* (le trône de l'empereur). Suivant la tradition, les voûtes de ce palais se fendirent par le haut, et tombèrent à la naissance de Mahomet III. A un mille d'ici, était *Ctésiphon*. On ne voit que des monticules de sable formées par les démolitions des bâtimens, sans doute construits en terre.

Tout auprès, est un tombeau surmonté d'un palmier, qu'on dit être celui de Soliman le pur, barbier de Mahomet. Les musulmans y vont faire des pélerinages.

Strabon dit : « Auprès de Seleucie (Bagdad), » est le gros bourg de Ctésiphon, où les rois » des Parthes passaient l'hiver, à cause de » la douceur du climat : en été, ils allaient » habiter à Ecbatane, et dans l'Hircanie. » Il n'est donc pas douteux que ce ne fût ici le palais des rois parthes. Tout est détruit ; il ne reste auprès qu'un tombeau moderne.

Non loin d'ici, était *Rumié*, ville bâtie par *Anuscirvan* sur le plan de celle d'Antioche qu'il avait prise, et dont il transporta les habitans. La ressemblance était si parfaite, disent les auteurs arabes, que quand les nou-

veaux habitans y entrèrent, chacun reconnut sa rue et sa maison, et fut l'occuper.

Ces ruines sont à six heures de marche de Bagdad, et sur une longue péninsule, qui s'avance très-loin dans le fleuve, de sorte qu'en naviguant, on voit les deux façades de derrière et de devant. Vers le soir, nous découvrîmes deux lions qui se promenaient gravement sur la plage. On leur tira plusieurs coups de fusil qui ne les troublèrent pas beaucoup; un d'eux se retourna seulement une fois, regarda la barque, et continua lentement sa marche.

Du 23 au 29, notre navigation fut très-lente; les sinuosités du fleuve empêchaient d'être longtems à la voile. Notre conserve resta plus de trente heures engravée, et il fallut l'attendre. Ces accidens ne sont pas dangereux; le fond des barques est plat, et les bancs sont de sable; de sorte qu'on n'y court pas le même risque que sur le Danube, où l'on trouve des pieux et des piliers de pierres qui effondrent les bateaux.

Nous arrivâmes à *Amara* qu'on dit être à moitié chemin entre Bagdad et Bassora. On y renouvela nos provisions. Nous avions embarqué six moutons, trois agneaux, deux chèvres pour avoir du lait, car il n'était pas sage d'en aller demander aux Arabes campés

sur les rives : tout cela était consommé. Nous prîmes à *Amara* des poules, des œufs et autres comestibles.

On voit vis à vis d'*Amara*, un canal creusé de main d'homme, qui forme une grande île appelée *Gezair*, en joignant les eaux du Tigre à celles de l'Euphrate. On attribue cet ouvrage à un Soliman, pacha de Bagdad, mais je le crois beaucoup plus ancien et du tems de Trajan. Cet empereur tira des bois des montagnes de Nisibe pour construire la flote avec laquelle il descendit l'Euphrate : il allait attaquer Ctésiphon qui est sur le Tigre. Il fallut donc creuser ce canal de communication pour arriver avec sa flote devant cette place qu'il prît. Le travail ne dut pas être très-pénible. Le terrein est bas, marécageux et souvent inondé : ici commençaient sans doute les marais caldaïques, qui se prolongeaient jusqu'au confluent des deux fleuves. Cette île est occupée par les Arabes de la tribu de *Beni-Lame*, grands larons de profession. Des pélicans, des courlis, et plusieurs oiseaux d'eau se trouvent en grand nombre dans les marécages.

Le vent du sud qui soufle souvent dans cette saison est très-incommode : outre qu'il est contraire, il est étouffant : jusqu'à onze heures du matin, la chaleur est supportable, mais

le reste du jour est brûlant ; les soirées sont superbes ; l'air est si pur, le ciel si serein, et les étoiles si brillantes, qu'on passerait volontiers la nuit à jouir de ce superbe spectacle, et d'une délicieuse fraîcheur après des journées étouffantes. Les cousins et les moustiques gâtent un peu ce plaisir. On a bien de la peine à se préserver des piqûres douloureuses de ces sanguinaires insectes. Le poëte italien, *Bronzino*, qui les a chantés, n'avait pas voyagé la nuit sur le Tigre, lorsqu'il dit :

« Ce joli animal me plaît si fort que j'en » souhaiterais toujours une trentaine aux » oreilles de mes amis, pour les tenir éveil» lés, allègres et sains. »

Il y avait autrefois ici une ville de *Vasit*, bâtie sur les deux bords du Tigre, l'an 84 de de l'hégire. Un pont de bateaux servait à la communication des deux parties de la ville : il ne reste plus ni ville, ni pont. Plusieurs autres villes célèbres dans les auteurs arabes, sont aussi entièrement disparues.

Au lever du soleil, on découvre d'*Amâra* les montagnes de *Hamrin*, qui sont sur les frontières de Perse.

Nous remîmes à la voile le 30 juillet, et naviguâmes toute la nuit. Les bas fonds sont plus rares, mais le fleuve est toujours tortueux. Au jour, nous vîmes un tombeau auprès

d'un bosquet de mûriers : des arbres et de la verdure au milieu de ces déserts, faisaient un contraste frappant, et très-agréable à la vue.

Nous avancions avec beaucoup de lenteur; les Arabes campés sur les bords, ne nous laissaient guère passer sans injures. La plage est basse, souvent inondée et couverte en plusieurs endroits de superbes gazons.

Nos gens descendaient à terre presque toutes les nuits. Un soir qu'ils se divertissaient sur la rive, à peu de distance d'un camp arabe que nous ne voyions pas, mais dont nous entendions les chiens aboyer, sept de ces brigands se présentèrent tout-à-coup au milieu d'eux en répétant plusieurs fois, *selam alekim, alekim selam*, soyez les bien venus; mais un moment après, ils se jetèrent sur un soldat, lui arrachèrent son sabre et s'enfuirent. Nos gens vinrent chercher des armes à bord pour aller attaquer le camp arabe, mais ils avaient levé le piquet, et s'étaient enfoncés dans le désert.

Le matin du 2 août, nous remîmes à la voile et trouvâmes peu après un grand camp arabe de plus de deux mille hommes. Ils voulurent exiger le péage, et nous crièrent d'aborder. Le capitaine leur répondit : que les bateaux ne portaient que des troupes et point de marchandises. Cela ne les satisfit pas, et

voyant que nous n'amenions pas les voiles, ils firent mine de tirer sur nous. Un de nos soldats lâcha imprudemment le premier un coup de fusil sur des gens qui avaient, il est vrai, de mauvaises intentions, mais qui ne faisaient encore que menacer. Les Arabes répondirent par une salve de mousqueterie, et plusieurs passèrent à la nage à l'autre rive, dont nous étions beaucoup plus près. Le combat s'engagea sur les deux bords : nos gens firent un feu terrible sur les combattans et sur le camp dans lequel les femmes et les chiens poussaient des hurlemens effroyables. Les balles sifflaient de tous les côtés à nos oreilles; heureusement le vent fraîchit, et la bataille finit par notre éloignement. Quelques lieues plus bas, se présenta sur la rive de la Mésopotamie, un autre camp arabe qui voulut aussi nous faire aborder, mais le vent nous en délivra encore une fois.

Le 3 août, nous vîmes le tombeau de *Mehemed-Ben-Hassan*, autour duquel est un bois de mûriers touffus qui donnent beaucoup d'ombre. Toute cette rive de la Mésopotamie est fort habitée par les Arabes : des pâturages très-verdoyans s'étendent à perte de vue. Le soir, nous eûmes de fortes bouffées d'un vent humide qui répandait une odeur désagréable et putride. Au point du jour, nous vîmes sur

la rive droite du Tigre, le tombeau du prophête *Esdras*, pour lequel les Musulmans ont une grande vénération. Les Juifs y vont aussi en pélerinage, et y ont fait construire une petite chapelle en briques. Le tombeau est couvert de fayance verte ; au milieu de l'enceinte, est un haut palmier, et quatre autres à chaque coin. Autour, sont quelques mûriers, et quelques huttes d'Arabes.

L'eau du Tigre prend déja ici la couleur d'eau de mer; la marée remonte jusqu'au tombeau d'*Esdras*, l'eau est moins bonne à boire.

La chaleur était sensiblement augmentée depuis quelques jours. Le fleuve serpentait moins; et nous arrivâmes enfin à *Cuorna* : notre équipage ne manqua pas de se parer de son bonnet de cérémonie, de déployer les pavillons et de saluer la ville d'une décharge de mousqueterie : ce qui s'était déja pratiqué pendant toute notre navigation en passant devant les lieux habités. *Cuorna* était la *Digba* de Pline, située au confluent du Tigre et de l'Euphrate. Ptolomée l'appèle *Apamée*. Ce n'est aujourd'hui qu'un fortin où commande un aga de janissaires de la garnison de Bassora.

La Mésopotamie se termine ici en une pointe longue et très-étroite. La réunion du Tigre et de l'Euphrate forme le *Sciat-el-Arab* (le fleuve des Arabes), large et profond qui

court droit au golfe Persique. Les anciens l'appelaient *Basilica* (le fleuve impérial), à cause de sa largeur et de sa majesté. Après avoir vu la jonction de ces deux fleuves, je dirai un mot de leurs sources et de leur cours.

Les Orientaux et Pline après eux, appelaient le Tigre, *Dégelé*, ou *Tigris*, de la vélocité de son cours: en mède, *Tigris* signifie flèche. Il sort avec fraças d'une caverne au nord de Diarbekir. Il réçoit un grand nombre de rivières, forme plusieurs îles, passe à l'ancien et au nouveau Bagdad, communique par un canal à l'Euphrate, s'unit à ce fleuve à Cuorna, et au dessous de Bassora; se jète dans le golfe persique, après un cours de quatre cents lieues.

L'euphrate proprement dit a deux branches vers sa source, dans l'Arménie, le *Murad* et l'*Euphrate :* le Murad est la plus forte et vient des montagnes d'*Alla*. Il reçoit plusieurs rivières, forme plusieurs îles, fournit de l'eau à divers canaux, et se joint au Tigre à Cuorna. Ils forment ensemble un large bras de mer qui se décharge dans le golfe Persique.

CHAPITRE XIII.

Arrivée et séjour à Bassora.

LA pointe de la Mésopotamie paraît un lieu de délices à ceux qui viennent de traverser

tant

tant de déserts. Les plages des deux fleuves sont couvertes de palmiers dont la forme et la verdure flatent les yeux. Si le paradis terrestre était ici comme on le prétend, Adam devait s'y trouver passablement bien. Je crois pourtant cette langue de terre plus agréable à voir en passant qu'à habiter.

Nous payâmes la douane, fîmes un petit présent au commandant, et par un vent du nord, continuâmes notre route pendant la nuit.

A onze heures du matin, nous arrivâmes devant le canal de Bassora ; il y a soixante-quinze milles, de la jonction des deux fleuves à ce canal, et quatre-vingt-dix, de Bassora au débouquement dans le golfe persique. Les grandes sinuosités du Tigre me font croire qu'il y a environ quatre cent cinquante milles de Bagdad à son confluent avec l'Euphrate à Cuorna.

Nous trouvâmes à la rade de Bassora un paquebot anglais de Bombai, deux navires turcs venant de Surate, et plusieurs barques arabes, des côtes du golfe.

Le paquebot nous prêta sa chaloupe pour remonter le canal de Bassora qui est très-étroit et a une lieue de long. Nous débarquâmes à la factorerie anglaise, et après dîner, M. Latouche, le résident de la compagnie, nous mena coucher à sa maison de campagne,

à une lieue de la ville, sur le canal. Elle appartient avec une grande étendue de terrein planté de palmiers, à M. Flavo, l'ancien résident. La compagnie anglaise en avait une en propre autrefois, mais les Persans la détruisirent. M. Latouche passe l'été à cette campagne, Bassora étant très-chaud et sujet aux fièvres dans cette saison. Me voilà enfin arrivé au terme de mon voyage : si *Hyder-Aly* n'était en guerre avec les Anglais, j'accompagnerais M. Sulivan dans l'Inde ; mais cette circonstance m'en empêche, et d'ailleurs la reconnaissance me rappèle auprès de mon protecteur à Constantinople.

M. Sulivan n'est pas prêt à partir de Bassora. Depuis plus de deux mois, deux corsaires français croisent dans le golfe persique, et paraissent vouloir attendre le paquebot lorsqu'il sortira de la rivière. Il y en a aussi d'autres, dit-on, au débouquement de la mer rouge.

Quant à moi, qui ne puis retourner seul par le grand Désert où je périrais de soif, j'attendrai une occasion favorable et une saison moins brûlante pour prendre la route d'Alep.

Les fièvres tierces commencent à Bassora en juillet: j'en fus attaqué, et crus longtems que j'y resterais pour toujours au pied de quelque palmier ; mais par la force de mon tempérament, et les soins du médecin de la com-

pagnie, j'en guéris. Plusieurs Anglais attachés à la factorerie ne furent pas si heureux, et moururent : un d'eux même désespérant de guérir, se brûla la cervelle. Ces sortes de fièvres sont très-dangereuses ; ou elles vous tuent en peu de jours, ou si elles se prolongent, elles vous laissent faibles ou malingres pour le reste de votre vie. La mienne me guérit de ma fluxion sur les yeux.

Nous passions assez tristement des journées brûlantes à la campagne : notre seul passetems était d'entendre le récit des prises que faisaient les corsaires français dans les golfes : heureusement qu'ils levèrent leur croisière, et le paquebot se prépara à partir.

M. *Henchman* qui venait du Bengale, avait relâché à *Maskate* pour échapper aux croiseurs : là, il s'était embarqué sur une barque arabe, et arriva enfin à Bassora. Il appelait Maskate la maison du diable, et les chaleurs qu'on y éprouve, infernales. Il se proposait de partir pour Alep, et j'espérai l'accompagner.

Le paquebot était prêt ; et le 21 septembre, premier jour du *ramasan* des Turcs, nous accompagnâmes M. Sulivan à bord. C'était un joli vaisseau de douze canons, et de cinquante sipayes Marates d'équipage. Ils sont noirs et de petite taille, ce qui n'est pas un défaut pour des marins.

Après son départ, je fus passer quelques jours chez les missionnaires : j'y appris des nouvelles de l'abbé Torretti de Turin. Il était arrivé d'Alep à Bagdad, où il gagna quelque chose en exerçant la médecine ; on lui donna aussi deux chevaux avec lesquels il vint à Bassora, et logea chez le consul de Hollande. Il alla de Bassora à *Sciras*, où il mangea tout ce qu'il avait, et revint très-mécontent à Bassora. Les Anglais lui donnérent l'hospitalité et le firent ensuite passer à Bombai : de Bombai, il passa à Goa où l'on croit qu'il est mort.

Le père *Luigi* de Sienne, vicaire de la mission de Bassora, me vendit plusieurs médailles en or, en argent et en bronze ; les unes des rois parthes, les autres des rois de Syrie. Elles sont dans la collection de M. Ainslie, qui se monte à plus de dix mille, sans compter les doubles, toutes achetées dans l'empire turc, ou par lui ou par moi.

Le couvent des missionnaires est le plus bel édifice de Bassora après la factorerie anglaise: l'église est grande et bien bâtie. Quelques-uns de ces pères savent l'arménien et l'arabe : le plus savant d'entr'eux, a des bizarreries remarquables : il se sert encore de la même plume qu'il a apportée de Rome.

La ville de Bassora est bien déchue : les Persans l'ont entièrement dévastée. Elle est

entourée d'un mur enterré : les maisons en sont misérables, éparses et entremêlées de quelques palmiers. Plusieurs petits canaux traversent les rues et fournissent de l'eau aux maisons et à quelques jardins.

Bassora fut fondée l'an 14 de l'hégire, sous le calife *Umer*, par *Atabé*, fils de *Gasvan*, qui y établit huit mille habitans.

L'ancien *Teredon*, dont parle Pline, et qu'on trouve sur les anciennes cartes, était, je crois, à quelques lieues d'ici, dans un endroit appelé le vieux Bassora.

Le moderne Bassora est à 30 degrès de latitude 3 nord. Il appartenait dans les siècles passés aux Arabes du Désert, avant que les Européens y commerçassent. Les Turcs en chassèrent les Arabes, et firent la paix avec eux, sous la condition qu'ils resteraient maîtres de la ville, et ceux-ci du désert à trois lieues de distance de Bassora.

Les Turcs y mirent un gouverneur et une garnison pour laquelle ils construisirent un petit fort au milieu de la ville. Le pacha de Bagdad, y envoie toujours des troupes.

Les Arabes s'armèrent plusieurs fois contre les Turcs et les assiégèrent dans leur forteresse : un de ces commandans turcs vendit sa place pour de l'argent comptant à un Arabe, qui se déclara indépendant du grand seigneur :

mais après la prise de Bagdad par Amurat IV, le nouveau prince de Bassora consentit à lui payer un tribut en chevaux, et autres présens. *Scia-Abas* le grand, roi de Perse, envoya après la prise d'Ormus, une armée commandée par *Iman-Kuli-Kan*, pour faire le siège de Bassora. Le prince arabe, trop faible contre les Persans, engagea les Arabes ses voisins du désert, à ouvrir les digues qui retiennent les eaux du fleuve : l'inondation fut complète, et s'étendit, dit-on, jusqu'à douze milles dans le désert. Les Persans se trouvant ainsi presque submergés, levèrent le siège en abandonnant leur artillerie. Les environs de Bassora ont beaucoup souffert de cette submersion d'eaux salées qui dura long-tems, et que renouvelaient les hautes marées. Les terres en sont encore très-peu fertiles. Le prince arabe, après la retraite des Persans, appela les Portugais qui y vinrent faire le commerce.

Les Turcs redevinren tmaîtres de Bassora l'an 1079 de l'hégire, en 1776. Les Persans la leur enlevèrent au mois de mars 1779. *Karim-Khan*, qui l'avait prise, la leur vendit et se retira : il y avait fait battre monnaie d'or et d'argent sur lesquelles, suivant le stile emphatique de l'Orient, Bassora est appelèe la mère des villes.

Lorsque les Persans la vendirent aux Turcs, ils voulaient emmener un assez grand nombre d'Arabes qu'ils avaient fait esclaves. Les Anglais eurent l'humanité de les racheter ; les Turcs piqués que des infidèles voulussent leur donner l'exemple de la générosité, rachetèrent par une louable émulation presque tous les autres. Les Arabes n'ont pas oublié ce service et sont très-attachés aux Anglais.

Bassora est habité par des Turcs, des Arméniens, des Nestoriens et des Juifs. Sa population n'est que de deux ou trois mille ames : la peste de 1773, qui dévasta presque toute l'Asie, la réduisit à ce petit nombre.

La factorerie anglaise arbore pavillon tous les dimanches : celle des *Celebi* de Surate a aussi son pavillon. La compagnie des Indes y a toujours un résident qui tient un grand état. Il a une garde de cinquante sipayes, et des canons à sa porte : des hommes à cheval marchent devant lui quand il sort, avec de grands bâtons d'argent : honneur que l'on n'accorde pas même aux ambassadeurs à Constantinople, leurs janissaires étant à pied. Il y a peu de tems que les résidens avaient exigé et obtenu que, lorsqu'ils passaient dans les rues, tout le monde s'arrêtât, ou se levât pour les saluer : mais les Anglais eux-mêmes ont senti que la fierté des Arabes pourrait finir

par s'en offenser, et cet usage servile est tombé en désuétude.

La maison de M. Latouche, le résident actuel, est toute composée d'Arabes du pays, qui parlent anglais et portugais. Son cuisinier est un Persan mahométan qui fait d'excellens ragoûts. Il ne veut pas apprêter le sanglier qui est ici très-commun ; un Arménien est chargé de cet office ; les Arabes en général, mais non pas tous, répugnent à en manger, et même à le faire cuire. Leur scrupule n'est pas à beaucoup près si grand pour le vin. Les *Ciausc* arabes, ou gardes de parade, servent à table, contre l'usage de Constantinople, où les janissaires aux gages des ambassadeurs sont entièrement inutiles dans la maison, et ne se lèvent seulement pas quand leurs maîtres sortent.

Les vaisseaux ne remontaient autrefois qu'à cinq ou six lieues au dessous de Bassora : aujourd'hui, ils mouillent à l'entrée du canal, et pourraient sans danger s'élever jusqu'au confluent des deux fleuves à *Cuorna*.

Quatre ou six vaisseaux viennent tous les ans de Surate, expédiés par la maison des *Celebi*, Arméniens natifs de Mosul. Ils apportent des étoffes de coton, des toiles du Gusurate. Mustapha III les avait prohibées, mais le sultan actuel en a permis l'importation ; beaucoup de

tiges

tiges de bambou dont les Arabes font leurs lances, qui sont leurs armes ordinaires pour attaquer et pour se défendre, des clincailleries, du bois à brûler, et jusqu'à des pierres. Celles du lest se vendent avec avantage.

Bombai y envoye deux bateaux de poste pour la correspondance. Ils apportent de belles planches de *Tek*, bois très-dur et ressemblant au noyer; pour trente ou quarante mille guinées de draps qui se distribuent dans la Perse, à Alep et à Bagdad. La compagnie des Indes y perd, mais les manufactures de Londres y gagnent. Les deux paquebots rapportent à à Bombai, des passagers, des dattes, du café, de la noix de galle, du nitre, de l'orpiment, et quelquefois du sel. Le Bengale envoie des mousselines et des toiles fines. Les Hollandais apportent des épiceries, des clous de girofle, du poivre, de la canelle et du sucre blanc. On vient, pour leur ôter cette branche de commerce, d'établir des rafineries au Bengale.

Le café de Moka se porte à Maskate, et delà à Bassora, d'où il passe dans tout l'empire turc.

Bassora ne fournit presqu'aucun retour, et tout se paie en argent. Voilà pourquoi on voit dans l'Inde, tant de monnaie autrichienne, vénitienne et turque; de cette dernière en petite quantité, parce qu'elle est de bas aloi, et qu'on y perdrait dans l'Inde où on la refond.

On attendait autrefois les moussons pour ces navigations, mais aujourd'hui, on part et l'on arrive en tout tems.

Les maisons principales de Bassora sont celles d'*Ariutun*, Arménien; de *Stifan*, Arménien catholique; de *Coggia-Rubin*; et *Coggia-Jacob*, tous deux Juifs. Ce dernier joua un grand rôle pendant le siège des Persans et fit éclater son patriotisme: il nourrit longtems la garnison à ses frais, et dit au commandant: que s'il le fallait, pour défendre Bassora le lieu de sa naissance, il donnerait toutes ses perles à manger aux soldats. Après la prise de la ville, *Karim-Khan* voulait lui faire couper le cou: les Anglais obtinrent sa grace, et se plaignent qu'il a manqué de reconnaissance.

Les perles qu'on pêche dans le golfe persique, venaient toutes à Bassora avant la guerre des Persans: aujourd'hui, on les porte à Maskate, d'où elles passent dans les Indes et à la Chine.

Les *Carias*, fourmis blanches, que les vaisseaux des Indes ont portées à Bassora, feraient de grands dégâts dans les magasins, si l'on n'avait trouvé le moyen d'en préserver les marchandises en semant beaucoup de sel sur les planchers, et plaçant ensuite les balots sur des madriers.

Les caravanes qui partent le plus ordinai-

rement de Bassora, sont celles d'Alep où elles se rendent en traversant le grand désert. Elles sont rares à présent ; le commerce a peu d'activité. A trois lieues de Bassora, est le vieux Bassora, qu'habitent quelques Arabes de la tribu de *Nedgiadé*. Il y a beaucoup de ruines anciennes; on le croit l'antique *Teredon*, ou la *Pallacopas* d'Arrien. Cet auteur dit: « pen-» dant qu'on creusait un port et construisait des » trirèmes à Babylone, Alexandre descendit » par l'Euphrate à *Pallacopas*. Et il ajoute : » Ce prince entra dans un lac au dessus de » *Pallacopas*, et débarqua dans le pays des Ara-» bes. Il reconnut un lieu commode pour le » commerce, et y fit construire une ville qu'il » environna de murs, et où il établit une co-» lonie de Grecs mercenaires, de volontaires, » et de soldats, rendus invalides par la vieil-» lesse ou les fatigues de la guerre. » C'est sans doute de cette ville dont parle Pline, et qu'il appèle Alexandrie.

« Alexandre, dit-il, fit construire sur l'Eu-» phrate, une ville à laquelle il donna son nom, » et un bourg qu'il appela *Pella*, du lieu de sa » naissance en Macédoine. Les eaux du fleuve » détruisirent cette ville. Antiochus V la réta-» blit sous le nom d'Antioche : les *Sogdiens* la » ruinèrent; mais un prince arabe que *Juba*

» croit, mal à propos, un satrape d'Antiochus, la » rebatit, éleva des digues pour la préserver des » inondations, et lui laissa son nom de *Pa-* » *sines.* » Ce lieu s'appèle aujourd'hui *Zébir.* Plus sain que Bassora, les habitans de cette dernière ville y vont pour rétablir leur santé, ainsi qu'à *Menavi*, petit village sur le bord du fleuve, habité par des Sabéens, ou chrétiens de Saint Jean.

C'est à *Zébir* que se rassemblent les caravanes pour le départ, et qu'elles s'arrêtent. Le *scieh* y exige le droit de passe, et le musselim de Bassora a intérêt de ne pas se brouiller avec lui. Il part, tous les ans, une grande caravane de chameaux que l'on va vendre à Alep et à Damas. Avant la guerre des Persans, elle était de plus de six mille; à présent, elle n'est pas de plus de deux. Les bons chevaux n'y sont pas moins rares. *Nadir-Scha* dans son invasion du Kurdistan en détruisit les meilleures races.

Le séjour de Bassora est peu récréatif pour un étranger. En juin, juillet et août, les chaleurs sont excessives. Le vent du nord rafraîchit quelquefois l'air à la fin d'août; mais septembre est encore très-chaud.

Au lever du soleil, le thermomètre est à 80 degrés; à midi, à 90; à quatre heures, à 94, quelquefois à 105. La'nnée passée, il monta à 116 degrés; et des fièvres ardentes enlevèrent

beaucoup de monde. L'hiver est très-pluvieux. rarement il neige : mais il fait froid, quoique pas assez pour se chauffer habituellement. La ville n'est pas pavée, les rues en sont creuses, et des bourbiers après les pluies.

Voici le train de vie que nous menions à la campagne. On se levait au point du jour, et on allait promener à cheval ou en voiture. M. Latouche en a fait venir un de Bombai : dès que le soleil était levé, il fallait rentrer, tant il était ardent. On déjeûnait avec du café, du thé et du bon beurre que nous apportaient les Arabes. Des essaims de mouche partageaient notre déjeûner. Chacun se retirait pour travailler, écrire ou lire, jusqu'à onze heures que l'excès de la chaleur rendait toute occupation impossible. On jouait au billard, en attendant le dîner que l'on servait à midi. Pour nous procurer un peu de fraîcheur, on avait imaginé de garnir les portes de branches de réglisse, qu'on arrosait avec une pompe. Le vent perdait sa chaleur en traversant ces fagots mouillés, et nous arrivait en vent coulis, assez frais, mais nous n'avions pas cette ressource en tems calme; alors on fermait les portes : dans l'Inde, au lieu de branches d'arbres, on se sert de toile de coton très fine et mouillée, au travers de laquelle passe l'air. Le dîner était bon et long, surtout le dessert pendant lequel on

vidait plusieurs bouteilles, et fumait plusieurs pipes. Après dîner, de gré ou de force, il fallait se coucher et tâcher de dormir : ce qui n'était pas aisé, à cause de la chaleur. Les lits ne sont que de sangles, sans matelas, avec deux traversins, l'un à la tête, l'autre entre les cuisses et les jambes.

Vers le soir, on se levait, se rhabillait, prenait du thé, et allait promener, après le coucher du soleil. Pendant cette promenade, nos gens portaient lits, chaises, tables et autres meubles, sur la terrasse, pour nettoyer les appartemens. Au retour de la promenade, on s'établissait sur la terrasse, l'intérieur de la maison était une fournaise. On soupait à dix heures. Les nuits sont superbes, et notre plus grand plaisir était de prolonger les veillées : car dès qu'on était couché, une nuée de cousins vous assaillait; et bien insensible ou au moins bien sourd qui pouvait dormir. Outre cela, une garde de nuit nous réveillait souvent en sursaut par le cri militaire *all well* (tout va bien). On aurait crié plus à propos *allhell*, tout est en feu, vû la chaleur.

On fait bonne chère à Bassora : le mouton est d'un goût exquis; la volaille, les œufs, le beurre en abondance, et le riz très-bon. Le vin est cher. Les arabes boivent de l'eau de vie de dattes. Nous ne buvions au commen-

cement que des vins de *Sciras*, de *Madère*, ou de *Portugal*, qui sont des vins de liqueur; mais une caravane d'Alep apporta au résident, notre Amphytrion, une grande provision de vins de Bordeaux et du Rhin, que nous reçumes comme la manne, et buvions comme du nectar. Les oranges, les citrons, les raisins ne manquent pas. Le vin de Bassora avait de la réputation ; mais les Persans ont détruit les vignes, et jusqu'aux taillis de rosiers, qui fournissaient de quoi faire une grande quantité d'eau rose, branche de commerce lucrative. Les légumes de plusieurs sortes abondent. On trouve des oliviers et des mûriers.

Il y a des salines naturelles auprès de Bassora; et en général, le terrein a quelque chose de salin. Le *Salsola* y est commun. On le brûle pour en tirer de la soude, de laquelle on fait du savon, et même du verre.

Les eaux stagnantes rendent l'air très-mal sain. La culture des terres est pénible et dispendieuse. Toute la superficie étant impregnée de parties salines, il faut l'enlever et creuser jusqu'à la terre productive. On ne peut que par ce moyen, avoir du bled, de l'orge et du riz; les moissons en sont ensuite abondantes.

Le fleuve fournit beaucoup et d'excellent poisson, de plusieurs sortes. Les Arabes viennent le pêcher et le sécher pour s'en nour-

rir dans le désert. Ils font une espèce d'enceinte quarrée dont un côté reste ouvert, avec des branches de palmier ou autres arbres. A la haute marée, le poisson s'y engage, et y reste pris, quand la marée descend. Le *beni* et *le berzem* sont les meilleurs. C'est un gros brochet dont certains prêtres de la Caldéeont fait un Dieu. Le fameux *Oannes* était de cette espèce. Il était immortel, avait trois pieds de long, et un croissant sur la queue. Une grande difficulté théologique s'éleva entre ses prêtres, savoir s'il était laité ou non laité. Pour finir la querelle, un roi du pays leur en fit manger de deux espèces à leur insçu. Comme ils virent que leur dieu s'était laissé frire, ils s'accordèrent entr'eux, et le dieu poisson *Oannes* ne fut plus qu'un excellent brochet.

Il y avait beaucoup de lapins à Bassora : les Persans les ont détruits. Les lièvres, qui sont en grand nombre dans le désert, ne se trouvent point à Bassora. Les perdrix, les francolins et les gélinotes y sont bonnes. Les fruits secs, les confitures et les salaisons viennent de la Perse. Mais tout cela n'est que pour les riches. Les pauvres ne se nourrissent que de dattes. Les deux rives du fleuve sont couvertes de dattiers. Cet arbre demande un terrein sabloneux et humide. Ses fruits mûrissent en août, et on les cueille en septembre. Comme

dans

dans nos poires et nos pommes, il y a beaucoup de variété dans la couleur, la forme et le goût.

Le droit que paient les dattes au musselim, à l'entrée de Bassora, se monte à plus d'un million. C'est l'unique nourriture du peuple, et il en mange comme du pain. L'eau-de-vie de dattes est aussi un article considérable : on en exporte beaucoup à Maskate et sur le golfe Persique. Le chou qui vient au sommet de la tige du dattier, est bon à manger, et a le goût de la chataigne. Il est défendu de le couper parce que l'arbre périrait. Le noyau fournit une huile bonne à brûler; les chameaux le mangent broyé. Les branches servent à faire des portes, des fenêtres, des lits, etc; les feuilles, des paniers, des souflets, des éventails, des balais : la tige brûle mal, fait beaucoup de fumée et noircit beaucoup: on l'emploie aussi pour des travées. Tout cela par nécessité et faute d'autre bois.

On trouve dans quelques jardins et dans la cour de la loge anglaise, quelques tamariscs, que les Arabes croyent être un arbre de mauvais augure. Je présume que cet arbre vient des côtes du golfe Persique.

Je crois avoir oublié de parler d'une mosquée à deux minarets ou clochers. Elle a été bâtie par les califes ; le vase en est vaste et beau, mais en mauvais état.

On s'occupe beaucoup ici, dans ce moment, des guerres de la Perse : *Ali-Murad-Khan*, assiège Sciras où s'est enfermé *SadukKhan*. Les caravanes sont interrompues. Ce malheureux pays est en proie à plusieurs factions : la plûpart des gouverneurs se sont rendus indépendans et se font la guerre entr'eux : quand même *Murad-Khan* prendrait Sciras, et se déferait de son rival *Saduk-Khan*, tous les autres petits tyrans lui disputeraient le royaume, qui sera longtems encore un vaste théâtre de dévastation et de guerres toujours renaissantes.

CHAPITRE XIV.

Note sur le commerce des Anglais à Bassora.

Le principal commerce de la compagnie anglaise à Bassora, est en drap ; par sa charte, elle est obligée d'y en porter une certaine quantité de balles : ce qui ne va pas à neuf cents par année, sur lesquelles elle perd toujours quelque chose : les retours sont en roupies ou en soies de *Ghilan* ; alors ils sont plus avantageux. Le résident de Bassora est un membre du conseil de Bombai, dont ce comptoir dépend. Cette place n'est pas sans embarras. Il y a quelques années que les Arabes qui habitent les îles au-dessous de *Cuorna*, s'emparèrent de quatre vaisseaux de la compagnie. Le régent

de Perse *Karim-Khan* eut aussi des démêlés avec les Anglais. Pendant ces troubles, la compagnie fit une perte annuelle de quarante mille livres sterling. Les employés de la compagnie s'en tirent mieux; l'agent principal fait pour l'ordinaire, une fortune considérable en peu d'années, par son commerce particulier; et ses commis à proportion. Ceux du Bengale envoient leurs fonds à Bassora, soit en argent soit en mousselines, pour les faire passer en Europe, le commerce leur étant défendu par la voie du cap de Bonne-Espérance. Ils font aussi expédier pour les remises, un vaisseau de Surate ou de Chine.

Depuis qu'on a fait la paix avec les Persans, la compagnie a un comptoir à *Bender-Buscer*, port le plus voisin de *Sciras*. Celui de Bender-Abassy, est abandonné, ainsi que celui d'*Ormus*, autrefois si florissant. Elle n'en a point à *Mascate*; l'air y est si mauvais et les chaleurs si excessives, que les Européens ni même les Indiens ne peuvent y habiter. *Nadir-Sciah* qui prit cette ville et y rétablit un commerce très-avantageux pour lui, fut obligé de l'abandonner. En peu de tems, il y perdit une garnison toute entière. Les nations qui y commercent, ne font qu'y passer et n'y forment point d'établissement.

Les Français ont un consul à Bassora, mais

leur commerce est peu considérable, et se borne à quelques draps qu'ils font venir d'Alep par le désert. Celui qu'y faisaient les Hollandais, en sucre, en café, en épiceries, qu'ils apportaient de *Batavia*, était avantageux avant qu'ils eussent perdu l'île de *Carek* d'où les Persans les chasserent en 1769. Ils négocièrent avec *Kirim-Khan*, régent de Perse, pour qu'on leur rendit *Carek* et tout ce qu'on leur avait pris, qui se montait à dix-huit laks de roupies. *Kirim-Khan* reçut très-bien leur envoyé, et s'engagea à tout rendre, dès que les Hollandais seraient revenus s'établir à *Carek*. Mais la guerre s'alluma entre les Turcs et les Persans, et les Hollandais renoncèrent à tout commerce dans le golfe Persique.

La maison des *Celebi* de Surate, fait depuis plus de deux siècles, un grand commerce dans le golfe : le premier vaisseau qu'ils envoyèrent à Bassora, il y a plus de cent ans, dure encore ; il est de *tek*, bois presqu'incorruptible, et qui résiste également à l'humidité et à la chaleur. Les négocians Turcs, ou plutôt Arabes, Arméniens et Juifs, font presque toutes leurs affaires avec cette maison qui a un comptoir, et fait battre pavillon à Bassora. Ils commercent aussi par les vaisseaux anglais, qu'ils naulisent avec *Surate*, *Bombai*, *Tillisceri*, *Madras* et le *Bengale*; et avec *Cochin*, par les vaisseaux indiens ou les leurs.

On porte beaucoup de dattes, de Bassora à la côte de Malabar, en Perse, sur toutes les côtes du golfe, et même à Mascate, où ceux que l'on recueille sont d'une qualité supérieure, mais en petite quantité.

Depuis la guerre des Russes, et que la navigation d'Alexandrie a été interrompue, Moka envoye beaucoup de café à Bassora, qui passe à Alep et dans tout l'empire Turc.

La compagnie anglaise du Levant a le privilège de commercer à Bassora, comme celle des Indes; l'une, parce qu'elle a par sa charte, le droit d'un commerce exclusif dans tout l'empire turc, dont Bassora fait partie; l'autre, par le même privilège, pour toute la Perse, l'Arabie, les Indes et même Alep, par la voie du cap de Bonne-Espérance.

Voila tout ce que j'ai pu apprendre de certain sur Bassora et son commerce.



ITINÉRAIRE ASIATIQUE.

	heur. de marche.
De Constantinople ou Scutari à Nicomédie.	18
De Nicomédie à Boli. . . .	42
De Boli à Tosie. . . .	50
De Tosie à Amasie. . . .	37
D'Amasie à Tokat. . . .	18
De Tokat à Syvas. . . .	18
De Syvas à Kéban. . . .	50
De Kéban à Argane. . . .	25
D'Argane à Diarbekir. . . .	12
De Diarbekir à Merdine. . .	14
De Merdine à Nisibe. . . .	12
De Nisibe à El-Gésire. . .	22
De El-Gésire à Mosul. . .	39
TOTAL . .	357

De Mosul à Bagdad par le tigre. . 100 lieues.
De Bagdad à Cuorna où le Tigre et l'Euphrate se réunissent. . . 130
De Cuorna à Bassora. . . 20
De Bassora au golfe Persique. . 30

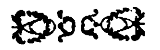
De Syvas à Erzerum . . 11 *journées de caravane.*
De Mosul à Bagdad par le désert. 11
De Bagdad à Alep par le désert. 20
Un courier y va dans dix jours.
D'Alep à Bassora par le *grand D.* 30 à 40
Un courier y va en quinze jours.

Fin du voyage de Constantinople à Bassora.

RETOUR
DE
BASSORA
A CONSTANTINOPLE,
Par l'Euphrate,
Bagdad, Alep, Chypre
ET ALEXANDRIE,
En 1782,

PAR l'Académicien SESTINI.

Traduit de l'Italien.



DÉDIÉ

A son Excellence

HENRI FRÉDÉRIC

DE DIEZ,

Envoyé extraordinaire

Du Roi de Prusse,

A la Porte.

INTRODUCTION.

LE passage de M. Sulivan à Constantinople avait été l'occasion de mon voyage à *Bassora* ; et celui de M. Henchman à Bassora fut celle de mon retour à Constantinople. Il revenait du *Bengale*, et voulut retourner en Europe par Alep.

Il y a deux routes pour se rendre à Alep; l'une par le grand Désert, l'autre par Bagdad : nous préférâmes celle-ci comme la plus commode.

On prend un bateau de poste pour remonter l'Euphrate jusqu'à *Hilla*: ce qui peut se faire en dix ou douze jours. Cette route n'est pas cependant toujours praticable. Les tribus arabes, qui campent sur les bords de l'Euphrate, au moindre sujet de mécontentement, arrêtent les voyageurs : mais quand elles sont en bons termes avec les pachas, et d'accord entre elles, alors on peut tenir sans danger cette route, qui d'ailleurs est plus récréa-

tive que celle par terre dans des déserts.

Nous éprouvâmes cependant des contrariétés imprévues qui me feraient croire qu'elle n'est guère préférable à l'autre. J'ai fait un journal exact de notre navigation jusqu'à *Hilla*. D'Hilla, on se rend par terre à *Bagdad* en quatre jours, en traversant la Mésopotamie : des *Carvan-Sérail* sont établis de distance en distance sur cette route.

Arrivés à *Bagdad*, nous y trouvâmes M. Campbell, capitaine au service de la compagnie anglaise, qui venait d'arriver d'Alep avec un Tartare. Cette rencontre nous fit renoncer au projet que nous avions de traverser le petit désert, et nous décida à profiter du retour du Tartare à Alep. M. Campbell et son guide étaient venus d'Alep à Bagdad en douze jours, sans avoir éprouvé aucune contrariété. On verra que nous ne fûmes pas si heureux. A chaque pas, les difficultés se renouvelèrent. Les pachas, les Arabes, et les Kurdes s'étaient brouillés ; et nous ne pûmes arriver à Alep, qu'après six jours de route. Pour comble

d'infortune, nous y prîmes le mal d'Alep.

M. Henchman se hâta de gagner l'île de Chypre, où il espérait trouver quelque vaisseau qui retournât à Livourne. Des affaires pressantes l'appelaient : mais il n'était pas au bout des contrariétés; et quoiqu'en partant du Bengale, il se fût flaté d'arriver en Italie en trois ou quatre mois au plus, il n'y arriva qu'au bout de l'année.

Je voulais aller d'Alep à Constantinople; mais la route n'était pas sûre, et je passai par *Latak é* et l'île de Chypre. J'y trouvai M. Hen hman avec la fièvre, et point de vaisseaux pour Livourne. Je l'engageai à m'accompagner à Alexandrie, d'où il partit pour l'Europe, et moi pour Constantinople, où j'arrivai enfin, après un an depuis mon départ de Bassora.



RETOUR
DE
BASSORA
A CONSTANTINOPLE,
Par l'Euphrate,
Bagdad, Alep, Chypre et Alexandrie.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Bassora et arrivée à Hilla *par l'Euphrate.*

IL y a sept ans, aujourd'hui 28 septembre 1781, que je quittai la maison paternelle, et m'embarquai sur l'*Arno*, bien petite rivière en comparaison de la *Sciat-El-Harab* sur laquelle je vais naviguer. Les eaux paisibles de l'*Arno* me portèrent doucement à *Pise*; et je vais à force de bras remonter l'Euphrate, pour arriver à *Hilla*, à travers des peuples sauvages et des déserts.

Les fièvres dont j'avais été attaqué, n'avaient pas entièrement lâché prise, dans le climat dévorant de Bassora où

Sirius ardor
Ille sitim, morbosque ferens mortalibus ægris
Nascitur, et lævo contristat lumine cœlum.

« Le brûlant Sirius excite une soif dévo-
» rante, répand les maladies sur les malheu-
» reux habitans, et embrâse le ciel d'une lu-
» mière malfaisante. »

Je devais, me disait-on, trouver une guérison entière sur le fleuve, dont les eaux impregnées de nitre, passent pour un fébrifuge.

Nous partîmes à dix heures du matin, dans le canot de M. de Latouche qui voulut bien nous accompagner. Ce canot porte à la poupe un tendelet qui met à l'abri du soleil, chose remarquable : car la Porte ne permet pas aux ambassadeurs d'en avoir sur leurs canots à Constantinople. M. de Fériol, ambassadeur de France, qui avait voulu se donner cette commodité, fut obligé d'y renoncer dès le premier jour, et de se défaire de son bateau couvert. A Bassora, les résidens ont des privilèges dont ne jouissent pas les ministres des souverains à Constantinople. Il est vrai que la *Kaïk* du musselin est aussi couverte; et le climat est d'ailleurs si brûlant, qu'on résisterait difficilement, sans tendelet, à l'ardeur du soleil réfléchi par l'eau.

A midi, nous passâmes devant un édifice en ruines, ouvrage très-antique. Partout sur la rive, jusqu'à *Cuorna*, on voit de ces enceintes rondes, faites de cannes et de branches de palmier, où l'on prend le poisson. Les marées

sont

sont très-hautes dans la rivière des Arabes, et se retirent assez loin. Les pêcheurs jètent à la surface de l'eau, une espèce de pâte faite de farine, de beurre, de fiel de bœuf et de mouton, avec du *Zahar*, sorte de poisson qui enivre les poissons, de sorte que ceux que le flux a portés dans les enceintes y restent à sec et à demi-morts, après le reflux.

M. Latouche nous quitta auprès du canal de *Stiban* qui forme une grande île, habitée par des Arabes de la tribu de *Kub*. Elle est bordée de palmiers et très-fertile en riz. Nous entrâmes dans notre barque; et traînés par des hommes, continuâmes notre route jusqu'à la nuit que nous passâmes devant le village de *Nar-Omer*. Nous avions six tireurs qui se relevaient toutes les heures, trois à chaque train. On appèle ces relais ou stations des *Jedeck*; on compte les distances par le nombre de ces stations. Ces tireurs fatiguent beaucoup et sont souvent dans l'eau et dans la fange. Il y a quatre-vingts relais de *Bassora* à *Hilla*: ce qui fait environ cent vingts lieues. Nous trouvâmes une lieue plus loin, le village de *Der* où l'on voit une mosquée et un minaret sans porte et sans galerie au haut. Cette mosquée a été apportée ici par les anges, disent les Arabes: des esprits folets l'habitent; et un village qui se trouvait auprès, a été obligé de s'en éloigner.

Au dessus de *Der*, est un village d'Arabes Jésides; et plus haut, à l'autre rive, le fort de *Sueb* aux Persans, à l'entrée d'une petite rivière ou canal dans lequel remonte la marée.

Vers les quatre heures du 29 septembre, nous doublâmes la pointe de la Mésopotamie, sur laquelle est *Cuorna* que nous saluâmes d'une salve de mousqueterie pour annoncer que nous étions en bateau de poste, n'avions point de marchandises, et ne devions pas payer le passage. Il y a quinze milles de *Cuorna* à *Bassora*. Cette ville et ses environs ont un aspect plus agréable de la côte que de celui du Tigre : mais on n'y reconnaît pas le jardin d'*Éden* ; il n'y a que quelques palmiers et quelques mûriers. Les deux rives de ce grand fleuve étaient bordées de palmiers avant les guerres des Turcs et des Persans qui les ont presque détruits. La plage est basse, et le devient encore plus en entrant dans l'Euphrate. Nos gens ne pouvaient tirer notre barque que de très-loin.

La canne ou roseau *Donax* est partout très-commune, et un objet de commerce. On en fait des nattes que l'on vend à Bassora, et dont on couvre les planchers. Les tentes de quelques Arabes du désert sont de ces nattes de roseau ; et on en construit de petits canots longs et étroits que conduit un seul homme : les plus

grosses cannes servent de rames. L'Euphrate est ici aussi large et aussi majestueux que la rivière des Arabes. Les oiseaux d'eau et surtout les hérons y sont en grand nombre.

Nous trouvâmes ensuite un village appelé *la rive des Juifs*. Des Hébreux l'habitent de tems immémorial ; il est probable que quelque horde israélite est restée dans le nid de ses ancêtres.

On voit auprès du hameau de *Mansurie*, un canal de communication avec le Tigre dont l'autre embouchure est auprès d'*Amara*. Nous le dépassâmes à neuf heures du soir. La journée avait été brûlante, quoique le vent fût au nord-est. La rive est couverte de plantations de maïs que les habitans sont obligés de garder pour les préserver des oiseaux et des bêtes sauvages. Ils se placent sur un tas de cannes, plus élevé que cette espèce de millet, et poussent de grands cris, ou frappent sur un morceau de bois, pour éloigner les déprédateurs. Ces sentinelles, comme de véritables enfans du soleil, y restent exposés du matin au soir, sans le moindre abri.

L'Euphrate devient ici tortueux ; mais il est toujours majestueux et rempli de poissons. Le *Katan* s'élance assez haut hors de l'eau, avec grand bruit : je le crois le fameux brochet dont on avait fait un Dieu lunatique.

A *Bu-El-Gélébin*, le fleuve forme une île toute couverte de champs de maïs et de fêves. On voit un tombeau à l'autre rive.

Auprès de *Felli*, village entouré de palmiers, est un canal de communication de l'Euphrate au Tigre. Tous les trois ou quatre villages, sont autant de gouvernemens ou de royaumes tributaires du Turc, sous les ordres d'un *Scieh* Arabe. Leurs vassaux s'occupent à faire des nattes, ou à filer de la laine pour les gros draps dont ils font leurs manteaux. Les femmes sont vêtues d'une chemise bleue avec un manteau par dessus. Un mouchoir qu'elles laissent pendre par derrière leur couvre la tête et partie du visage. Quand elles n'ont pas ce mouchoir, leurs cheveux hérissés ou épars ressemblent à ceux de *Méduse*. Un grand anneau pend de leurs narines, ou de leurs lèvres, mode qui paraît très-antique, puisqu'on lit dans la bible: *Ponam circulum in labiis tuis*. Leur peau est noire ou olivâtre; une grande bouche, de grosses lèvres, des yeux ardens, des dents gâtées, une taille épaisse et raccourcie, en font autant de *Mégères*. Toute leur parure consiste en des brasselets aux bras, des anneaux aux jambes, et quantité de figures bizarres empreintes sur la peau.

A la douane de *Kut-mammer*, nous trouvâmes un Arabe fort âgé qui parlait anglais et portugais.

Vers midi, nous passâmes devant *El-Zenauja*, lieu où dans la dernière guerre, les Arabes *Muntefiks* et les Turcs inondèrent les Persans dans leur camp, et les taillèrent en pièces. Le pays est bas, et les Turcs avaient ouvert les digues qui retiennent les eaux de l'Euphrate.

A quatre heures, nous arrivâmes à *Argié*, que je crois l'ancienne *Agrani* de Pline, grande ville détruite par les Perses. *Oppidum Agram e maximis, quod diruere Persæ*. C'est encore une ville considérable, entourée de murailles, à merlons, et qui s'étend le long du fleuve. Il y a plusieurs jardins; on y construit des barques. Le scieh des Arabes *muntefiks* y réside. Cette tribu la plus nombreuse des tribus Arabes, est souvent en guerre avec les pachas de Bagdad. Nous y eûmes beaucoup de difficultés avec les douaniers. Comme c'est une ville indépendante, les firmans des gouvernemens turcs n'y servent de rien. Nous transigeâmes et acquittâmes le péage en forme de présent. Il était curieux de voir leurs postures et leurs grimaces pour obtenir quelque chose de plus que ce que nous voulions leur donner. Ils jetaient l'argent à terre, le reprenaient, faisaient semblant de vouloir le jeter dans la rivière, en étaient empêchés par d'autres, voulaient ouvrir les ba-

lots, nous faire payer les bouteilles vides comme pleines ; et cent autres difficultés, qui toutes n'étaient pas sans fondement : car nos domestiques arméniens avaient embarqué quelques marchandises, et les douaniers les découvrirent. Le nom de *francs*, et celui de bateau de poste nous sauvèrent une partie des frais ; le présent que nous fîmes ne fut que de six piastres et demi. La chaleur continuait d'être grande, et le vent faible. Les rives étaient agréables à la vue par leur culture, et embellies de quelques villages.

Le lendemain, 3 octobre, nous partîmes à l'ordinaire, au lever du soleil: nous trouvâmes d'abord le canal qui, de *Vasit* traverse la Mésopotamie, et ensuite de grandes plantations de maïs. Une bande d'Arabes *müntefiks* se rua sur notre barque, pour nous demander du tabac, du café, des dattes. On leur en donna, et nous devînmes les meilleurs amis du monde. La plûpart parlaient un jargon différent de l'arabe. Ce jargon n'est entendu que des habitans du désert. Ils nous prévinrent que nous avions quelques dangers à courir, en remontant le fleuve, et nous conseillèrent de voyager de conserve avec deux autres bateaux chargés de dattes qui nous précédaient. Les rives deviennent ici plus élevées, et le fleuve plus tortueux et plus étroit. Nous tuâmes deux mi-

lans que nos bateliers firent rotir sans les plumer, et mangèrent plumes et tout. Nous vîmes aussi plusieurs pélicans et de ces perdrix que les Israélites trouvèrent dans le désert, comme nous l'apprend la bible, et qu'on appèle encore du nom hébraïque, *Chataa*. Les villages et la culture finissent ici; ce n'est plus qu'un vaste désert. Nous atteignîmes les deux barques dont l'équipage voulut nous faire payer sa protection; mais comme elles avaient plus besoin de la notre que nous de la leur, nous rejetâmes cette proposition déraisonnable. Le chef de nos bateliers aurait bien voulu que nous continuassions à voyager avec les barques pour reposer sa chiourme; mais nous le forçâmes d'avancer.

Vers le soir, au milieu de vastes solitudes, six Arabes de la tribu de *Labes* se montrèrent sur la rive. Ils nous demandèrent des nouvelles des bateaux, et comptaient les mettre à contribution au passage. Nous leur donnâmes des dattes et du pain; et sur leur proposition, pour pouvoir achever notre route sans malencontre, nous prîmes un d'entr'eux à bord.

Le 5 au matin, nous vîmes plusieurs tentes d'Arabes, sur la rive de la Mésopotamie, et de nombreux troupeaux de buffles. A mesure que nous passions du bord, il fallait leur jeter des dattes, et aux plus exigeans du tabac. A midi, nous passâmes devant un fort que les Turcs

avaient construit pour contenir les Arabes, mais que ceux-ci ont démoli.

Vers minuit, nous arrivâmes à la station de *Zérégié*, où nous trouvâmes plusieurs bateaux qui venaient de *Semaon*. Des Arabes nous croyant endormis, vinrent à la nage pour entrer dans le bateau : heureusement que nous faisions bonne garde; quelques coups de pistolets les éloignèrent. On construit ici des barques. On voit sur les deux rives du fleuve, des retranchemens et des batteries. Cette ville a souvent besoin de se défendre contre les Arabes : il y a des bosquets de palmiers, et des jardins où l'on cultive des cannes à sucre, du tabac, des melons et des mûriers. On tire du salpêtre des environs, qu'on porte à Bassora et à Hilla où l'on fait de la poudre. Les Juifs tiennent la douane de *Zérégié*. Leur chef vint nous trouver avec quatre ou cinq de ses gens pour avoir son présent que nous refusâmes. Ils se mirent en devoir d'empêcher notre chiourme de traîner le bateau; et pour nous en délivrer, nous fûmes forcés de leur présenter le bout de nos fusils.

Les deux rives d'élevées qu'elles étaient à *Semaon*, étaient devenues basses ici. Une vaste plaine de pâturages et de marais s'étendait des deux côtés à perte de vue. Les Arabes de la tribu du *Muden* y campent; et comme

ils

ils ont plus de buffles que d'autres bestiaux, ils trouvent abondamment dequoi les nourrir. Plusieurs canaux tirés du fleuve arrosent ces immenses pâturages. Des cannes ou roseaux propres à faire des nattes, y croissent en quantité; ils en couvrent leurs tentes et en font des clôtures. Les Arabes *Muden* avaient plusieurs camps le long du rivage. Ils ne nous inquiétèrent pas, et nous laissèrent passer sans rien demander, quoique leur scieh fût absent. Le pacha de Bagdad l'avait mandé auprès de lui. C'est une tribu nombreuse et qui occupe une vaste étendue de pays : elle est aujourd'hui, très subordonnée aux pachas qui l'ont plusieurs fois vaincue et rançonnée. Cependant elle est encore une des plus riches, a beaucoup de bestiaux, et cultive du riz dont les Turcs ne manquent pas de prendre une bonne part. Leurs cabanes sont construites de cannes pliées en arceaux, et recouvertes de nattes. Elles sont longues et étroites. Chaque famille a son enceinte et un jardin : l'eau du fleuve ou des canaux sert à les arroser avec facilité. Ils ont aussi des barques, des bateaux et des canots, pour traverser l'Euphrate; mais ne s'en servent que pour les transports, car ils nagent tous comme des poissons. Les peaux de chiens et de moutons sont ici beaucoup plus rares que sur le Tigre. Ils y suppléent par des faisceaux

de cannes ou de joncs, se mettent à cheval dessus comme les Arabes du Tigre sur leur outre, et naviguent ainsi sur le fleuve, portant sur leur tête, leurs armes et leurs vêtemens. Toute espèce de bestiaux; buffles, vaches, chevaux, ânes, chameaux, chèvres passent aussi la rivière à la nage. Partout la nature donne l'instinct nécessaire à ses créatures, suivant les localités.

Deux de nos bateliers avaient la fièvre, et nous voulûmes en prendre d'autres à *Sebéjé*, gros village commerçant de la rive gauche; mais ne pûmes nous en procurer. Il fallut continuer lentement et tristement notre route. Nous fûmes spectateurs d'une querelle sanglante entre deux familles arabes qui habitaient, celle-ci sur une rive du fleuve, celle-là sur l'autre. Des bœufs passés à la nage étaient entrés dans un champ de riz. Les propriétaires attaquèrent les bergers; et il s'en suivit un combat où quatre furent tués, et quatre blessés. Les femmes, par leurs gémissemens, leurs cris, leurs frappemens de main, faisaient prequ'autant de bruit que les combattans. Elles emportèrent les morts et les blessés, et chacun se renferma dans sa hutte. Nous avions eu soin de nous tenir au milieu du fleuve.

M. Ives dit dans son voyage, qu'en passant ici au mois de mai, il y fut tourmenté par les

moucherons : pour nous, nous le fûmes davantage des mouches dont les essaims s'étaient emparés de notre bateau. Vers le soir, nous quittâmes le territoire de *Muden* ; le fleuve se partage en deux branches, toutes deux navigables, et forme plusieurs îles, traversées par des canaux. La plus grande s'appèle *Lemlum*. Nous croisâmes plusieurs petites barques chargées de concombres qu'on portait au camp des *Muden*. L'île de *Lemlüm* produit beaucoup de riz. On est obligé de le garder avec soin pour en éloigner les sangliers. *Lemlum*, qui donne son nom à l'île, est un gros village sur la grande terre. Les maisons sont en briques et en terre. Il est presqu'inhabité depuis la dernière guerre des Arabes et des Turcs. Il y avait un marché, des bains, des mosquées ; tout est en ruines. Le tombeau d'*Hussein* a été conservé; à l'autre rive de l'Euphrate, sont aussi plusieurs tombeaux d'imans arabes tués pendant cette guerre, dont la plus sanglante bataille se donna près de *Lemlum*. Ce nom signifie les tombeaux. Au dessus de *Lemlum*, on ne voit que des déserts, et de tems en tems quelques tentes d'Arabes.

Un bateau dans lequel se trouvaient cinq ou six de ces pillards, voulut acoster le notre sous prétexte de demander des dattes. Les *selam aleikim*, qu'ils ne cessaient de répéter,

nous donnèrent de la méfiance, et nous les fimes s'écarter, en les menaçant de nos armes. Une bande d'environ deux cents Arabes, hommes, femmes et enfans, paraissait attendre sur la rive, le succès de l'entreprise de ceux qui étaient dans le bateau. Ils n'avaient point d'armes à feu, mais des lances et des massues. Quand ils virent que nous ne voulions pas nous laisser acoster par leur canot, ils nous prièrent de les passer à l'autre rive. Leur intention était de s'emparer de notre barque. Sur notre refus, ils poussèrent des cris effroyables : nous parûmes tous armés sur la proue; la crainte les fit taire. Le petit canot nous suivit jusqu'à la nuit, et s'approcha assez près pour nous tirer un coup de fusil, le seul qu'ils eussent. Nous répondîmes de toutes nos armes. Les Arabes attaquèrent au même moment, les bateliers qui nous traînaient, et qui furent obligés de se jeter à la nage pour venir à bord. Nous nous éloignâmes de la rive de la Mésopotamie, et fûmes hors de portée de nos ennemis dont nous n'entendîmes plus parler.

Le 10, et avant d'ariver à *Divanié*, nous fûmes arrêtés par la rapidité du courant, que nous ne pûmes remonter qu'avec le secours de vingt-quatre hommes que nous envoyâmes chercher à *Divanié*. Un fort et une batterie, que le pacha de Bagdad a fait établir sur une

digue pour rétrécir le fleuve, produisent ce courant. Un des stratagêmes de guerre le plus usité dans ces contrées, est de combler les bras des rivières, ou de faire des inondations. Les Beys d'égypte emploient souvent aussi ces moyens de défense et d'attaque. Nous restâmes un jour et une nuit à *Divanié*. Notre *reis* avait des dattes et d'autres marchandises à vendre, qu'il avait cachées dans notre barque. Pour nous y faire prolonger notre séjour, on nous menaçait aussi de danger sur la route. Deux barques qui arrivèrent d'*Hilla* nous rassurèrent. Pour plus grande précaution et surtout pour plus de célérité, nous prîmes quatre bateliers arabes de plus : les notres étaient d'ailleurs fatigués et malades. *Divanié* est un gros bourg, capitale de la province d'*Hasciekié*; il est à la rive droite. Les maisons sont de terre, le pacha de Bagdad y tient garnison. On y fait un peu de gros draps pour les manteaux arabes, et on se sert de l'écosse des grenades pour les teindre en noir. Les denrées y sont abondantes, et il s'y fait quelque commerce.

Le 11 au point du jour, nous partîmes de *Divanié*, avec trois autres barques; l'une montée par des marchands turcs, et les deux autres vides.

Le fleuve s'élargit ici, et coule majestueusement à travers une campagne déserte. Quel-

ques tamariscs, qui s'élèvent sur ses bords, embarrassent le hallage des bateaux. Dans le lointain et sur les deux rives, on apperçoit quelques tentes d'Arabes de la tribu d'*Agra* et de celle de *Gibur*, qui vivent en bonne harmonie. Vers midi, plusieurs familles de la tribu des *agra* avec leurs tentes et leurs bestiaux, s'approchèrent de nous, pour que nous les missions à l'autre rive. Moitié gré, moitié force, les marchands turcs leur prêtèrent les deux barques vides, et la leur propre. Ils voulaient aussi la notre; mais nous nous réclamâmes du pacha de Bagdad comme étant de ses gens, et ils n'insistèrent pas. Toutes les fois qu'ils peuvent trouver de pareilles facilités, ils en profitent; et lorsqu'elles leur manquent, ils se servent d'espèces de corbeilles de jonc de forme ronde, dans lesquelles ils mettent leurs ustensiles de ménage, leurs enfans, leurs jeunes bestiaux, et même leurs femmes dont la plûpart cependant passent à la nage comme les hommes. J'en vis une pousser devant elle d'une main, en nageant, une corbeille dans laquelle était un petit enfant. Plusieurs nageurs étaient dans le fleuve, avec leur lance à la main. Dès qu'ils eurent abordé, ils arrêtèrent nos halleurs et ils voulurent les voler. Quelques coups de fusil, que nous tirâmes, les firent s'éloigner.

Les barques turques, que les arabes avaient retenues pour leur passage, nous joignirent vers le soir, vis à vis d'une hauteur sur laquelle deux mille Arabes furent tués, il y a déja longtems, par les Turcs, commandés par *Al-daban-pacha.* Un peu au dessus, se trouve une petite chapelle que visitent dévotement les pélerins qui vont à la Mecque. La rivière est toujours large, mais peu profonde. Les arabes de la tribu d'*El-Mansur*, riches en buffles, habitent les rives. Au milieu du fleuve, se trouvent plusieurs îles sabloneuses, couvertes de plantations de concombres. Ces légumes et les dattes font la bonne chère de ces peuples.

Nous n'avions plus que quatre ou cinq heures de marche pour arriver à *Hilla.* Nous ne tardâmes pas à trouver de la culture, des villages et des jardins, sur la rive droite : la rive gauche est toujours déserte; et on n'y voit qu'une petite chapelle isolée que les Musulmans croyent être le tombeau de Job, et auquel ils font des pélerinages annuels. La situation d'Hilla est agréable. La ville est située sur les deux bords de l'Euphrate, et les deux parties communiquent par un pont de bateaux. On y voit deux anciens édifices, ouvrages des califes. Elle est habitée par des Arméniens, des Juifs, des Arabes et des Turcs.

Le commerce en est considérable. Des caravanes presque journalières portent à Bagdad, du riz, du bled, de l'orge. Cette ville et ses environs produisent beaucoup de soie: on y fait du drap pour les manteaux, des ceintures de laine, des brides pour les chevaux, et beaucoup d'ustensiles de ménage. Il y a deux douanes; l'une sur la route du désert, l'autre sur celle de Bagdad : nous nous logeâmes tant bien que mal, dans un *Khan*, et demandâmes pour le soir même des chevaux, pour aller à Bagdad. Comme francs, on nous les fit payer un peu plus cher que le prix ordinaire, mais nous en eûmes pour notre petite caravane.

Il y a beaucoup de jardins à *Hilla*: les légumes et les herbages y abondent. La viande et les poissons y sont excellens. Non loin de la ville, on trouve des ruines qu'on dit être celles de la tour de *Babel* et de la grande *Babylone*. Une tribu d'Arabes, qui passent pour de grands voleurs, empêche les voyageurs d'aller les visiter. Suivant les Orientaux, le paradis terrestre était aussi dans ces environs. Les Arabes affirment que les cavernes des deux sorciers, *Harut* et *Marut*, dont parle l'alcoran, se voient encore dans le voisinage, et que ce fut à *Kiusi*, lieu de la naissance d'*Abraham*, que *Nembrod* le fit jeter dans un fournaise.

On ne peut remonter l'Euphrate en bateau,

que

que jusqu'à *Hilla* d'où ils redescendent à Bassora, chargés de bois qu'ils y vendent, fort cher, quoiqu'il ne leur ait coûté que la peine de le couper sur les bords du fleuve. Au dessus d'*Hilla*, on ne se sert plus que de Kielleks, faits avec des outres.

La dépense totale de notre voyage de Bassora à Hilla se monta à deux cent vingts piastres, pour seize jours de route. Nous avions trois domestiques et six Arabes. On fait ses provisions à Bassora : mais on peut facilement les renouveler en route. La volaille, les œufs, la farine, les oignons, les fruits ne manquent pas. Le bois seul est extrêment rare ; et il faut s'en approvisionner à Bassora. Nos Arabes avaient sur le bateau, un four de campagne, pour cuire leur pain, ou plutôt leurs galètes ; et nous nous en servions pour le notre.

Voici quelle était notre manière de vivre : De bon matin, une tasse de café ; et deux heures après, du thé au lait, quand nous pouvions nous en procurer. A midi, nous dînions d'une bonne pièce de four et d'une salade d'oignons et de concombres. Le soir, nous mangions une bonne soupe au vin. Les Arabes faisaient leur pilau, et le mangeaient avec du poisson sec, fort puant.

Une personne seule, qui voudrait faire ce voyage avec économie et sans danger, pour-

rait facilement se mettre à la suite de quelques chiokadars du musselim ou du pacha, qui partent ou arrivent fréquemment de Bassora et d'Hilla. Il ne lui en coûterait pas soixante piastres.

CHAPITRE II.

Départ d'Hilla et arrivée à Bagdad.

NOUS partîmes d'*Hilla* le 14 à trois heures, et nous arrivâmes, après quatre heures de marche, à un *Kiervan sérai*, fort vaste, mais point achevé. Nous trouvâmes plus sûr de nous établir pour la nuit en plein air, au milieu de nos ânes, mulets et chevaux. M. *Henchman*, que le tapage empêchait de fermer l'œil, alla se mettre un peu à l'écart; il eût été volé si un domestique armé d'un fusil, n'était accouru à son secours.

Le 15 et le 16, nous continuâmes notre route à travers la Mésopotamie, trouvant partout des caravansérails, mais de la très-mauvaise eau. Ceux qui y passeront, feront bien de se pourvoir d'eau de l'Euphrate à Hilla. Cette route est très-fréquentée, le pays est plat et découvert: il serait dangereux de passer la nuit hors des caravansérails, à cause des lions et des bêtes féroces. Ce sont d'ailleurs des asiles nécessaires contre les attaques des Arbes.

Nous arrivâmes le 16 au soir, sur les bords du Tigre; et une heure après, au port de Bagdad. Des troupes du pacha étaient campées en assez grand nombre sur le rivage. Elles allaient marcher contre les Arabes et les Kurdes du désert. Ces expéditions ont pour objet de mettre ces tribus errantes à contribution. Nous entrâmes dans la ville, et fûmes loger chez un Arménien, agent de la compagnie anglaise de Bassora.

CHAPITRE III.

Départ de Bagdad et arrivée à Kerkùk.

Nous trouvâmes chez l'Arménien, M. Campbell, officier anglais, arrivé d'Alep avec un Tartare : il se disposait à partir pour Bassora, d'où il passerait dans l'Inde. Il comptait se rendre d'abord à *Hilla*, pour s'y embarquer sur l'Euphrate, route plus courte et plus sûre que celle du Tigre.

Le projet de M. Henchman avait été d'abord de se rendre à Alep par le désert : c'est l'affaire de quinze jours. On prend une escorte d'Arabes, commandée par un *scieh* ; et leur salaire ainsi que les provisions et autres frais ne s'élèvent pas au delà de mille ou quinze cents piastres. La rencontre du Tartare qui avait amené M.

Campbell, nous détermina à profiter de son retour et à prendre le chemin des couriers.

Mehemed aga, ce Tartare de la loge anglaise, se chargea de nous conduire à Alep, défrayés de tout, pour la somme de sept cents piastres, et cent de présent; et nos conventions furent contractées par un acte public. Nous nous pourvûmes en particulier, d'un passeport du pacha et d'un ordre pour les postes, en cas que le Tartare nous quittât, ou vint à mourir. Notre petite caravane devait être composée de deux postillons conduisant trois chevaux, dont un sans charge; de deux Tartares, de M. Henchman, son domestique et moi, et de plus un cheval de relai : en tout sept personnes, et neuf chevaux. On ne fait point de provisions de bouche. Les Tartares sont nourris aux relais des postes; et on y trouve tout ce qui est nécessaire à la vie. La seule chose dont il faille se munir, est une grande bouteille de cuir, remplie d'eau, qu'on attache à la selle. L'eau est extrêmement rare dans ces déserts, et sans cette précaution, on souffrirait cruellement de la soif.

Je n'observai à Bagdad rien de plus que dans mon premier passage, si ce n'est que je m'assurai encore mieux, que les Juifs et les Arméniens s'entendent à merveille, pour faire un monopole universel.

Un ambassadeur persan, qui était arrivé de *Sciras*, vint s'informer de nous, si on avait à Bassora quelques nouvelles des affaires de Perse, et de la guerre de *Murad-Khan* et de *Saduk-Khan*. Il ne savait quelle route il devait tenir, pour retourner à *Sciras*.

Nous sortîmes de Bagdad le 20 octobre, au moment où l'on allait en fermer les portes; et traversâmes l'*Ok-meidan*, grande place où les Turcs s'exercent à tirer de l'arc. Un peu plus loin, sont les ruines d'un retranchement que fit faire *Kuli-Khan*, pendant le siège de Bagdad. La nuit était très-fraîche, et nos manteaux n'étaient pas inutiles. On reposa quelques heures à la belle étoile, au premier relai, après sept heures de marche. Au point du jour, on nous servit du café, des poulets rotis, des dattes et autres mets. Nous nous remîmes en chemin avec les mêmes chevaux. Les stations sont ordinairement de sept heures en sept heures.

Nous passâmes ce jour là, la rivière *Calis* sur un pont de pierres que fit construire *Sciah-abbas*. Une branche du *Calis* se jète dans le Tigre. Le nouveau musselim de *Kerkuk* arriva pendant la nuit à notre gîte, avec une suite nombreuse. Le village ne put lui fournir les subsistances et le fourage dont il avait besoin Il fut obligé d'aller plus loin ; mais ce ne fu

qu'après avoir fait donner la bastonade au *kiaja*.

Le 22 octobre, nous partîmes à minuit, et fîmes une course de sept heures jusqu'à *Kara-Tepé*, une de huit jusqu'à *Kiufri*. Nous passâmes près d'un puits d'où l'on tire du napthe, que l'on brûle pour s'éclairer la nuit. On met ce bitume noirâtre dans des lampes au lieu d'huile. On l'employait déja à cet usage avant et du tems de Strabon. . . . *et pro oleo in lucernis uti.* Nous traversâmes ensuite sur un pont, la rivière de *Kiufri*. Les eaux en sont réputées excellentes. Amurat IV prolongea son séjour sur ses bords, pour en boire en bon musulman.

Le village d'*Ak-Sui* est habité par des chrétiens. On y cultive la vigne, et fait du vin. On le met dans des vases de terre cuite, dont on ferme l'ouverture avec de la chaux, et qu'on enterre ensuite, pour le conserver. La nuit suivante, nous rencontrâmes beaucoup de troupes que le pacha de Bagdad faisait venir de *Diarbekir*, pour marcher contre les Kurdes et les Arabes. Ces troupes avaient pris tous les chevaux à *Tavuk*; et ceux que nous y trouvâmes étaient moins bons que les notres. Nous en changeâmes cependant, et arrivâmes le 24 à *Tissessia*, hameau et relai à une demi lieue de *Kerkuk*.

Un événement imprévu nous força de rester dans ce misérable village, pendant plusieurs

jours. Le musselim de *Kerkuk*, qui devait faire remettre une somme considérable au pacha de Bagdad, non seulement l'avait gardée, mais encore arrêtée la caisse militaire qui venait de Constantinople pour la solde des janissaires. Ainsi saisi de sa proie, il était sorti de *Kerkuk* et s'était joint aux rebelles Kurdes. On craignait qu'il ne vint à *Kerkuk* avec ces alliés, mettre la ville et les environs au pillage.

Pendant notre séjour forcé à *Tissessia*, nous nous hazardâmes à aller secrètement à *Kerkuk*, capitale du *Sciehrezur*, l'ancienne Assyrie. Elle est située sur une montagne artificielle, de figure oblongue, au milieu d'un pays plat. Lorsqu'il pleut, les torrens qui descendent des montagnes voisines en font une île. Nadir Sha la prit, après vingt quatre jours de siège; et marcha ensuite à Mosul où il fut battu par les Turcs. *Kerkuk* est habité par des Kurdes de la tribu de *Kiuran*, qui possèdent aussi une autre forteresse à peu de distance, sur un pic presqu'inaccessible. Son territoire produit beaucoup de bled et d'orge. La volaille y est en abondance, ainsi que des fruits de plusieurs espèces. On y cultive le coton et la soie, et manufacture quelques étoffes légères. Les Nestoriens qui y sont établis parmi les Kurdes, font d'assez bon vin. On montre dans une mosquée, la tombe d'un S. Denis et d'un autre saint aussi chrétien.

Nos Tartares lassés de rester à *Tissessia*, firent tant d'instances au nouveau musselim de *Kerkuk*, qu'il nous permit de continuer notre route par le désert.

CHAPITRE IV.

Départ de Kerkuk et arrivée à Mosul.

Le musselim nous donna un ordre pour l'*émir Abid* qui campait dans le désert auprès du petit *Zab*, afin qu'il nous escortât; et il nous fit accompagner jusqu'à son camp par une troupe de Kurdes. Nous traversâmes un pays mêlé de hauteurs et de bas fonds ; le terrein est presque partout d'argile, ou de glaise. Nous passâmes à gué le petit *Zab*, et entrâmes dans le camp de l'émir *Abid* : il était à quatre lieues plus loin, avec son avant garde. Ses gens nous donnèrent à souper, du café, du mouton roti et du pain; nous partîmes ensuite pour l'aller trouver. Plusieurs autres camps étaient épars le long du *Zab*. Avant qu'il fût tout à fait nuit, nous vîmes deux lions qui s'éloignèrent à notre approche. A minuit, nous arrivâmes à la tente de l'émir, et nous couchâmes ça et là à l'entour, en attendant son réveil. Au jour, on nous introduisit dans sa tente. C'était un beau vieillard, de haute taille, fort maîgre. Deux jeunes enfans étaient à ses côtés. Il lut l'ordre

l'ordre du musselim, et ordonna que tout son camp montât à cheval ; ce qui fut exécuté en un moment : il se mit à la tête, et nous partîmes. Cette avant garde pouvait être d'environ trois cents cavaliers.

Nous marchâmes dans un pays entièrement désert, entre deux chaînes de montagnes assez basses, composées de talc, de pierre calcaire, et de glaise : deux heures après, nous retrouvâmes le *Zab*, que nous passâmes, les uns à gué, les autres sur un pont qui ne paraît pas fort ancien. Au delà du pont, est un village dont le bey kurde est seigneur, et où il perçoit un péage de toutes les caravanes qui y passent : nous changeâmes ici de chevaux. Notre émir nous escorta encore pendant deux lieues, et nous quitta en laissant avec nous six cavaliers pour nous conduire jusqu'à *Erbil*. Ces gens qui nous avaient été donnés pour notre sûreté, voulaient nous faire la loi, et nous conduire, non à *Erbil*, mais à un autre camp kurde, à cinq lieues à côté d'*Erbil*. Nous nous y opposâmes ; ils nous quittèrent ; et nous continuâmes seuls notre route, non sans inquiétude.

A la nuit, nous passâmes sous le fort d'*Erbil* : il est perché au sommet d'une montagne artificielle, au milieu d'une plaine : sa forme est circulaire : c'est une vaste citadelle entou-

rée de fossés ; elle est entre les mains des Kurdes de la tribu de *Badgilan* qui occupent le territoire entre les deux *Zabs*. A peu de distance du *Zab*, est un de leurs villages, avec des jardins arrosés par un canal tiré du *Zab*. On y fait quelques toiles de coton.

Je crois *Erbil*, l'ancienne Arbelle, dont Alexandre s'empara après avoir défait Darius, dans une grande bataille, auprès de *Gangamelle*. Comme ce dernier lieu était un petit village, les historiens grecs, suivant leur usage de tout exagérer, donnèrent à cette bataille le nom d'Arbelle. *Gangamelle*, le lieu de l'action, pourrait bien être le bourg d'*Ansova* qui se trouve sur la route, une lieue plus loin. Il est habité par des Caldéens catholiques, et un schiek kurde y commande. Nous y soupâmes, et changeâmes de chevaux. Le chef kurde nous escorta avec six cavaliers : au point du jour, nous arrivâmes sur le bord du grand *Zab*. Ce fleuve est ici divisé en plusieurs bras, dont un profond : nous les passâmes cependant à gué, mais nos chevaux perdirent quelquefois le fond, et il fallut mettre nos jambes sur la selle. En tems de pluie, il n'est point guéable : les *Jésides* se servent alors de *Kielleks*. Je crois le grand *Zab*, l'ancien *Lycus*, et le petit *Zab*, le *Caprus*. Strabon dit qu'Arbelles était sur le *Caprus*. Alors *Erbil*

serait le mont de la victoire, ainsi nommé par Alexandre après la bataille. « *Nicatorium montem, quem sic Alexander nominavit.* »

Après le passage du fleuve, nous changeâmes d'escorte; et en prîmes une de Jésides, grands voleurs des caravanes qu'ils n'escortent pas, mais assez fidèles quand ils les escortent.

Après sept heures de marche, nous trouvâmes une autre rivière qui va se jeter dans le Tigre : elle arrose un village de Caldéens catholiques qui parlent leur langue originelle, le caldéen. On y voit les ruines de plusieurs églises : une fort grande s'est conservée, on y montre le tombeau de Sainte-Barbe, martyre. M. Ives s'y procura quelques manuscrits caldéens, qu'il a fait imprimer en partie, dans son voyage, sans en donner l'interprétation. Ce sont d'anciens évangiles, et autres choses peu intéressantes. Nadir sciah qui désola toutes ces contrées, fit beaucoup de mal à ce village catholique; il ne s'est point encore rétabli, depuis cette invasion. La poste y est bien servie, les chevaux que nous y prîmes étaient excellens; et en deux heures, nous arrivâmes à Mosul. Nous fûmes loger chez le chef des Tartares, qui lui même habite dans le palais du pacha.

CHAPITRE V.

Séjour à Mosul.

EN arrivant à Mosul, on nous régala de l'agréable nouvelle que la route de Diarbekir était cernée par les troupes du kurde Tamir et du vaïvode de Merdine, qui, par ordre du pacha de Bagdad, avaient réuni leurs forces, pour contraindre une tribu arabe de reconconnaître pour chef, celui que le pacha avait nommé. Cette tribu en voulait un autre, avait chassé le protégé du pacha, et s'était disposée à soutenir ces prétentions et son choix par la force. Le pacha de Bagdad, pour forcer les Arabes nommés les *Tahis*, qui habitent le désert, le long du petit *Zab*, à lui obéir, avait traité avec le kurde Tamir qui, peu auparavant, s'était lui-même révolté contre la Porte : celui-ci avait réuni ses troupes à celles du vaïvode de Merdine, et les deux bandes de dévastateurs mettaient à contribution tout le pays entre *Nisibe* et *El-Gésire*.

Les *Tahis* étaient soutenus par les Jésides des montagnes du Singiar, et par plusieurs tribus kurdes; le plus grand nombre était cependant resté neutre. Tamir avait rassemblé, disait-on, cinq mille hommes de cavalerie.

Il n'était pas possible de continuer notre

route au travers de ce théâtre de la guerre. Forcés de rester à Mosul, nous quittâmes le logis des Tartares, pour aller chez les missionnaires, où nous fûmes plus commodément. Le premier compliment du père Raphaël, mon ancienne connaissance, fut que me croyant mort, il avait, ces jours passés, dit une messe de *requiem* pour le repos de mon ame. Je le remerciai fort de cette marque d'attachement, quoique sa messe fut perdue pour le présent, elle pouvait m'être utile dans l'avenir: c'était autant d'avance pour mon salut. Un Tartare passa peu de jours après, portant, disait-on, à Bagdad, un firman du grand seigneur, pour exterminer les *T'ahis*, s'ils persistaient dans leur rébellion.' Avant d'avoir reçu cet ordre, Tamir l'exécutait de toutes ses forces: il les attaqua, les défit et envoya des sacs remplis de têtes à Bagdad. Quant aux autres fruits de la victoire, les chameaux, les chevaux, les moutons; les gens de Tamir vinrent les vendre à Mosul, fort bon marché. En général, dans ces dissentions sanglantes, les vainqueurs trouvent difficilement à vendre leur butin, car lorsque le calme est rétabli, les anciens propriétaires réclament les bestiaux qu'ils reconnaissent leur avoir appartenus, et les rachètent à vil prix, ou même les reprennent de force. Les *T'ahis* battus, mais non découragés, en-

voyèrent un parti, pour enlever ceux qui portaient le convoi triomphal de têtes, à Bagdad; mais ils avaient pris une route détournée ; et ils ne réussirent qu'à arrêter un courier, qui venait de Bagdad, porter au pacha de Mosul, l'ordre de marcher contre les *Tahis*. Quelques nouvellistes prétendirent que ce n'étaient pas les *Tahis* qui avaient intercepté l'ordre, mais le pacha de Mosul, lui même, qui avait usé de ce stratagême, pour n'être pas obligé de se mettre en campagne, si le firman lui parvenait.

Pendant que les Arabes et les Kurdes s'égorgeaient dans le désert ; les prêtres syriens catholiques se faisaient à Mosul, une guerre d'invectives, aussi animée, mais jusqu'à présent moins sanglante. Il s'agissait d'une chose très-importante, savoir s'il fallait se tenir assis ou debout à l'évangile : tout le monde avait été forcé de prendre parti; et les prêtres, ainsi que les missionnaires, déclamaient, prêchaient, chacun pour le sien, en attendant de se battre. l'Évêque d'Alep qu'on appela comme médiateur, décida qu'il fallait se tenir debout, trouva grand nombre de réfractaires; l'animosité s'en est mêlée depuis trois mois, au point, que beaucoup de catholiques latins sont retournés au schisme grec, et ont abandonné l'église romaine. Pour nous distraire un peu de l'ennui de ces discussions qui ne

seraient que ridicules, si elles n'enfantaient des haines et n'occasionnaient de véritables malheurs, nous fûmes nous promener à cheval au jardin du pacha, éloigné d'une lieue de la ville.

C'est un enclos extrêmement vaste où l'on trouve un *kiosk*, quelques pièces d'eau vive, des vignes, et surtout une immense plantation de pistachiers : le pacha y a une assez jolie maison. La guerre qui partout rend les vivres chers et rares, produisait ici un effet contraire. Les subsistances y étaient à meilleur compte qu'à mon premier passage. Ce qu'on volait aux pauvres Kurdes, servait à la bonne chère à Mosul : nous y mangeâmes aussi un raisin délicieux et à très-gros grains blanchâtres qu'on apporte d'Amadie : les azeroles sauvages ne sont pas rares et assez bonnes : azerole est ici leur nom; et sans doute les Romains en transportant cet arbre en Italie, lui conservèrent le nom de son pays.

Les pauvres mangent rotis, comme des chataignes, une grosse espèce de glands, que l'on apporte du Kurdistan, et des fromages que font les Arabes, dans lesquels ils mettent du thim qui lui donne bonne odeur. Les cailles israëlites sont en très-grande abondance, nous en avions vus des vols très-nombreux pendant notre route : lorsqu'ils se lèvent, ils font

autant de bruit qu'un grand vol de nos pigeons. Elles n'ont de bon à manger que la carcasse, tout le reste est maigre, sec et sans goût : mais des affammés tel que les gens de Moyse, devaient les trouver excellentes.

J'ai observé que les enfans jouent ici à la toupie, et les hommes faits s'amusent de combats de Francolins, comme en Angleterre de coqs ; dans les Indes de cailles. Ces jeux paraissent être extrêmement anciens;on les trouve sur des médailles de Dardanie, ville antique de la Troade.

On teint à Mosul, beaucoup de toiles et de mouchoirs de coton. Le bois y est extrêmement rare, et on n'y brûle guère que de la fiente séchée. Tout ce qui entre par les six portes de la ville paye la douane ; ceux qui n'ont point d'argent en allant vendre leurs denrées au marché, laissent un gage qu'ils reprennent en sortant. Le mal d'Alep est connu à Mosul, et les hémorroïdes y sont très-communes: on les attribue à la chaleur des pierres sur lesquelles on s'assied dans les bains.

La caravane de Tauris vient en ving-cinq jours à Mosul, et apporte de la soie et des peaux d'agneaux mort-nés dont on fait un grand usage pour les bonnets, ou kalpacks : elle en exporte des toiles, de schals et des draps de France qui viennent d'Alep. Plusieurs autres

caravanes

caravanes d'Urfa, de Merdine, d'Amadie, de Constantinople. de Tokat, font un assez grand commerce à Mosul.

Nous ne pouvions continuer notre route, sans la permission du pacha qui ne voulait pas nous la donner, dans la crainte qu'on ne le rendît responsable des malheurs qui pourraient arriver. Enfin, après vingt-un jours de séjour, plusieurs couriers de Bagdad étant arrivés pour le camp de Tamir, nous nous déterminâmes à les suivre, et à aller nous mesttre sous sa protection.

CHAPITRE VI.

Départ de Mosul et arrivée à Nisibe.

Le 18 novembre, à onze heures du matin, nous nous mîmes en route sous l'escorte de plusieurs cavaliers et de vingt fantassins. Nous n'avions pour toute provision, que du pain, du fromage et très-peu d'eau : chacun de nos soldats avait un âne pour porter son bagage et ses vivres ; l'eau était dans de petits outres attachés sous le ventre des ânes.

Nous marchâmes pendant huit heures, dans des lieux arides et déserts : à la nuit, nous trouvâmes le camp de Tamir, au pied d'une petite montagne. Ce camp occupait une

grande étendue de terrein ; la tente du pacha Tamir était au milieu : tout autour, à une assez grande distance, étaient les tentes de ces troupes et de la tribu, avec les chevaux, les chameaux, les bœufs, les ânes, les moutons de chaque famille auprès des tentes de chacune : les unes en ont beaucoup, les autres peu, ce qui fait la différence des riches aux pauvres. Nous fûmes nous établir auprès de la tente du vaïvode de Merdine ; et comme il était tard, nous y passâmes la nuit à la belle étoile, après un souper très-frugal.

Le 19, au point du jour, le son des tambours nous annonça que l'armée et la tribu allaient se mettre en marche. Cette dernière était de dix mille kurdes, et les troupes d'environ deux mille cavaliers. L'objet de ce mouvement était de se rapprocher de l'eau, et l'on ne marcha qu'une heure. Le général Tamir avait une sœur qui le suivait partout comme une véritable amazone, montée sur une belle jument. Ses femmes étaient sur des mulets couverts de grands tapis ornés de franges. Voici l'ordre de la marche : les bagages, les tentes, les femmes et les troupeaux avec leurs bergers, partaient les premiers par diverses routes, sachant d'avance quel était le lieu du rendez-vous pour camper. Le général les suivait à la tête de sa cavalerie rangée en bon ordre ; le

coup-d'œil de cette armée ou plutôt de cette nation en marche, était fort beau : il n'y avait ni bruit, ni désordre, ni confusion.

On trouva une mare dont l'eau invitait peu à se désaltérer. Les chevaux et les chameaux la rendirent encore plus trouble et plus dégoûtante ; pendant l'abreuvage, on dressa un petit pavillon sous lequel le pacha prit son café : cette mare avait été l'objet de la marche : on dressa à peu de distance, la grande tente du général ; et en un moment, tout le camp fut tendu. Les femmes coururent remplir leurs outres, et chacun s'occupa de son dîner.

Nous nous arrangeâmes du mieux que nous pûmes derrière la tente du vaïvode de Merdine, et fîmes présenter nos firmans au pacha Tamir, pour obtenir une escorte. Il nous l'accorda pour onze heures du soir ; et à cette heure, dans l'obscurité et le plus profond silence, nous traversâmes le camp, et nous avançâmes avec nos gardes, dans le désert qui mène de Mosul à Nisibe.

Le lendemain, nous passâmes le *Singiar*, mais fort loin de l'endroit où nous l'avions traversé en allant à Bassora. Nous tuâmes un espèce de bléreau, fort commun dans les déserts. La nuit suivante, nous nous égarâmes et fûmes obligés de faire halte, pour tâcher

de retrouver notre route au jour. Harassés de fatigue et presque morts de soifs et de faim, nous arrivâmes à un village, dont le scieh eut l'humanité de nous faire donner à manger et à boire. Le chef de notre escorte nous quitta ici, et ces gens nous conduisirent à Nisibe. Notre Tartare, qui se sentait échappé d'un grand péril, se hâta de faire un *korban* ou sacrifice de délivrance : il fit tuer un mouton par un prêtre, et lire un chapitre de l'Alcoran. Cette cérémonie est le *Te deum* des Musulmans. Pour nous, en bon catholiques, nous eussions pû adresser nos actions de graces à saint Jacques qui, comme on sait, est le patron des pélerins. On voit ici son tombeau dans une chapelle auprès du pont ; il est surmonté d'une urne de porphire assez belle et bien travaillée, pareille à celle de notre saint-Barthélemi Florentin.

CHAPITRE VII.

Départ de Nisibe et arrivée à Diarbekir.

NOUS quittâmes Nisibe de bon matin, le 22 novembre, sous l'escorte de sept gardes, et avec de très-mauvais chevaux de poste. A une demi-lieue de la ville, est un grand arc à demi ruiné que les Juifs viennent visiter en pélerinage. Nos chevaux étaient si mauvais,

que pour continuer notre route, nous fûmes obligés de nous saisir des premiers que nous rencontrâmes à la pâture. Les Tartares n'y font pas d'autres cérémonies : ils les laissent ensuite à la première poste ; et ceux auxquels ils appartiennent, vont les y chercher. Nous fûmes un peu moins injustes, et payâmes le loyer des chevaux, ce qui nous fit combler de bénédictions par ces pauvres gens, peu accoutumés à ces dédommagemens, et qui s'estiment heureux, quand on ne leur donne pas des coups de baton pour salaire.

Après avoir traversé quelques villages, nous arrivâmes à Merdine, nous y trouvâmes plusieurs Tartares, et la caisse militaire qu'on envoyait à Bagdad : ils n'avaient osé continuer leur route. Notre arrivée à bon port, les rassura et les décida à partir.

Les couriers tartares sont dans l'usage de ne pas sortir des maisons de la poste dans les villes, crainte de quelque avanie. Je les imitais pour l'ordinaire. J'avais des lettres pour le père Ignace, missionaire à Merdine. Je l'envoyai chercher, il vint. J'étais habillé en turc, et lui adressai la parole en cette langue qu'il savait aussi. Il ne me reconnut pas, et me demanda mon nom : je le lui dis, en lui donnant une terminaison turque : il changea de couleur, et parut tout interdit. Il crut tout à coup

que j'étais un de ses anciens collègues de la mission, nommé Justin, qu'il en avait fait chasser. Cet homme était mort; mais le pauvre père Ignace vit en moi un revenant, et s'imagina que ce Justin, après s'être fait Turc, venait pour se venger de son ancien persécuteur. Sa conscience lui faisait peut-être quelque reproche. Je ne le laissai pas longtems en peine, et me fis connaître. Le père Ignace me procura quelques belles medailles parthes. Il m'assura qu'à deux journées de Merdine, on voyait de belles ruines antiques; et tout auprès, un village dont les habitans parlent un grec corrompu; on les croit un reste de Macédoniens. Le vieux patriarche des Syriens schismatiques venait de mourir; le père Ignace avait tâche de mettre à profit l'interrègne, pour faire quelques conversions à l'église romaine; le nouveau patriarche qu'on attendait d'Alep, était catholique, et ne devait pas manquer d'occupation dans cette vigne où l'ivraie schismatique étouffait le bon grain de la catholicité.

Ce fut en 1516, que Merdine, Mosul, et le Kurdistan passèrent sous le joug des Ottomans; Selim Ier. les réunit à son empire.

Le 23, nous partîmes de Merdine, et arrivâmes à un misérable village kurde, auprès duquel est une petite église. La femme d'un *scieh*

morte en odeur de sainteté, y est enterrée et fait des miracles. Notre Tartare voulut y faire ses dévotions ; deux moutons furent tués en sacrifice, et offerts à une vieille femme qui était la prêtresse de la sainte. Cet homme, zélé Musulman, était marié et ne pouvait avoir de progéniture ; la prêtresse lui fit faire de longues prières dans cette église, prononça sur lui des paroles magiques, et lui remit quatre figues sèches, qu'elle fit toucher au tombeau de sa sainte. Quatre vendredi de suite, il devait mettre une de ses figues bénites dans un verre d'eau, et en faire boire à sa femme ; avant la fin de l'an, ils auraient un enfant mâle. Le Tartare paya bien la sainte recette, et nous continuâmes notre route vers Diarbekir, où nous entrâmes par le pont du Tigre.

Nous y apprîmes que les Ruscivans infestaient la route d'Alep, et venaient d'enlever une des plus riches caravanes qui fût jamais partie d'Alep. Les chemins étaient cependant assez sûrs jusqu'à Urfa. Nous fûmes loger chez les pères capucins, la maison des postes étant peu commode.

Le pacha de Diarbekir venait de marcher contre les Ruscivans, et devait réunir ses troupes à celles des pachas de *Van*, et d'*Erzerum*. Ces sortes d'expéditions ont ordinairement pour objet de lever quelqu'impôt ex-

traordinaire, sur les peuples. On fait d'abord de grands préparatifs et de grandes menaces; s'ils s'effrayent et payent, les garnisons ne sortent pas des places; s'ils refusent, on se met en campagne; le plus souvent le tribut est apporté avant d'en venir aux mains; mais s'il y a quelqu'action elle est décisive; si les pachas sont vainqueurs, le pillage tient lieu d'impôt; s'ils sont repoussés, ils transigent; ou rentrant dans leurs places, remettent l'expédition à une autre fois. Ici, comme dans presque tous les gouvernemens, avec des formes plus ou moins vexatoires, ceux qui gouvernent veulent tirer le plus qu'ils peuvent, des peuples, et ceux-ci payer le moins qu'il est possible. Les puissans veulent opprimer et les faibles ne pas être opprimés. Les hommes sont partout injustes; les lois seules sont équitables de leur nature; mais ici, il n'y a point de lois; et dans les pays où il y en a, ce remède devient souvent un poison entre les mains de médecins sans lumières, sans humanité et sans vertu. *Sic rotat orbis.*

CHAPITRE VIII.

Départ de Diarbekir et arrivée à Urfa, Bir et Alep.

La route était si peu sûre, qu'il eût été sage d'attendre la caravane qui devait aller à

Severek

Severck. Mais elle devait tarder longtems ; nous étions pressés, nous prîmes des chevaux de poste, et partîmes le 29 novembre à minuit. Nous marchâmes toute la nuit et toute la journée du lendemain, au milieu d'une campagne déserte, des volcans éteints et sur la lave. La montagne de *Besserek* que nous traversâmes, paraît avoir été le foyer principal de ces volcans. Nous fîmes halte près d'un petit ruisseau qui descend de la montagne, et nous couchâmes sur nos tapis. Notre Tartare affectait de marcher dessus avec ses bottes. Je lui observai que, si j'allais chez lui, je quitterais, suivant l'usage, mes bottes sur l'escalier, et qu'il ne devait pas salir nos tapis ou plutôt nos lits. Cette remontrance lui déplut; et il nous dit beaucoup d'injures, au risque d'être congédié de la loge anglaise en arrivant à Alep.

Le 30, à deux heures du matin, nous nous remîmes en marche, trouvant toujours des montagnes volcaniques; la chaîne en est double, et s'étend d'un côté, jusqu'au mont *Taurus*, de l'autre jusqu'au *Masius*. Le chemin est détestable, et presque'impraticable à chèval; et pour ne pas nous rompre le cou, nous prîmes le parti d'achever la route à pied jusqu'à Severek, où nous arrivâmes à midi. Severeck est au fond d'un entonoir, au milieu

duquel est un pic, sur lequel est un petit fort. Les maisons sont de lave et de terre: les côtes environantes sont couvertes de vignes. Il est habité par des Arméniens et des Turcs; et un aga y commande. La lave paraît être un granit décomposé, mêlée de pierres calcaires, lancées au loin par une violente éruption, et un peu altérées par le feu. La grande plaine au-delà de Severek doit avoir été un immense cratère qui s'étendait des montagnes de l'Arménie Mineure, à celles de la Turcomanie. Les Kurdes et les Turcomans viennent en été, faire paître leurs bestiaux de ce côté où les pâturages sont excellens. En approchant d'Urfa, on trouve des champs cultivés, mais point d'arbres; et çà et là, quelques villages épars dans la plaine. Plus près encore de la ville, sont beaucoup de vignes qui, comme on l'éprouve en Sicile, réussissent fort bien dans les terres volcanisées.

Nous logeâmes hors de la ville, dans un vaste *Khan*. Urfa ou Orfa est l'ancienne Edesse, capitale de l'Osroëne, partie occidentale de la Mésopotamie. Caracalla en fit une colonie romaine. Les Turcs l'appèlent *Raha Valisi*, corruption de l'ancien nom de *Callirohé* que lui donnaient les Grecs. L'empereur Justin la rebâtit, et elle prit le nom de *Justinopolis*. Strabon l'appèle *Hierapolis*.

C'est un des premiers gouvernemens des pa-

chas à trois queues. La ville est entourée d'un mur assez élevé, construit en pierres calcaires de forme quarrée. Elle est située sur le penchant d'un côteau, du sommet duquel on jouit d'une vue fort étendue : il y a beaucoup de jardins : la côte est couverte de vignes, et la plaine fertile en orge et en bled. Les maisons sont assez mal bâties : le sérail du pacha a seul quelqu'apparence. Au milieu de la ville, est une mosquée sans toît, où les Turcs font cependant leurs prières ; c'était l'église de saint-Jacques, du tems des comtes d'Edesse. On prétend que Nembrod en est le premier fondateur. Les ruines qu'on voit au sommet de la montagne étaient, dit-on, son palais ; le roi Abgare y a fait sa résidence. Près de ces ruines, est une mosquée avec deux minarets. Ce roi Abgare est celui qui envoya faire le portrait de notre seigneur, et lui offrit des secours contre les Juifs. Les annales arméniennes disent que ce prince était arménien, et reçut le baptême d'un apôtre que Jésus lui envoya après sa résurrection. Caracalla avait pris Edesse sur les Sarrasins, et y fut assassiné par Macrin. Baudouin, frère de Godefroi de Bouillon, la prit en 1097, et l'érigea en comté. Les Turcs s'en emparèrent en 1142.

Auprès de la ville, est un beau bassin d'eau vive, qu'on appèle le bassin d'Abraham. Il

est entouré de très-hauts platanes; plusieurs *kiosks* et une mosquée sont auprès. Cette eau très-claire et très-pure naît de deux sources abondantes qui sortent là de la terre: elle est en grande vénération chez les Musulmans, et consacrée à Abraham. C'est ici, dit la tradition, qu'il se mit à genoux avant d'offrir son fils en holocauste, et les deux sources sortirent sous ses genoux; le bassin est rempli de poissons: ce serait un pêché très-rigoureusement puni par la justice humaine et divine, que d'oser en prendre. Il est naturel de présumer que ce fût cette eau qui guérit le roi Abgare de sa lépre. Ce qui me paraît encore plus sûr, c'est que cette source était la fontaine *Calli-rohé* des Grecs. On montre le tombeau d'Abraham sur une hauteur voisine; et dans la ville, l'église de saint-Alexis et le tombeau de plusieurs martyrs.

La douane est ici très-productive, à cause du grand nombre de caravanes qui y passent. On en estime le revenu à quarante bourses l'année : le pacha tire d'ailleurs beaucoup d'argent des Arabes et des Kurdes du désert.

On manufacture à Urfa beaucoup de toiles de coton, et de maroquins : les jaunes d'Urfa sont les plus estimés, comme les violets de Tokat et les rouges de Diarbekir. La garnison turque est de deux *ortas* ou compagnies

de janissaires qui s'accordent rarement. En dépit de l'alcoran, ils sont grands ivrognes; et quand ils se sont bien soulés dans les cabarets arméniens, ils se battent dans les rues. Presqu'aucun jour n'est *kan-siz*, c'est-à-dire, sans que le sang coule. Les chrétiens sont souvent insultés, et les pachas eux-mêmes, éprouvent quelquefois de la résistance, soit de la soldatesque, soit des habitans très-portés à la sédition. Les pères capucins étaient autrefois chargés de cette mission, mais dans une de ces insurrections, les chrétiens schismatiques du pays se servirent des janissaires pour s'en débarrasser, èt les firent tous égorger, pour satisfaire leur haine religieuse.

Je ne pus me procurer aucune médaille, quoique les gens du pays m'eussent assuré qu'on en avait trouvé beaucoup que l'on avait fait fondre. La plûpart de celles qu'on trouve à Urfa, sont d'Antiochus IV, de quelques empereurs romains et des rois Abgares, toutes mal frappées et d'un dessin barbare; celles d'Edesse, de *Carrhaé* et de la *Rhesaéne* sont communes: celles de Seleucie du Tigre, de Nisibe et de Singara sont plus rares. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous pûmes nous procurer des chevaux. Il n'y a point ici de poste publique: des particuliers nous en louèrent; et le 2 décembre, nous sortîmes d'Urfa.

La route est toujours dans les montagnes : en quelques endroits, elle est taillée dans le roc, et paraît avoir été faite par les Romains : c'était le chemin de Samosate.

Après neuf heures de marche, nous arrivâmes à *Ciarmilik* où l'on trouve un vaste et beau kiervan-sérail. Le village est misérable, les maisons sont construites en forme de cloche, et toutes en terre. Nous logeâmes chez le *kia-jà* qui, pour nous faire place, envoya ses bestiaux dans une autre cloche.

Le lendemain, nous traversâmes l'*Arab-Dagh*, vaste pâture, où les Arabes mènent leurs troupeaux en été : c'est le cratère d'un volcan éteint depuis bien des siècles : il en a la forme, et est ceint de montagnes circulaires.

Nous arrivames le 4, à *Bir*, sur la rive de de l'Euphrate, et nous établîmes dans la cour du musselim. Les Romains y tenaient jadis des troupes pour contenir les peuples de la Syrie, qui se révoltaient souvent, et dont le caractère n'est pas changé. L'autorité et les firmans du grand seigneur sont assez mal reconnus à *Bir*. Les Tartares qui partout ailleurs commandent en maîtres, sont ici plus accommodans, et prient, au lieu d'ordonner avec insolence. Quand on présente aux Syriens quelque firman qui leur déplaît, leur réponse proverbiale est : *Je me torche le derrière avec*

la barbe du sultan ; ou, *la sultane favorite est réservée à mon baudet*. On peut conclure de ces belles expressions figurées, sans cesse dans la bouche de la populace, que la Porte n'est pas fort respectée à *Bir*.

Cette ville est située sur une montagne de pierre blanchâtre comme celle de Malthe; quelques maisons sont creusées dans le roc, et ressemblent à des cavernes. Le chateau mérite attention, il est perché au sommet de la montagne; c'est un ouvrage de Seleucus, réparé par *Malek-el-Dahar*, troisième fils de Saladin. On lit sur la porte, une inscription arabe qui le prouve. Ce château renferme des bésesteins, des bains, des marchés et de vastes magasins pour les munitions de guerre et les armes; j'y trouvai plusieurs chausses-trapes dont on se servait contre la cavalerie; au milieu est un grand puits, *Bir*, qui a donné son nom à la ville. Il est très-profond, et l'on croit qu'il descend jusqu'au niveau de l'Euphrate d'où venait sans doute l'eau qu'on y puisait. Peut-être aussi, n'était-ce qu'une profonde citerne, pour recueillir l'eau de la pluie. Outre ce puits, il y a encore un souterrain incliné à l'horison, fort élevé, et fort large, qui descend jusqu'au fleuve. Autour de *Bir*, sont plusieurs jardins remplis de noyers, d'oliviers, de pruniers, et de plusieurs autres

arbres fruitiers. Non loin de *Bir*, était l'antique *Jeropolis*, et la ville de *Zeugma*, de la Comagène : on y trouve de vastes ruines.

Notre Tartare fit un présent au musselim pour en obtenir des chevaux, et nous partîmes. On traverse l'Euphrate dans un bac. Un peu plus loin, est une rivière qui s'y jète et fait tourner plusieurs moulins à bled. La garde à cheval que nous avions prise à *Bir* fut remplacée par des hommes à pied à *Asip*, village habité par des Turcs, que nous trouvâmes très-affligés d'une contribution extraordinaire que venait d'exiger d'eux, le frère du pacha d'Urfa.

Le 5, nous traversâmes une campagne cultivée et fertile, qui mène à *El-Beg*, lieu de la résidence d'un prince turcoman, que les pachas ont déterminé à quitter la vie errante de sa nation, pour se livrer à l'agriculture; exemple qui ne sera guère imité, ni par d'autres pachas ni par d'autres Arabes. Ces nouveaux colons qui n'ont pas cependant entièrement renoncé à leurs anciennes habitudes, battent souvent l'estrade pour détrousser les passans.

Nous logeames chez le bey, et ne pûmes nous y procurer pour souper, qu'un plat de riz que nous envoyèrent les femmes de son harem.

Le lendemain nous sortîmes du pachalik

d'Urfa

d'Urfa et entrâmes dans celui d'Alep. Sur la frontière, nous rencontrâmes le frère du pacha d'Urfa qui revenait de recueillir le tribut à main armée. Il était accompagné d'un grand nombre de cavaliers, et précédé d'une avant-garde de fusiliers, pour qu'on ne lui enlevât pas à son retour, la paie dont il venait de se saisir.

A *Bab*, nous n'étions plus qu'à six lieues d'Alep: c'est un gros village tout démantelé; le pacha d'Alep l'a réduit dans cet état, à cause de l'esprit séditieux de ses habitans.

Les dangers de la route n'étaient pas encore passés; et il nous falait encore une escorte pour nous mettre au port; notre Tartare en voulait bien une, mais sans la payer. Après bien des difficultés, nous prîmes une garde kurde, et partîmes à l'entrée de la nuit. Les chemins continuaient d'être très-mauvais et le pays inégal: enfin, à une heure du matin, nous arrivâmes aux portes d'Alep. Elles étaient fermées; nous attendîmes le jour dans un cabaret à café. Dès qu'on les ouvrit, nous entrâmes dans la ville, et fûmes loger chez le consul d'Angleterre. M. Kenchman était parti du Bengale, en février, et n'arriva à Alep que le 6 décembre. Il semblait que l'Europe le repoussait: on verra par la suite qu'il n'y touchait pas encore.

ITINÉRAIRE
ASIATIQUE
De Bagdad à Alep.

	heur. de marche.
De Bagdad à Kiufri . . .	37
De Kiufri à Kerkuk. . . .	24
De Kerkuk à Mosul. . . .	30
De Mosul à Nisibe. . . .	45
De Nisibe à Merdine. . . .	12
De Merdine à Diarbekir. . .	20
De Diarbekir à Severek. . .	20
De Severek à Urfa. . . .	18
D'Urfa à Bir.	50
De Bir à Alep. . . .	24
TOTAL . .	280

Quand les routes sont sûres, un courier va de Bagdad à Alep en dix ou douze jours.

D'Alep à Constantinople, deux cent cinquante lieues.

Le courier met dix jours.

D'Alep à Antioche. .	4	*journées de caravane.*
A Latakié. .	4	
A Alexandrette. .	6	
A Damas. .	11	
A Barut. .	3	
A Jérusalem. .	8	
A Tripoli de Syrie.	8	

CHAPITRE IX.

Séjour à Alep.

ALEP est la capitale de plusieurs districts; et peut passer pour la plus belle ville de l'empire turc. Elle est grande, bien bâtie, et fort peuplée. On y compte soixante-quatorze quartiers, quatorze mille maisons, plusieurs mosquées et plusieurs bains publics.

Tous les édifices sont en pierres; les bésesteins, les marchés, les kans, les karavansérails sont très-vastes; les rues bien pavées, et tenues beaucoup plus propres que dans les autres villes turques; elle est environnée de murailles, et a plusieurs portes. Ses habitans sont des Turcs, des Maronites, des Arméniens, des Grecs et des Juifs.

Sa vaste et antique forteresse mérite l'attention des voyageurs; elle est placée sur une de ces montagnes artificielles dont j'ai parlé plusieurs fois, et qui ne sont pas rares dans l'Assyrie. Les gens du pays la croyent l'ouvrage de Joab, capitaine de David : mais elle est plutôt celui de *Seleucus* Ier.

On n'est pas bien assuré si Alep était *Hierapolis*, *Berrohé* ou *Chalybon* ; la ressemblance de nom me la ferait plutôt croire cette dernière.

Les chrétiens latins y ont des carmes, des

pères de la terre sainte, des capucins et des dominicains. Il n'y a plus de jésuites ; ces braves gens s'occupent plus de commerce que de conversions. Hors de la ville, est un grand faubourg appelé la juiverie, mais habité par des Maronites.

Les deux montagnes de *Buzaga* et de *Babégue* dominent Alep ; et au bas, sont beaucoup de jardins et de maisons de campagne et de plaisance. La campagne est embellie d'oliviers et de pistachiers dont le fruit est plus beau et meilleur qu'en Sicile ; plusieurs autres fruits y abondent ainsi que le bled et l'orge. La petite rivière de *Kavik*, l'ancien *Chalus*, qui va former le lac de *Chalcis*, passe sous les murs ; mais elle est à sec en été, et l'eau est très-rare dans cette saison. Le commerce de cette ville était autrefois beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui: au lieu que celui de Damas s'est accrû. On y manufacture cependant encore, ces belles étoffes de soie, brochées d'or, de plus grand prix que celles de Surate ; des étoffes mi-soie et mi-coton, des mouchoirs et différentes sortes de toiles, dont on fait un grand commerce. Après la décadence du Caire, Alep était devenue la ville la plus commerçante de l'Asie. Toutes les marchandises de l'Inde et de la Perse y arrivaient, et elle en était le principal entrepôt, pour

l'Europe. Smirne lui a enlevé une grande partie de ces avantages : presque toutes les maisons anglaises qui, en 1672, étaient au nombre de plus de soixante, ont été s'établir à Smyrne, ainsi que plusieurs autres de différentes nations. Il y reste cependant encore un assez grand nombre de Français, quelques Anglais, quelques Hollandais et quelques Vénitiens qui ne font pas de grands profits. Les maisons françaises sont au nombre de neuf, les anglaises de trois, les vénitiennes de deux, les hollandaises et les toscanes d'une.

Les Français font le plus grand commerce à Alep, non seulement à cause du peu d'éloignement de la France et du nombre de leurs vaisseaux qui fréquentent les échelles du Levant, mais encore de la nature de leurs importations qui sont de première nécessité. Celui des Anglais, est presqu'exclusif, et consiste principament en draps, indigo, cochenille, étain, fer, plomb, bois de teintures et quincailleries. Ils exportent, des soies, des cotons filés et non filés, des drogues, et de la noix de Galle. Ils sont abonnés avec les douanes d'Alep, et le tarif est à leur avantage.

Le commerce des Vénitiens était considérable, lorsque les Persans fréquentaient Alep : ils s'y fournissaient de serges, damassites, brocards, tapisseries, ect. Dans ces derniers

tems, le commerce de Perse a pris une autre route, surtout du côté de la Moscovie. Venise envoie cependant encore, beaucoup de marchandises manufacturées en Allemagne, et en fait passer à Bagdad et à Bassora. Elle exporte des toiles, de la cire, des drogues, des mouchoirs et des cotons. Les Hollandais ne font presque plus ce commerce; à peine un vaisseau d'Amsterdam arrive-t-il tous les ans à la côte de Syrie, avec des épiceries et du fer; encore le chargement de ce vaisseau n'est-il pas complet au retour, et il s'achève à Smyrne. Livourne n'envoie aussi qu'un vaisseau tous les deux ans, et le commerce d'Italie se fait presqu'entier par des chrétiens ou des Juifs établis à Alep.

Les marchands de plusieurs parties de l'Asie, arrivent à Alep en caravane. C'est avec eux que les Français font le commerce le plus avantageux. Ils achètent beaucoup et payent comptant. Les pélerins de la Mecque sont aussi de bonnes pratiques, mais ils sont en moindre nombre que par le passé. Les caravanes de Bassora, de Bagdad, d'*Erzerum*, de Damas, de *Brusse*, de Constantinople sont assez fréquentes : le jour de leur arrivée est un jour de fête ; et ce sont elles qui font la prospérité du pays.

Le mal d'Alep est attribué à la mauvaise

qualité des eaux ; comme le goître des Bressans, des Valaques et des Moldaves, à celle de leur pays. C'est une maladie cutanée qui attaque hommes et femmes, jeunes et vieux, étrangers et indigènes. Elle se manifeste à toutes les jointures du corps, au cou, aux pouces, aux doigts, aux coudes, au nez, aux pieds ; et chez les femmes, sur les joues. Il est de deux espèces, le mâle et la femelle : celle-ci est la plus vénimeuse, et paraît en plusieurs endroits à la fois. L'un et l'autre commencent par un petit tubercule dur et rougeâtre, qui n'est pas d'abord douloureux ; il s'étend ensuite, picote beaucoup, et au bout de quelques mois, entre en suppuration; peu à peu, il se forme une croûte qui ne tombe que, quand le mal est intérieurement guéri : ce qui n'est guère qu'au bout de l'année. Il reste une cicatrice profonde, livide et indélébile. M. Henchman fut attaqué du mâle à la jointure du pouce, et moi de la femelle, aux deux coudes. On l'a quelquefois longtems après avoir quitté Alep : il faut avoir grand soin de ne pas l'irriter en y touchant, et se contenter de le laver deux ou trois fois par jour avec du lait : c'est-là le seul remède connu. On attribue ce mal à la qualité des eaux, mais je crois que les dattes fraîches y contribuent, ainsi que les mûres et les pistaches. Ce mal est connu au

Caire et à Alexandrie, quoique plus rare.

Nous trouvâmes à Alep, l'évêque de Babylone ou Bagdad : il était parti de France, pour aller visiter son diocèse ; mais ayant reconnu que les évêchés *in partibus infidelium* ne consistent qu'en quelques missionaires assez peu subordonnés, il se contenta d'y envoyer son neveu, comme grand vicaire ; un médecin et un peintre qu'il avait amenés avec lui, étaient déja repartis pour l'Europe.

Nous y vîmes aussi M. *Hasely*, ministre anglais, qui allait visiter les ruines de Balbek et d'*Heliopolis*, et M. Belleville, Français, qui s'était procuré quelques belles médailles des rois de Syrie, en argent. Un baron polonais au service de la compagnie hollandaise à Batavia, y arriva peu à près de Bassora avec le père Garçon : ils avaient éprouvé en route les mêmes contrariétés, ou de plus grandes que nous ; et de plus, le pauvre baron avait été dangéreusement malade à Bagdad.

En tems de paix, tous les Européens font société ensemble à Alep ; mais à cause de la guerre, le consul de France avait imaginé de défendre toute communication amicale avec les ennemis de sa nation. Ces consuls s'arogent par fois une autorité presque romaine : ils n'auraient cependant que faire d'y entretenir les haines et les divisions qui ne sont

que

que trop communes dans les échelles du Levant. Quand les Francs sont d'acord entr'eux, ils jouent la comédie et donnent des concerts sur un petit théâtre à frais communs. Les consuls sont bien logés, leurs maisons sont situées dans des *khans* ou cours assez vastes et isolées. Celle du consul anglais est la plus belle : on donne ici plutôt à souper qu'à dîner, et par un usage bizarre, chacun apporte son pain. Quelquefois, on se donne à la campagne une fête qu'on appèle donner pavillon ; plusieurs amis font tendre une tente dans un lieu agréable à quelque distance de la ville, et vont y passer la journée avec des dames, à jouer, chasser, promener ou converser. Mais ces sortes de fêtes sont si rares qu'elles font époque dans la bonne compagnie d'Alep.

Le séjour nous en parut peu récréatif : le bouton d'Alep, et le mal aux yeux qu'attaque aussi l'air du pays, nous firent trouver fort longs les trente six jours que nous y passâmes.

CHAPITRE X.

Départ d'Alep et arrivée à Latakié.

JE voulais retourner à Constantinople, et j'appris qu'un vaisseau russe allait partir de *Latakié* pour cette ville. Le 10 janvier, à deux heures après midi, je quittai Alep, et me mis

en route, pour aller m'embarquer sur ce vaisseau. Ma petite caravane était composée de trois chevaux ; un pour moi, un pour le domestique que m'avait procuré le consul d'Alep, et un pour mon bagage. Mon guide était un muletier qui conduisait à *Latakié* plusieurs mulets chargés de marchandises. Chacun de mes chevaux me coûtait douze piastres de louage, et le muletier les nourrissait.

A une demi-lieue de la ville, nous trouvâmes un couvent de derviches, entouré de jardins et d'oliviers plantés près à près. Les derniers hivers avaient beaucoup fait souffrir ces arbres : quelques-uns n'avaient de rejetons qu'à la racine. La campagne était d'ailleurs ouverte, mais pierreuse et propre seulement à la pâture. On voyait dans le lointain, une haute montagne appelée le *Gibel-El-Laquera*. Nous vîmes plusieurs gazelles qui sont communes dans ce pays.

Quelques hameaux ruinés par le pacha *Abdi* qui fut jusqu'en 1788, le fléau de cette province, étaient sur la route. Le kan du village où nous couchâmes, était rempli de voyageurs ; je me réfugiai dans une maison démantelée, déja occupée par une troupe d'ânes qui me régalèrent toute la nuit, de leur bruyante musique : mais j'avais un reste de toît pour abri, et la nuit était pluvieuse et froide. Le lendemain, nous trouvâmes une plaine avec quelques champs

d'orge, de bled, de fêves et de bled noir; ensuite une petite montagne sur laquelle s'élevaient deux autres très-hautes dont le sommet était couvert de neige. Au pied de cette montagne, est une vaste plaine presque sans culture. Les Ruscivans la traversent plusieurs fois l'année avec leurs bestiaux, quand ils descendent des montagnes, ou y retournent : ils détroussent souvent les voyageurs. Un négociant français parti d'Alep après nous, fut dépouillé et laissé sur la place un animal à deux pieds sans plumes. On n'a sur cette route que de l'eau de citerne, ou de l'eau croupie des mares.

Béniscé est un petit bourg où il y a un marché; on y vend du coton filé et des comestibles. A *Réha*, autre bourg, au pied de montagnes de sable qui courent vers le midi, on fabrique du savon avec de la soude que l'on cultive dans les environs: les Arabes en apportent aussi du désert où il y en a de plusieurs espèces. Les maisons de *Réha* sont bâties en partie en lave. On y voit le vieux clocher d'une église chrétienne du tems des croisades. Il y a beaucoup d'oliviers, de vignes, d'amandiers, de noyers et autres arbres à fruit.

Le 16, nous traversâmes la vallée de *Rogge* qui a sept journées de longueur vers le désert. Les Kurdes des montagnes de *Baïlan* attaquent souvent les caravanes dans cette gorge; et c'est

la route des Ruscivans, pour aller sur les bords de l'Euphrate par le grand désert. Une chaîne de montagnes parallèles à celles que nous venions de passer, croisent ensuite la route. Il y a de loin en loin des espèces de barrières où il faut payer. Les croisés apportèrent dans ce pays, toutes leurs idées féodales, et établirent partout des péages. Les Turcs leurs vainqueurs, ont trouvé leur compte à les conserver; et ils sont communs dans la Syrie. Les pachas vendent ce droit à des particuliers qui rançonnent tant qu'ils peuvent, les passans. Quoique les francs ne dussent rien payer, c'est d'eux qu'on exige le plus.

Toutes ces montagnes ont des traces de volcans, mais si anciens que l'herbe a crû sur la lave. Dans quelques endroits, des rochers de pierre calcaire blanchâtre s'élevent en hautes colonnes comme des basaltes; le tems et les pluies les ont dépouillées de la terre qui les couvrait. En descendant des hauteurs, on entre dans la plaine de *Sciogru* où coule l'*Oronte* que l'on passe sur un pont. Ce fleuve est aussi l'ancien *Axius*: les Arabes l'appèlent le *rebelle*, peut-être à cause de son cours du sud au nord, tandis que toutes les autres rivières de ce pays coulent du nord au sud. Il a sa source à une journée de *Balbek*, l'*Hiéropolis* de la *Célésyrie*. Il reçoit beaucoup d'eau d'une source qui

sort d'une caverne qu'on appèle la *grote du moine*; se jète ensuite dans le lac de *Kadès*, et sort pour aller former celui d'*Eufamie*, traverse les montagnes de *Lakiam*; et tournant enfin au sud ouest, va arroser *Antioche*, et tombe dans la mer de *Rum*, auprès de *Suveidié*.

Sciogru, que je crois l'antique *Sélcucie-Belus*, est situé au pied des montagnes : il est habité par des Turcs. Un aga qu'on y envoye de Constantinople y commande. Les kans y sont très-vastes, mais en mauvais état, quoique très-fréquentés par les pélerins qui vont à la Mecque par Damas. Les rues en sont pavées de lave, et les maisons n'ont plus de terrasses pour toîts. Son territoire produit beaucoup de soie, de coton, de l'huile et du tabac. Je passai cette nuit et toute la journée du lendemain, à cause de la pluie, dans un kan qui ressemblait à l'arche de Noë. Les hommes et les animaux y étaient entassés pêle-mêle. D'un côté, l'on faisait du feu, pour nous enfumer; de l'autre, on chantait, criait, on se querellait. Des chevaux hennissaient, des femmes grondaient, des enfans pleuraient : c'était un sabat épouvantable. Je me cantonai dans un coin. A mon habit et à mes moustaches, on me prenait pour un Turc. Pour tuer le tems, je me mis à lire le Virgile travesti de Scarron que j'avais trouvé à Alep. Le stile trivial et platement

bouffon de ses dédicaces m'ennuia beaucoup.

Le 18, le tems était devenu moins mauvais; nous nous remîmes en route par des chemins détestables, à travers des rochers, et parvinmes à un petit hameau sur le sommet d'une montagne. C'est ici la limite du pachalik d'Alep : on entre dans celui de *Tripoli*, mais non gratis, on exige le péage.

Je crois les chaînes de ces montagnes, l'une le mont *Belus*, et l'autre le *Cassius* où Jupiter avait un temple très-célèbre dans l'antiquité: ce que nous apprennent les médailles de ce pays. Les Arabes appèlent cette dernière chaîne, les monts *Occabi*.

Ne pouvant plus soutenir la lenteur extrême de la marche de mon muletier, je le quittai le 20; et prenant les devans, j'arrivai à *Seccul* avec mon domestique. C'est un village de Kurdes, ou plutôt de Jésides. Ceux-ci sont appelés *Nasers*. Leur religion est un mélange de Mahométisme, d'idolatrie et de christianisme. Ils feignent d'être bons musulmans, pour n'être pas molestés. Ils ont des scieh auxquels ils obéissent assez exactement. Cette peuplade est d'ailleurs fort laide, et fort sâle. Je logeai dans une méchante cabane occupée par une nombreuse famille, en commun avec des ânes, des vaches, des chèvres et des poussins. La pluie me retint deux jours dans ce

beau lieu. Une rivière voisine que les Arabes appèlent la grande, était débordée, et ne fut guéable que le 22. Des gens du pays montrent le gué aux voyageurs ; et en les payant, conduisent les caravanes à l'autre bord. Il y avait autrefois un port : mais les eaux l'ayant emporté, on ne l'a pas rétabli. Au reste, cette rivière ne mérite pas le nom de grande, et n'est qu'un torrent presqu'à sec, à moins qu'il ne soit gonflé par les orages. Une heure après avoir passé la rivière, nous découvrîmes la mer, et peu après, la ville de *Latakié* où j'arrivai mouillé jusqu'aux os.

J'allai descendre chez l'agent anglais auquel j'étais recommandé par le consul d'Alep. Dans ces pays où il n'y a point d'auberge, ces sortes de recommandations procurent ordinairement un logement. Mais la première question de mon homme fut : A qui j'étais adressé ? J'entendis ce que cela voulait dire, et fus porter mes lettres à M. Flaur, négociant, qui m'offrit sa maison, et je l'acceptai. *Latakié* est l'ancienne *Laodicée* maritime. *Seleucus Nicator* la fit bâtir, et lui donna le nom de sa femme. C'était la capitale de la *Séleucide*, et une ville magnifique. On n'y trouve plus que quelques colonnes éparses çà et là, des restes d'un arc de triomphe et d'un aqueduc qu'on croit être l'ouvrage d'Hérode. Josephe en parle dans son

histoire des Juifs. Près de la mer, sont d'antiques catacombes où sainte Thecle s'enferma pour faire pénitence. Les Grecs y vont en pélerinage; et les gardiens tirent quelque chose des dévots. La ville est triste et mal propre, quoique les maisons soient passables et bâties en pierres de taille. Elle est habitée par des Turcs, des Arméniens, des Maronites et des Grecs. Il y a peu de négocians francs; les catholiques y ont un hospice des pères de la terre sainte, qui par leurs intrigues, finiront par se faire chasser d'ici, comme ils l'ont déja été de toutes les missions du Levant. Le port de *Latakié* est petit, et se comble tous les jours. Plusieurs bâtimens francs et turcs ont quelquefois péri dans ce port par de grandes tempêtes.

Alexandrette et *Latakié* sont les deux échelles d'Alep. Son plus grand commerce est en tabac à fumer avec *Damiette* et le *Caire*. Les négocians francs en exportent du coton et de la soie que fournit abondamment la côte voisine. Les oliviers sont ici de grands arbres, et les grives qui se nourrissent de leurs fruits, excellentes. La ville est à quelque distance de la mer, l'ancien port s'étant entièrement comblé. On trouve aux environs, des médailles, des statues et des inscriptions grecques antiques. Le vaisseau russe sur lequel j'avais cru pouvoir passer à Constantinople, n'y allait

plus

plus, et je me déterminai à passer en Chypre où je pourrais trouver quelque bâtiment de constantinople ou de Smirne. J'ai trouvé à *Latakié*, deux médecins français sans pratique, je les recommande à Esculape, mais ne leur donnerai pas la mienne.

CHAPITRE XI.

Départ de Latakié et arrivée à Famagouste, île de Chypre.

Les vaisseaux qui font le cabotage de cette côte à celle de Chypre sont une espèce de felouques montées par des gardes de cette île. Je m'embarquai sur un de ces bâtimens avec deux Vénitiens, messieurs *Rizzini* et *Salatovich ;* et nous mîmes à la voile le 28 janvier, par un vent favorable, pour *Famagouste*. La distance est moindre que de *Larnache*, il n'y a qu'environ trente lieues ; au lieu que de *Larnache*, on en compte cinquante. Ces petites felouques sont assez sûres, quand le tems est beau, mais dangereuses quand la mer est grosse : nous abrégions le passage, et verrions d'ailleurs *Famagouste*. Le calme nous prit avec la nuit ; et au point du jour, le vent était devenu contraire ; heureusement qu'il changea vers le midi, et le soir nous découvrîmes le Cap Saint-André, le *Dinaretum* des anciens.

Nous louvoyâmes toute la nuit pour rapprocher la côte sans danger ; le lendemain, nous nous trouvions encore à quelques lieues de *Famagouste*. Pressés d'arriver, nous nous mîmes dans la chaloupe, mais n'y gagnâmes rien : une petite brise amena la felouque aussitôt que nous, dans le port. L'entrée en est très-étroite et dangereuse. Elle était autrefois fermée par une chaîne pendant la nuit : le port en passait pour très-beau, surtout le mole, mais il est presque comblé, et les vaisseaux n'y vont plus que pour caréner. La citadelle qui touche au port est réservée à la garnison turque. Les chrétiens ne peuvent loger que dans les faubourgs. Nous allâmes chez un grec, qui fit d'abord quelques difficultés de nous recevoir, mais nous montrâmes la clef d'or, et sa porte s'ouvrit. Le lendemain était un dimanche : tous les habitans du faubourg passèrent sous nos fenêtres, en allant à l'église ; un mantelet écarlate était la plus grande parure des femmes. J'en vis peu de jolies. Malgré la célébrité des belles de l'île de Chypre, Vénus était unique.

Nous allâmes ensuite voir la ville ; elle est bâtie sur un grand rocher, ceinte de murailles et d'un fossé taillé dans le roc. Elle a deux milles de tour, et on n'y entre que par deux portes à pont levis ; dans l'intérieur est un fortin. *Famagouste* fut fortifiée en 1193 par le roi

Guy de Lusignan ; les Gênois s'en emparèrent ensuite et la gardèrent quatre-vingt dix ans : après eux, le roi Jacques , dit le batard, les Vénitiens et quelques princes d'Italie, qui, quoiqu'ils ne fussent les maîtres que de cette ville, prirent le nom de rois de Chypre dans l'espoir de conquérir l'île.

La ville est remplie de maisons et d'églises en ruines, et a très-peu d'habitans ; la cathédrale latine de saint-Nicolas est devenue une mosquée, on y voit une belle colonade. Vis à vis et sur la même place, sont trois grands arceaux soutenus par des colonnes de granit oriental ; au milieu, sont encore les armes de la république de Venise ; et sur les côtés, celles des gouverneurs gênois ou vénitiens, qui y ont commandé en divers tems. Le palais du gouvernement indique par ses ruines, la magnificence des Vénitiens ; et quelques lions estropiés sont couchés dans les décombres. Aucun Franc ne peut, ni entrer dans la ville, ni en sortir à cheval : les églises et les chapelles y étaient autrefois en si grand nombre que, chaque jour de l'année, on pouvait entendre la messe chez un saint particulier. Le clergé grec regrette beaucoup ce précieux avantage : cette dévotion excessive fut sans doute la cause de la perte de *Famagouste*. Les canons de la messe défendent moins bien une ville fortifiée

que ceux de la guerre, et des moines que des soldats.

Il y a dans le château, des souterrains qu'on appèle les *puits*, où l'on mettait les criminels; ils y périssaient en peu de jours, tant ils sont humides et privés d'air. Les Turcs les employent encore à ce barbare usage, et y envoyent de tems en tems, surtout des cadis et des mollaks, qui y meurent au bain marie ou congelès. Si ces puits sont de l'invention des Vénitiens, on peut dire qu'ils n'étaient jamais embarrassés ; car à Venise, on périssait sous les plombs, et à Chypre dans des caveaux.

Les Turcs appèlent Famagouste, *Amusa* ; et les Grecs, *Amocusta*, *ville du sable*. On l'a croit l'antique *Arsinoé* ou la *Tamassus* de Pline, voisine de la rivière *Pedée*. Cette rivière ayant eu son cours obstrué par les sables, ne forme plus qu'un vaste marais et un lac. Ces marais rendent le pays, la ville, et surtout les faubourgs, fort mal-sains. Les fièvres tièrces y sont presqu'universelles en été ; aussi, ne sont-ils habités que par des Grecs et des Arméniens, très-pauvres. Il y a alentour beaucoup de jardins remplis d'orangers et de citroniers : on y voit aussi de grandes plantations de garence.

CHAPITRE XII.

Départ de Famagouste et séjour à Larnache.

Nous voulions aller à Larnache, où M. Rizzini nous avait précédés, et partîmes le 28, en chariot. La route est si mauvaise, et même si dangereuse que nous préférâmes de la continuer à pied. Il y a huit lieues, et presque partout, des fossés, des étangs, des bourbiers impraticables. Vénus avait fort négligé les grandes routes de son île chérie.

Nous logeâmes dans la plus belle maison de la ville qu'avait fait construire autrefois à grands frais, un de ces Anglais errans et bizarres qui portent partout leur ennui, leurs ridicules et leur argent; elle était occupée par une veuve.

Nous arrivions à Chypre, après deux années de disette, occasionnée par la sécheresse, et surtout les sauterelles. Elles avaient dévoré toutes les herbes des champs; on ne pouvait se procurer aucune espèce de fourage, et les bestiaux mouraient de faim. La route de Famagouste à Larnache, était remplie de squelettes de chameaux, et autres bêtes de somme. Les fourages qu'on avait pû tirer de la côte de Syrie, avaient seuls empêché la destruction de tous les animaux qui pâturent. Les Grecs trouvèrent enfin, le moyen d'obtenir de la pluie, en promenant

une antique statue dont on a fait une vierge ; mais elle ne pouvait rien contre les sauterelles. Le pacha ordonna une chasse générale, pour détruire leurs nids, et leurs œufs. On en trouva une quantité prodigieuse : au lieu de les brûler, comme on aurait fait ailleurs, les Turcs, par quelques préjugés religieux, les rassemblèrent en tas et les écrasèrent, au risque d'empuantir toute la ville. Je crois qu'il eût été plus simple et aussi sûr, de les enterrer, mais peut-être quelque superstition le défendait.

Larnache, dont le nom grec *Larnax*, signifie tombeau, est en effet le tombeau de beaucoup d'étrangers. C'est pourtant le lieu de la résidence des consuls et des négocians européens. Elle est à une demi-lieue du bourg des Salines, qui en est le port. C'est une ville toute ouverte, les rues n'en sont pas pavées, extrêmement fangeuses, et les maisons mal bâties. Les Francs sont un peu mieux logés que les Turcs et les Grecs. Ces derniers y ont un évêque, avec le titre d'évêque de Citte, l'ancienne *Citium*, qui n'existe plus.

Le commerce de Larnache est entre les mains des Français, des Vénitiens et quelques Anglais. Il consiste en coton, garence, laines du pays et de *Caramanie* ; en soie, storax en larmes, soude, cire jaune et vins. On y im-

porte des draps, du fer, du plomb, de l'étain, du papier, du verre, du sucre, des épices, de la cochenille, de l'indigo, etc.

La population générale de l'île n'est que de quelques mille ames. Le tems n'est plus où l'on y comptait neuf rois. Les sécheresses, les pestes, les sauterelles, et les pachas, non moins dévorans, ont ruiné cette île, qui pourrait nourrir plus d'un million d'habitans. Il y a des Arméniens, de Maronites, mais les Grecs sont en plus grand nombre. Les Turcs tyrannisent les uns et les autres. Tous les habitans de ces îles sont paresseux et sans courage. Le clergé grec est l'auxiliaire des pachas, pour pressurer le peuple; sans son secours, ils ne viendraient pas à bout de lever les impôts et les contributions extraordinaires. Les pachas font part du gâteau au clergé, et le peuple paie. Il y a deux églises latines des pères de la terre sainte, l'une sous la protection de l'empereur; l'autre, de la France. Et c'est bien plus qu'il n'en faut, pour le peu de Latins qui sont ici, et qui, quoique de la même religion, se détestent cordialement, et vivent en ennemis déclarés. Venez, Européens, venez vivre dans ces beaux lieux, si célèbres dans l'antiquité, et vous y verrez combien la probité et les plaisirs d'une société vertueuse, y sont en recommandation.

M. *Vezin*, le consul anglais, me mena voir les ruines de l'ancienne *Citium*, entre Larnache et le bourg des Salines, sur la côte. Je ne vis que des décombres, où l'on avait fait des excavations, pour tirer des pierres. Il y a quelques tems qu'on y a trouvé un beau piédestal de marbre blanc, avec une inscription à Jupiter Céraunien et à Vénus Aphrodite, la voici :

A Jupiter foudroyant,
A Venus aphrodite,
A la Cité, au Peuple, à la Concorde;
Avianie et Avianien
Ont élevé ce monument à leurs propres frais.

Au-dessus de ces déblais, est une petite hauteur enceinte de murailles démolies, qui paraissent avoir été celles de la ville. En 1767, on trouva, en creusant, beaucoup de médailles grecques de l'empire romain; surtout de Sévère, Caracalla, et Donna : sur le revers, était le temple de *Paphos*, avec ces mots :

Le Sénat
A Tiberius Ileus Justus,
Souverain Pontife de l'île.

Je fus surpris de trouver de la lave poreuse, de la lave solide, et plusieurs autres productions volcaniques dans les environs. Elles doivent être venues de la grande montagne de sainte

Sainte-Croix, la plus haute de l'île. La pierre calcaire en forme la charpente; et comme les montagne de *Carpasse*, elle paraît toute blanche. Je suis convaincu que la roche calcaire est presque partout la matrice des volcans.

L'île de Chypre est remplie de ruines, on y trouve des agathes, des blocs de cristal de roche, de la terre verte, de la terre d'ombre. Je n'ai pu faire des recherches sur cet objet; mais je sais que plusieurs cabinets d'Europe sont ornés des productions minérales et lapidaires de l'île de Chypre. La plage des salines est la plus voisine de Larnache, et les vaisseaux marchands y mouillent: dans le bourg de ce nom, sont les magasins du commerce, et quelques chaumières de Turcs et de Grecs. Ce fut près de celle d'un Grec que je trouvai cette inscription latine :

A l'empereur César, Nerva Auguste;
P. P. Coss. II.,
La ville des Citiens.

Je l'achetai pour l'ambassadeur d'Angleterre, ainsi qu'une autre de schiste noir, dédiée à l'empereur *Tibère Claude*, et à *Ileus Justus*, gouverneur de l'île.

Chypre abonde en gibier; les lièvres surtout y sont excellens, ainsi que les francolins et les bec-figues : on confit ces derniers dans du

vinaigre, et les envoie dans plusieurs parties de l'Europe, en barils : il faut avoir un goût particulier pour les aimer ainsi préparés. Quant à moi, j'en fais peu de cas. Les caméléons sont aussi très-communs, et une espèce de serpent appelée *Kufi*, ou le sourd, dont la morsure est mortelle. Il se tient ordinairement dans les grains. Les moissonneurs pour s'en préserver et le faire fuir, attachent des grelots à leur faucille : ce qui n'indique pas qu'il soit sourd. Il se pourrait qu'au lieu de *kufi*, les Cypriots, qui parlent mal le grec, veuillent dire *ofi* qui ne signifie que serpent.

CHAPITRE XIII.

Départ de Larnache et arrivée à Alexandrie.

J'AVAIS trouvé chez le consul anglais de Chypre, mon compagnon de voyage, M. Henchman, parti avant moi de Latakié ; il avait la fièvre tierce, et le mal d'Alep que nous avions pris ensemble. Je voulais aller de Chypre à Constantinople, ou au moins à Smyrne ; mais il n'y avait point de vaisseau pour ces ports, et je fus obligé de passer par Alexandrie, pour tâcher de me rendre enfin à ma destination.

Le 22 février, M. Henchman qui fuyait la fièvre, un ingénieur français, le baron po-

lonais qui était venu d'Alep à Larnache, et moi, nous nous embarquâmes sur un vaisseau de Raguse. Ce baron avait abordé après nous, à *Famagouste*, et s'était mis en route pour Larnache avec un pêcheur qui y apportait du poisson. En route, il se grisa d'eau de vie, au point de tomber de sa mule : le pêcheur plus occupé de sa marée que de son chrétien ivre mort, le laissa sur la place, et vint vendre ses poissons. Il plût à verse toute la nuit, sur le baron étendu dans un bourbier, sans avoir la force de se relever. Le pêcheur avertit cependant le lendemain le consul anglais, qu'il avait laissé un voyageur sur la route : celui-ci envoya son janissaire qui ramena le baron, mais sa mule était égarée, en sorte qu'on la crut perdue. Le baron se lamenta fort sur la perte d'argent et de papiers précieux qu'il prétendait avoir faite. On retrouva la mule et tout ce qu'elle portait, mais ce n'était, ni de l'argent, ni des lettres de change. Quoiqu'il en soit, le baron s'embarqua avec nous : le vent du Nord nous favorisait ; et le 26 au soir, nous mouillâmes dans le port franc d'*Alexandrie*.

L'attérage d'Alexandrie est très-difficile à cause du défaut d'élévation de la côte. On voit la colonne de Pompée et les décombres de l'ancienne Alexandrie, avant de découvrir la terre. Un écueil appelé la *pointe de diamant*,

rend l'entrée du port dangereuse : le capitaine et un pilote côtier viennent faire entrer les bâtimens.

Ce port est presque comblé de sable, de tronçons de colonnes, et de décombres. Le fond est si mauvais qu'il use en peu de tems, les cables : il ne sera bientôt plus possible d'y entrer ; et il est d'ailleurs si peu sûr que, quand les vents du Nord sont violens, les vaisseaux périssent dans le port même. A côté du port franc, et séparé seulement par l'ancien phare, est le *porto vecchio*, qui est commode, profond, sûr, et dont l'entrée et la sortie sont sans danger ; mais les Francs n'ont pas la permission d'y mouiller. Je ne conçois pas comment tous les ambassadeurs étrangers ne se sont pas réunis, pour en obtenir l'usage de la Porte, pour le commerce des Européens. Je croirais que les consuls, qui logent tous près du port franc, n'ont pas fait les démarches nécessaires, et ont préféré leur commodité aux avantages des négocians et des marins.

Je ne ferai pas une grande description d'*Alexandrie*, il y en a déja tant de faites : je dirai seulement qu'au premier coup d'œil, un voyageur n'y voit qu'un amas de ruines. Alexandre qui la fit bâtir avait choisi un lieu très-propre au commerce : il y a peu de restes

de son ancienne magnificence. La colonne de Pompée qui était au centre de la ville, en est à une grande demi-lieue : la base et le chapiteau sont de granit rouge. Elle est très-haute et très-grosse. Le fût est chargé d'hiérogliphes. Savari, qui en a donné les dimensions, dit qu'*Abulfeda* l'appèle la colonne de Sévère. Cet empereur donna un sénat à *Alexandrie*, en passant en Égypte; et cette ville lui consacra cette colonne par reconnaissance.

J'ai encore trouvé ici de la lave poreuse, et j'avoue que j'en suis un peu embarrassé. Il n'y a en *Égypte*, ni montagnes, ni autre chose qui puisse faire croire à des volcans : ce sera le résultat de quelque grand incendie qui aura calciné les pierres calcaires des édifices. Je n'y puis trouver d'autre explication. Au delà de la colonne de Pompée, est le canal qui conduit les eaux du Nil aux réservoirs d'Alexandrie. Il est de construction très-antique et très-solide. Plus loin, est le lac *maréotis*, près duquel était la ville des morts, *Nécropolis*. A droite du port franc, est encore debout un obélisque qu'on appèle l'aiguille de *Cléopatre*; et auprès, un autre abattu. Tous deux sont de granit rouge. On a fait une mosquée de l'église S. Athanase. Il y a une belle colonade et une urne antique; les Francs y entrent difficilement. Au bout de la rue où est cette église et près l'ancienne porte

de Canope, sont encore debout plusieurs colonnes de granit rouge. Les pères de la terre sainte ont une église assez belle et un logement commode à Alexandrie. Celle des *Copthes* est misérable : on y montre le fauteuil de saint Marc. Il est suspendu en l'air. Pour moi, je le prendrais pour un vieux fauteuil à barbe.

L'église grecque qui vient d'être reconstruite est peu de chose; les Turcs ne permettent pas la magnificence dans ces édifices. On y voit un tronçon de colonne sur laquelle fut martyrisée sainte Cathérine. Les prêtres le disent, le peuple le croit, et surtout paie pour la voir. Il y a aussi un trésor de reliques, composé de colonnes, de chaises, de dents, d'os, de langes et de vieux manuscrits, objets de la superstition populaire qu'entretiennent les moines grecs, au détriment de la véritable foi. Près du port, sont les anciennes catacombes et les bains de Cléopatre creusés dans le tuf, ouvrage de peu de peine.

Alexandrie est habitée par des Arabes, des Turcs, des Cophtes, des Arméniens, des Maronites, des Grecs, des juifs et des Européens. La population en est peu considérable, et diminue avec le commerce. Les vexations des beys l'ont déja rendu presque nul dans la haute Égypte. Les consuls ont été forcés d'abandonner le *Caire*, il n'en reste plus qu'à Ale-

xandrie. Les Français et les Vénitiens y font le plus d'affaires. Tous les francs habitent la même rue, et n'en sont pas plus unis. Comme dans toutes les échelles du Levant, chacun y porte des prétentions, des préjugés, des intérêts nationaux et individuels, desquels il résulte des divisions, des haines, des animosités, des jalousies qui ne tournent, ni au profit du commerce, ni à celui de la probité.

Le commerce d'Égypte est cependant encore très-considérable, et s'étend dans la chrétienté, la Turquie, la Barbarie, la Syrie, les pays de *Gedda*, de *Sennar* et autres lieux. La France, l'Angleterre et Venise y portent beaucoup de de draps, de soieries, et des galons de Lyon et de Valence; du papier de France et d'Italie, du plomb, de l'étain, des épices, de la cochenille, du bois du Brésil et de Campêche, de la salse pareille, de l'ambre gris et jaune, du mercure, du cinabre, de l'arsenic, du soufre, du vitriol, du fil de fer et de laiton, du verd, de la céruse, des miroirs, des merceries de Venise et d'Allemagne, du fer de Suède, des clous, de l'acier, des armes à feu, des lames d'épée, des amandes, des prunes, des confitures de Provence et de Livourne, du corail, et plusieurs autres petits articles; surtout beaucoup de sequins de Venise et d'écus d'empire.

Les Hollandais et les Toscans y font peu de

commerce. La Turquie, la Morée et Candie envoient à Alexandrie, des mastics, de l'alun, de la garence, des figues et des raisins secs, des noisettes, de l'huile, du savon, du vin, du tabac, de la réglisse, de la soie, des toiles pour faire des bonnets à la turque, des pélisses, des challes d'Angora, des mouchoirs de mousselines de couleur et brochés, du bois à brûler, et quelques autres petits objets : la Barbarie, beaucoup d'huile d'olive, des bonnets de laine rouges, des baracans, de futaines et autres étoffes de laine : la Syrie, la Palestine et Chypre, de la soie, des étoffes de soie et de coton, du tabac et du coton en balles : Gidda, grande quantité de café moka, des encens, de la myrrhe, de l'aloës, du tamarisc, de l'assa fœtida, des mirobolans, de la mère perle, du turbit, du curcume, des baies de laurier et de lierre, de la noix vomique, du crétonar, du benjoin, de la civette, du musc, de l'ambre gris, des drogues des Indes; et surtout une immense quantité de toiles fines de coton, d'étoffes de soie et de coton qui se fabriquent à Surate et au Bengale, de poivre, de gingembre, et autres épices. Les nègres de Sennar, voisins de la Barbarie, apportent en Égypte, tous les ans, des dents d'éléphants, de la gomme arabique, de la poudre d'or et des perroquets.

L'Égypte à son tour, fournit à ces différens

commerces, beaucoup de riz et de lin, de la casse, de la cire, des cotons filés, de la laine, des plumes d'Autruche, du safran, du sel ammoniac, du sené, de l'hermodacte, du sucre, des dattes, des fêves, des pois, des lentilles, grande quantité de bled, de l'huile de lin et de susain, des cuirs de bœufs et de chameaux.

Ses manufactures consistent en toiles de lin et de coton de plusieurs espèces et de plusieurs prix. L'exportation des comestibles est défendue pour la chrétienté; mais malgré la prohibition, on en tire une grande quantité de riz et de café.

CHAPITRE XIV.

Voyage à Rosette.

Le vaisseau sur lequel je devais passer à Constantinople, n'étant pas encore prêt, je fis une course à *Rosette.* On peut y aller par mer, dans des barques du pays; mais les voyages par terre, sont et plus gais, et moins incertains. La route, comme il arrive quelquefois, n'était pas alors infestée d'Arabes vagabonds; je me mis en marche le 3 mars, un beau dimanche, à deux heures après midi. J'étais monté sur une mule, escorté de l'Arabe qui me l'avait louée. Nous sortîmes par la porte de Rosette auprès de laquelle sont quelques colonnes de marbre,

seuls restes du gymnase. On exige le droit de passe, en sortant.

A trois lieues de la ville, toujours en suivant la plage, on trouve la rade de *Bukir* où mouillent quelquefois les vaisseaux qui vont à Alexandrie. Elle est défendue par un petit fort. On croit que *Canope* fameuse par le temple de *Sérapis*, était ici, et non à Rosette, comme l'ont dit plusieurs voyageurs. La route est de sable, tantôt plane, tantôt inégale. On trouve çà et là quelques palmiers et des ruines qu'on assure être celles de *Nicopolis*, ville rebâtie par Auguste, et ainsi nommée de sa victoire sur Antoine. J'arrivai le soir, apres six heures de marche, au bac d'*El-Madié*. On y traverse un bras du Nil, l'ancienne embouchure de *Canope*, une des sept branches de ce fleuve. Ce canal ayant été comblé par les sables, les eaux se sont répandues au loin, et forment un lac. Au delà du bac, est un misérable kan où je fus obligé de passer la nuit. Je continuai ma route sur la plage, le lendemain; elle est basse, et des digues empêchent seules la mer de les inonder. Le rivage est couvert de plusieurs espèces de coquillages. On s'éloigne ensuite de la côte, on entre dans une plaine aride et déserte où la route n'est marquée que par quelques pilastres qui dirigent vers Rosette. J'acquittai encore un péage, et entrai dans la ville.

Rascia, ou *Rosette* est l'ancienne *Bolbitine*, sur un bras du Nil, appelé *ostium Bolbitinum.*

Cette ville assez belle est située à la rive occidentale d'un bras du fleuve. Elle est entourée de montagnes de sable mouvant que le vent apporte souvent pár tourbillons, sur les toîts des maisons qui sont construites en briques, à l'européenne. Lés Vénitiens et les autres nations franques étaient autrefois établies à *Fuhé*, bourg à deux lieues de Rosette, qui s'est accrue des ruines de cet établissement. Cette ville est aujourd'hui le plus grand entrepôt des marchandises de la haute Egypte et de l'Europe. Un grand nombre de bateaux les transporte sans cesse du Caire à Rosette, et de Rosette à Alexandrie et dans la haute Egypte.

Cette ville est habitée par des Turcs, des Cophtes, des Hébreux, des Grecs de l'île de *Chio* qui font un assez grand commerce. Les Français y ont un vice-consul; et en exportent du coton filé, du safran, et les denrées de l'Egypte. Les environs, quoique très-arides, ont cependant quelques jardins ornés de palmiers, d'orangers, de citroniers, d'une hauteur et d'une grosseur extraordinaires. J'y ai vu quelques figuiers-sicomores : c'est un bel arbre, fameux par son incorruptibilité. Les fruits sortent du tronc et des branches, on les mange; mais quoique bien mûrs, ils donnent de violentes

coliques. On y trouve aussi une espèce d'ananas à peau fine, dont le jus est sucré comme de la crême, c'est une plante exotique; de grosses bananes, très-odorantes et très-nourrissantes, et du *Harad*, graine du *Mimosa nilotica*, sensitive dont on se sert dans la haute Egypte, pour teindre les peaux en bleu et en noir. Les nattes et autres ouvrages de palmier sont un objet de commerce.

L'usage antique de faire éclore des œufs dans des fours, est encore commun à Rosette, ainsi que dans toute l'Egypte. *Niebuhr* en a fait la description. J'ajouterai seulement que les poulets sont très-petits, et n'ont pas aussi bon goût que les notres. Les œufs ne sont pas non plus, aussi gros, ni aussi nourrissans.

Je retournai en un seul jour à Alexandrie, par la même route. On compte dix lieues. Le lendemain de mon arrivée, la loge anglaise célébrait la naissance du stathouder. Ce sont des jours de fête; et pour la première fois, le consul de Toscane arbora son pavillon. Les Arabes disaient, en reconnaissant les armes impériales, mais sans aigle : « Voilà qui est » bien, mais il n'y a point de galline. » L'aigle passe auprès d'eux, pour une poule.

Le peuple d'Alexandrie est très-porté à la sédition; les francs en sont quelquefois la victime. Le despotisme des beys, et la cupidité

des douaniers nuisent aussi beaucoup au commerce dans lequel, ni d'une part, ni d'autre, il ne règne pas beaucoup de bonne foi.

Les Arabes paraissent avoir plus d'esprit et de pénétration que les Turcs. Quoique très-attachés à leur religion, ils sont moins superstitieux et plus laborieux. Ils servent les chrétiens sans répugnance, et apprennent facilement les langues d'Europe. Le peuple parle en général, le barbaresque qui est un mélange d'italien, d'espagnol de portugais; mais plusieurs Alexandrins savent le provençal, le suédois, l'anglais et même le russe.

CHAPITRE dernier.

Départ d'Alexandrie et arrivée à Constantinople.

J'AVAIS arrêté mon passage sur une caïque vénitienne; la grande chambre était retenue par des Turcs; je ne pus avoir qu'une place dans celle du capitaine, pour le prix de cent cinquante piastres. Toutes les fois que les Turcs naulisent un vaisseau franc, ils se réservent en entier la grande chambre. Ils la remplissent de leurs effets ou marchandises, et étendent par dessus des nattes, ou des tapis qui leur servent de lit. Ces sortes de passagers sont très-incommodes, à cause de tout l'attirail qui

les suit, tant pour faire leur cuisine à part, que par la quantité d'eau qui leur est nécessaire pour les ablutions qui précèdent leurs prières. Ils sont d'ailleurs très-paisibles, et passent souvent plusieurs jours, dans la même place du vaisseau, sans en changer que par nécessité.

Le 14 mars, nous mîmes à la voile dans l'après midi, ce qui n'est pas ordinaire; car pour s'éloigner des bas fonds et des écueils avant la nuit, on observe de partir communément de bon matin. Le pilote côtier et le capitaine de port nous conduisirent jusqu'au delà de la roche appelée la *pointe de diamant*. La sortie du port d'Alexandrie est aussi dangereuse que l'entrée. Le vent était favorable; le 18, nous reconnûmes les sept caps de la côte de *Caramanie*.

Le lendemain, vers le soir, nous passâmes devant la ville de *Rhodes* et doublâmes pendant la nuit les deux petites îles *Simie*, appelées *Symé* par les anciens. Ces îles d'inégale étendue, toutes deux petites, sont peu habitées. Les femmes en sont fameuses par leur habileté à plonger : elles vont pêcher des éponges à une grande profondeur. Celles qui y sont les plus habiles trouvent le plus facilement un mari.

Nous louvoyâmes toute la nuit, pour éviter les écueils; et nous trouvâmes au point du jour, sous le vent du cap *Crio* où était jadis la ville de *Gnide*. C'est un petit isthme montueux,

couvert de ruines. Il y a deux ports fréquentés encore quelquefois par les navires francs qui y trouvent des chargemens. Nous fumes fort tourmentés de la grosse mer dans cette espèce de bassin entouré d'écueils. Le vent du nord nous était contraire; ce ne fut que le 21 que nous mouillâmes à l'île *Episcopi* à quarante milles de *Rhodes*, dix des *Simié*, quinze du cap *Crio*.

Je descendis le soir, et fus me promener jusqu'au village grec à une lieue de la côte. Il est grand : les maisons couvertes en terre ne sont qu'une vaste salle quarrée. L'île s'appèle en grec, *Telos*, nom qu'elle avait anciennement, quoiqu'elle s'appelât aussi *Teuglusse*. Les Turcs la nomment *Ellea*; et les marins, l'île des *Evêques*, à cause d'un évêché qu'y avaient établi les chevaliers de *Jérusalem*, quand ils étaient maîtres de Rhodes. Elle est remplie de dongeons ruinés, palais de ces moines militaires. L'île très montueuse a trente à trente cinq milles de tour, et deux ports ou baies; celui de l'est est le meilleur: il y a peu de villages et d'habitans, tous grecs. Les corsaires de *Malthe* y ont souvent fait de grands dégats. Les pâturages sont excellens, et nourrissent beaucous de bestiaux. Elle produit aussi du coton, du bled, de l'orge, du vin, de l'huile, plusieurs espèces de fruits, et surtout un miel très-doux et très-parfumé.

Les femmes séparent le coton de sa graine, par le moyen de deux cylindres de bois qu'elles font tourner avec une manivelle. Elles sont habillées comme les religieuses du tiers ordre de saint François, de gros drap, couleur de maron. De grands cercles d'argent pendent de leurs oreilles jusques sur les épaules. Leurs bras, leur gorge et surtout leurs jambes sont chamarés de signes bizarres empreints dans les chairs. C'est là leur grande parure : la plus belle est celle que nous trouverions la plus hideuse.

Je croyais ne devoir plus trouver de lave ; mais outre que j'en reconnus plusieurs morceaux dans l'île, j'appris que dans celle de *Nisaro*, l'ancienne *Nysyro* qui en est voisine, un volcan brûlait encore, il n'y a pas un siècle. Il s'est éteint; mais on y trouve encore des eaux au pied du pic du cratère. Les filles de toutes ces îles passent ordinairement à Rhodes pour aller servir de domestiques dans les campagnes.

A minuit, nous remîmes à la voile, passâmes devant l'île de *Niceron*, le cap *Crio*, à la vue de *Stancio*, l'ancienne *Cos*, la patrie d'Hyppocrate. Cette île est fort montagneuse, sans arbres, mais très-fertile en huile, en soie, en vin et en fruits que l'on porte au *Caire* et à *Constantinople*. La ville de *Stancio* appartenait aux chevaliers de Rhodes : elle est ceinte

de

de murailles et de fossés, et a une forteresse. On admire près du port, au milieu d'une grande place, un immense platane dont le tronc est énorme, et dont on a soutenu le principales branches par des colonnes. Il forme comme une voute sous laquelle on a construit de petits kioks où l'on va prendre le frais.

Stancio fait un grand commerce avec l'Egypte; il y a beaucoup d'Arabes et une garnison de janissaires. La France, Raguse et la Russie y ont un consul.

Plusieurs îles se présentèrent le 24, sur notre route; à gauche, celles de *Capri*, *Calamine*, *Léro*, *Libso*, *Nacri*, *Formy*, *et Nacarie*; à droite, les roches du Pacha, de la *Fourmy*, de *Caprère*, de *Gatonisi* et *Samos*.

Nous longeames la côte *Scio* le lendemain; et vers le soir, doublâmes le cap *Sigri* de l'île de *Mételin*; nous courûmes des bordées toute la nuit, pour ne pas passer le canal des *Dardanelles* dans l'obscurité.

Le 25, au point du jour, nous donnâmes dans le détroit de Dardanelles par un vent favorable du Sud; et arrivâmes à trois heures, à l'île de *Marmara*. Le vent vint à changer, et nous fûmes obligés de mouiller à *Rodosta*. C'est une ville de la Thrace dont le commerce est considérable : la baie en est excellente. C'est l'antique *Bisanthe* de Ptolomée et la *ré-*

siston de Pline. Les Turcs l'appèlent *Tekir-d'Aghi*, le mont du prince ; elle est à moitié chemin de Constantinople à *Andrinople*, à vingt-cinq lieues de chacune : elle est habitée de Turcs, de Grecs, d'Arméniens, et sert d'échelle à *Andrinople* dont elle fait tout le commerce ; les Français et les Vénitiens y ont des agens.

Le 27 au matin, j'allai faire un tour dans la ville qui est très-grande. Je fus voir le palais où résidait le prince *Ragotsky*, et où il était mort : deux de ses domestiques l'habitaient encore, ainsi qu'un prêtre latin. C'est tout ce qui reste de ceux qui l'avaient servi dans son exil, ou plutôt dans son asile, le père d'un maréchal de France était du nombre. J'avais laissé le printems à Alexandrie, et trouvais ici l'hiver : le froid était encore vif le 30 mars, et il tomba beaucoup de neige.

Le 31, nous remîmes à la voile, et passâmes devant *Héraclée*. Le vent contraire nous força de louvoyer pendant trois jours, et paraissait vouloir durer. Un bateau de poste dans lequel était un bostangis passa heureusement et acosta notre navire : je le priai de me recevoir à son bord, ce qu'il m'accorda sans peine. En trois heures, nous arrivâmes à la rame à Constantinople. Je me hâtai de me rendre à *Péra* chez l'ambassadeur sous les auspi-

ces duquel j'avais fait ce long voyage. Je l'avais fait ce long voyage comme une promenade: elle avait duré plus d'un an.

J'ajouterai comme supplément à ce journal, que je trouvai chez M. Ainslie une lettre à mon adresse du père Fulgence, datée de Bagdad. Il m'apprenait qu'on y avait reçu des nouvelles de Perse. Après un long siège, *Ali-Murad-kan* avait forcé son rival, *Saduk-kan*, de lui rendre *Sciras*. Il était entré dans cette ville, avait fait créver les yeux à *Saduk*, et mettre à mort toute sa famille. Après cet acte de barbarie envers ceux qu'il rédoutait, il se montra clément, déchargea *Ispahan* et *Giulefa*, de tout impôt pendant dix ans; et pour recruter son armée, se contenta de prendre deux hommes dans les familles où il y en avait quatre en état de porter les armes; un où il n'y en avait qu'un; et s'en fit payer un là où il n'y en avait qu'un seul. C'est par ses troupes qu'il a pu monter sur le trône; c'est par elles qu'il espère s'y maintenir. La force est le seul droit et la seule politique des despotes de l'Orient.



ITINÉRAIRE

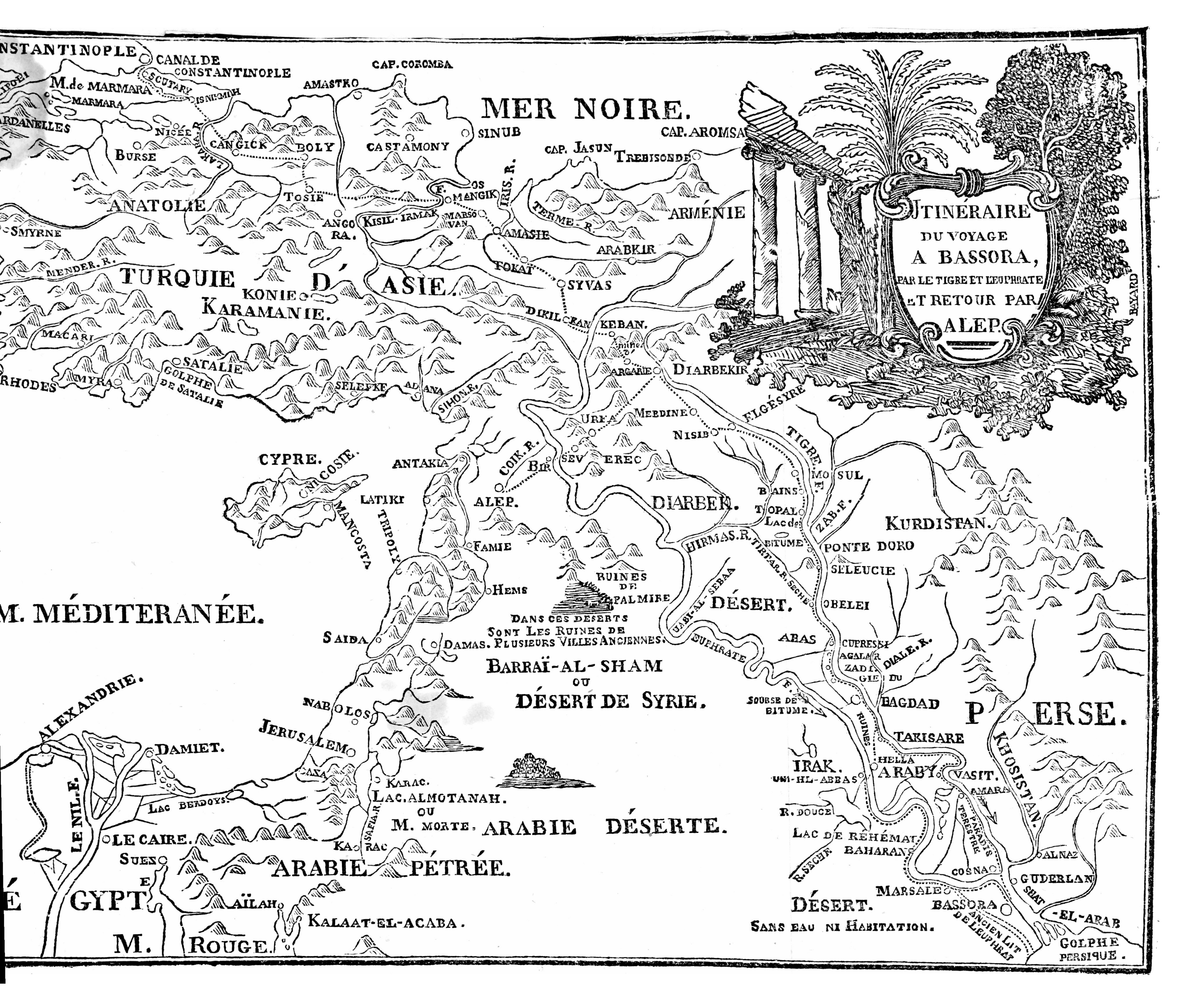
De Bagdad à Diarbekir, et de là à Alep par Urfa.

	heur. de marche.
De Bagdad à Jenidgé.	7
De Jenidgé à Musciebek-Kan.	8
De Musciebek-Kan à Abbas-Kiupri.	7
D'Abbas-Kiupri à Kara-Tépé.	8
De Kara-Tépe à Kiufri.	7
De Kiufri à Tuz-Kurma.	9
De Tuz-Kurma à Tavuk.	7
De Tavuk à Kierkuk.	8
De Kierkuk à Altin-Kiupri.	9
D'Altin-Kiupri à Erbil, ou *Ancova.*	12
D'Ancova à Karamlesce.	5
De Karamlesce à Mosul.	5
De Mosul à Nisibe.	45
De Nisibe à Merdine.	12
De Merdine à Diarbekir.	20
De Diarbekir à Severek.	20
De Severek à Urfa.	18
D'Urfa à Bir.	18
De Bir à Alep.	24
TOTAL	249

D'Alep à Constantinople, deux cent cinquante lieues.

d'Alep à Antibes.	24

D'Alep à Antioche.	4	*journées de caravane*
A Latakié.	4	
A Scanderona.	6	
A Damas.	11	
A Tripoli	8	


ITINÉRAIRE
DU VOYAGE
A BASSORA,
PAR LE TIGRE ET L'EUPHRATE
ET RETOUR PAR
ALEP.
BAYARD
MER NOIRE.
CONSTANTINOPLE
CANAL DE CONSTANTINOPLE
M. de MARMARA
MARMARA
SCUTARY
DARDANELLES
NICÉE
CANGICK
BOLY
BURSE
CASTAMONY
AMASTRO
CAP. COROMBA
SINUB
CAP. JASUN
TREBISONDE
CAP. AROMSA
ANATOLIE
TOSIE
ANGORA.
KISIL-IRMAK
IRIS. R.
AMASIE
TERME. R.
ARMÉNIE
SMYRNE
MENDER. R.
TURQUIE D'ASIE.
KONIE
KARAMANIE.
TOKAT
SYVAS
ARABKIR
MACARI
SATALIE
GOLPHE DE SATALIE
RHODES
MYRA
SELEFKE
ADANA
SIHON. R.
KEBAN.
ARGANE
DIARBEKIR
ELGÉSYRE
URFA
MEDDINE
NISIB
CYPRE.
NICOSIE
MANCOSTA
ANTAKIA
COIK. R.
BIR
SEVEREC
TIGRE F.
MOSUL
LATIKI
TRIPOLY
ALEP.
DIARBEK.
BAINS
TOPAL
Lac de BITUME
ZAB. F.
KURDISTAN.
FAMIE
HIRMAS. R.
PONTE DURO
SELEUCIE
HEMS
RUINES DE PALMIRE
DÉSERT.
OBELEI
M. MÉDITERANÉE.
DANS CES DESERTS SONT LES RUINES DE PLUSIEURS VILLES ANCIENNES.
SAIDA
DAMAS.
EUPHRATE
ABAS
CUPRESSI
AGALAR
ZADI
DIALE. R.
BARRAÏ-AL-SHAM
OU
DÉSERT DE SYRIE.
BAGDAD
ALEXANDRIE.
NABOLOS
SOURSE DE BITUME
PERSE.
JERUSALEM
TAKISARE
DAMIET.
KHOSISTAN.
IRAK.
HELLA
ARABY
VASIT.
GAZA
KARAC.
LAC. ALMOTANAH.
OU
M. MORTE.
AMARA
LAC BERDOYS.
R. DOUCE
LE NIL. F.
LE CAIRE.
ARABIE DÉSERTE.
LAC DE REHÉMAT
BAHARANS
SUES
KARAC
ARABIE PÉTRÉE.
ALNAZ
COSNA
GUDERLAN
MARSALE
ÉGYPTE
AÏLAH
DÉSERT.
BASSORA
SHAT-EL-ARAB
KALAAT-EL-ACABA.
SANS EAU NI HABITATION.
ANCIEN LIT DE L'EUPHRATE
M. ROUGE.
GOLPHE PERSIQUE.

Route suivie par M. OTTER, de Constantinople à Alep, en 1736 et 1737, et que l'on peut tenir comme la plus exacte.

	heures de marche.
De Scutari à Kartal. . . .	4
De Kartal à Guegnebizé. . .	6
De Guegnebizé à Tausciangic (1) .	4
De Tausciangik à Izmid, ou *Iznik-mid* .	5
D'Izmid à Sapange. . . .	6
De Sapange à Gueivé. . . .	6
De Gueivé à Ak-Hisar. . . .	3
De Ak-Hisar à Lefkié. . . .	6
De Lefkié à Vezir-Kani. . . .	4
De Vezir-Kani à Bilegik. . . .	4
De Bilegik à Bozavik. . . .	6
De Bozavik à Eski-Sciehré. . .	9
D'Eski-Sciehré à Seid-Gazi. . .	8
De Seid Gazi à Bardaklu. . .	4
De Bardaklu à Kosrew-Pascia. . .	4
De Kosrew-Pascia à Bajat . .	5
De Bajat à Bulvadin. . . .	7
De Bulvadin à Jsnklu. . . .	6
D'Jsnklu à Ak-Sciehre. . . .	5
D'Ak-Sciehré à Arkit-Kan. . .	6
D'Arkit-Kan à Ilguin. . . .	4
D'Ilguin à Kanden-kan. . .	3
De Kaden-kan à Ladik, ou *à Kédikié* .	3

(1) C'est un village misérable. *Tauscian-git*, l'ancienne Nicomédie, est capitale du district de *Kogia-Ili.* un bras du fleuve *Sacaria*, le *Gallus* des anciens, passe à l'*efkié*, Bourg à une journée

	h. de mar.
De Ladik à Konia . .	8
De Konia à Giurci. . .	10
De Giuci à Gueivé . .	8
De Gueivé à Kara-Bignar . .	6
De Kara Bignar à Hartan .	9
De Harta à Erekli . .	3
D'Erekli à Ulu-Kiscela . .	9
Passage du mont Taurus .	26
Arrivée à *Adana* .	6
D'Adana à Misis, ou *Masisa* .	6
De Misis à Kurd-Kulaghi .	6
De Kurd-Kulahi à Pajas. .	7
De Pajas à Eskiendrum . .	4
D'Eskiendrum à Beilan . .	3
De Beilan à Jeni Kan . .	3
De Jeni-Kan à Antacié . .	
D'Antacié à Harin . .	8
De Harin à Etarib . .	8
D'Etarib à Haleb . .	6

d'*Iznik*, l'ancienne *Nicée*. On trouve à *Bilegik*, une riche fabrique d'oreillers d'or et d'argent pour les sophas, q'uon envoie à Constantinople. *Eski-Scickré* est située dans une vaste plaine au milieu de Jardins, de vignes, et non loin de bains d'eaux minérales. Pour y arriver, on passe par la montagne d'*Eugni*, dans laquelle sont creusées de vastes cavernes. *Ak-Scichre* est le tombeau de l'Esope turc, *Nasreddin coggia*. *Keden-Kan* est l'ancienne *Laodicée*, et *Konia*, l'ancien *Iconium*. C'est le siège des Selgeucides, la capitale d'une province et la résidence d'un pacha. Des jardins et des vignes entourent la ville. Le terroir produit du coton et des fruits de toute espèce. *Misis* est l'ancienne *Mopsueste*, sur le fleuve *Geikan*, autrefois *Pyrame*. *Pajas* portait le nom de *Baia* ville à l'extrémité de la Méditerrannée, mal saine, et qui n'est éloignée que de neuf lieues *d'Arsiz-Daghi*, volcan.

Stations depuis Bassora jusqu'à Hilla, d'où l'on peut remonter l'Euphrate avec la barque.

1 *Jedek-Maghil*
2 *Khan-Abd*
3 *Stuban*
4 *Sarden*
5 *Nar-Omer*
6 *Der*
7 *Jesdu*
8 *Ras-Jesdu*
9 *Esbir*
10 *Kabur-Tagir*
11 *Sueb*
12 *Quorna*, ville et douane
13 *Birhamit*
14 *Nahrante*
15 *Medine*
16 *Nahr-Salé*
17 *Darmiset*
18 *El-Saughi*
19 *Baharan*
20 *Cinebat*
21 *Mansurie*
22 *El-Ceré*
23 *El-Telet*
24 *Ismain-ibni-el-Hagi*
25 *Bu-el-Celbin*
26 *Um-el-Sciscíaccia*
27 *El-Sceriggié*
28 *Latabié*
29 *Fehli*
30 *Manajé*
31 *Kut-Mammer*
32 *El-Zenauja*
33 *argia*, Douane.
34 *Batabar*
35 *Basul* (1)
36 *Ghebine*
37 *Eghel-Suereb*
38 *Tani-Snered*
39 *Chuessa*
40 *Safi*
41 *El-Chodir*
42 *Vahre*
43 *El-Crain*
44 *Buhnagel*
45 *Zeregié*
46 *Semuon*, en Bagdad
47 *Missedé*
48 *Sciabi* (2)
49 50 51 52 53
54 *Sebejé* (3)
55 56 57 58
59 *Lemlum*
60 61 62 63 64 65
66 *Divanié*
67 *Misariccé* (4)
68 69 70 71
72 *Cuscuscia*
73 *Asseccé*
74 75 *Arabes de Mansur*
76 *Ghedis*
77 *Huesce*
78 *Misidié*
79 *Zade et Dolap*
80 *Hilla*

---

(1) Ces huit pays suivant ne forment qu'une plaine déserte que fréquentent les Arabes *Muden*. (2) Depuis cet endroit jusqu'à *Sebaje* il n'y a point de villages ni de lieu fixe pour les stations. (3) Ce sont des tentes d'Arabes muden jusqu'à *Lemlum* et *Divanie*. On trouve par intervalles quelques champs de riz dans ces plaines désertes. (4) Depuis le N°. 72 jusqu'au N°. 78, désert et bois, pendant 18 heures de marche.

IMPORTATIONS à Alep *par les Français en* 1775.

			Piastres.
1099	*balles*	de draps de Londrins prem.	792000
44		larges	22000
14		second	11200
6		fins	6000
121	*caisses*	de bonnets de Marseille	121000
96		de Tunis	144000
63	*barils*	de cochenille	126000
242		d'indigo et Gabelle	242000
886		desucre en poudre	71100
92		en pains	8300
148		de café d'Amérique	19200
68		d'amandes	4700
33	*caisses*	de papier raisin	2000
119	*balles*	dudit 24	3500
74	*caisses*	de soufre rafiné	2200
12		d'aiguibles à coudre	9600
18	*barils*	de terra oriana	3500
23	*balles*	de poivre	4600
47	*caisses*	de quincailleries	14000
5		de satin de Lyon étoffes d'or	10000
1443	*madriers*	de bois de Brésil	15000
		Autres marchandises non declarées	30000
			1661900

Commission de 2 pour *cent*	33238
Bénéfice de tarif 1 p.	16619
	49857

EXPORTATIONS.

3221 *sacs* de noix degalle 180400
1147 *balles* de toil. agiam. 264000
907 larges 245000
336 fortes 93000
321 ciaffarcani 160000
199 de coton filé 398000
140 de soie commissionnées à Tripoli 196000
Or en barre 12000

56 *balles* de soie 78480
280 de laine de chèvre 39800
644 de laine de mouton 29000
37 *caisses* de bordati 40000
140 de drogues diverses 21000
21 *balles* de cire jaune 5900
Remises sur Constantinople pour change sur la chretienté expédiées à Marseille 200000

Commis. de 4 p. *cent* sur le *total* 1212500 — 48500
Idem 2 sur 449400 — 8988
Bon poids et bénéfice de tarif de 2 p. *c.* sur les 1212500 — 30312
Profits sur l'exportation 87800
sur l'importation 49857

Bénéfice d'un an, 137657 *piastres.*

EXPORTAT.

Exportations faites par les négocians d'Alep, en différens ports de la chrétienté en 1775.

4285 *sacs* de Galles, 3/4 p. Marseille, 3/12 p. la Hollande, 1/6 p. Londres, et 1/12 p. Livourne.
1278 *balles* de Toiles agiamis, 15/16 p. Mars., 1/16 p. Liv. et Ven.
927 larges, presqu'entièrement pour Marseille.
361 fortes, même destination.
346 ciaffarcani, 15/16 p. Marseil., 1/16 p. Venise.
41 velues, p. Venise et Livourne.
27 visi de coutil, presque tout pour Livourne.
35 de mouchoirs de coton, 3/4 p. Venise, 1/4 p. les autres parties.
544 de soie 7/8 p. Londres, 1/8 p. Mars. et autres p.
1411 de coton brut, 5/8 p. Londres, 3/8 p. Venise et autres parties.
422 de coton filé, 1/2 p. Marseille, 1/8 p. Londr.
644 de laine de mouton, tout pour Marseille.
575 de laine de chèvre, 1/2 p. Marseille, 1/4 p. Londre, 1/4 p. ailleurs.
37 de cire jaune, 5/8 p. Marseille, 3/8 p. Venise et Liv.
296 *caisses* de drogues, 1/2 p. Marseille, 1/8 p. Londres, 1/3 p. la Hollande, 1/4 p. Venise et Livourne.
53 de bordati, 3/4 p. Marseille, 1/4 p. ailleurs.
10 des manufactures de soie, et de coton, pour tous les pays, selon les commissions.
72 de pistaches, *idem*, le plus p. Londres.
25000 *piastres* en lingot, 1/2 p. Marseille, 1/2 p. Livour. et Venise.
8000 de perles, 3/4 p. Livourne, 1/4 ailleurs.

Nota. Les Français ont fait dans la même année, pour 200,000 fr. de remises sur Constantinople, transfère à Marseille, en change sur les places de la chrétienté. Ils ont fait encore 140 balles de soie à Tripoli, et employé d'autres fonds sur la côte de Syrie et Chypre.

Les Anglais, Italiens, Hollandais et Livournais, ont aussi fait, dans la même année, quelques retours sur leurs places, avec des effets de la côte de Syrie et Chypre.

Importations faites par les négocians Européens à Alep en 1775.

Nota. b p signifie qu'on en importait *quelquefois beaucoup plus ; b m, beaucoup moins ; m, moins ; p plus ; e, environ à l'ordinaire.*

Par *Marseille.*

1099 *balles* de draps Londrins seconds. *b p* 119 *balles* de papiers 24.
p 33 *caisses* dudit raisin.

b p 44	de Lon- larg.	*p* 121	de bonnets de laî.
e 14	Londrins prem.		fabriques à Mars.
e 6	fins et superfi.	*m* 96	desd. de Tunis.
e 4 *caisses*	d'étoffes d'or.	*p* 68 *balles*	d'amandes.

Par *Londres*.

m 148 *caisses*	de café d'Améri.	*b p* 31	de draps d'Astracan.
b p 21 *balles*	de Mahout angl.	*b p* 15	desdits moyens.
b p 27	*idem* de Londres.	*b p* 18	desdits aurore.
b p 57	dud. de div. coul.	*b p* 33	en rintagli rouge.
b p 46	dudit écarlate.	*b p* 28	schals pour angora.
b p 10	du Brésil.	*b p* 197	moyens de Londr.
p 12	d'alun de Londre.	*e* 317 *saum.*	de plomb.
p 100	saumon d'étain.	*e* 25 *cantars*	de bois de Sainte Marthe.
p 350 *caisses*	d'étain en barres.		
e 96 *balles*	de gingembre noir	*e* 16	de Gelamine.

Par *Venise*.

p 40 *caisses*	de lames de verre,	*e* 5	boëtes roug. de Ve.
b p 15	petites lames.	*e* 3	de boëte de laiton avec miroir.
b p 4	fil d'argent.		
b p 1	canetille.	*b p* 23	de corail faux.
e 1	Lustrines.	*p* 10	de rubis n°. 2. 3.
p 5 *barils*	de fil blanc.	*p* 8	de rubis demi-livre.
p b 2 *caisses*	de perles fines.	*e* 6	d'agathes roses.
p b 42	de raisins.	*e* 4	d'agathes roses à 3....
p b 15	de limes.	*e* 5	olivettes rou. et noir.
p b 12	de tenailles.	*e* 2	granats noirs.
p b 15	de couteaux de Styr.	*e* 14	de Noghère avec ver.
p 15	d'aiguilles jaunes.	*m* 1	de toil. de lin blanch.
b p 22	de lunettes juives.	*p b* 1	de damasquetes.
b p 2	d'or cantarin.	*e* 2	de cinabre.
b p 5	de fil de lyre.	*e* 22 *ballots*	de Noghère.
b p 2	de sonnettes.	*p* 7 *barils*	de clous.
b p 4	de dés.	*p* 12	d'alun de Londres saumon d'etain.
b p 3	de métal battu.		
b p 3	de fourchettes.	*e* 96 *balles*	de gingembre. n.
e 2	de lunet. de Norimb.	*e* 317 *pains*	de plomb.
p 50	conterie à ocque ; 10 mazzi : *espèces de perles fausses.*		

Par *ces différentes villes de commerce.*

b p 11	draps ras divers ; 1 par *Mars.*, 6 de *Ven.*, 4 par *Livourne.*
b p 22	d'ambre préparé par *Londres*, *Amsterdam* et *Livourne.*
b 1199 *barils*	de sucre en poudre ; 889 par *Marseille*, 310 de *Lond.*
p 192	dits en pains ; 63 par *Mars.*, 33 par *Venise*, 20 p. *Ams.*
p 98	cochenille ; 63 de *Mars.*, 33 par *Londres*, 2 p. *Livour.*
p 416	indigo et garbello ; 242 par *Marseille*, 174 p. *Londres.*
bp 340	archifu. 300 par *Londres*, 40 par *Livourne.*
e 7	minium ; 5 par *Venise*, 2 par *Amsterdam.*
e 270	vitriol ; 112 par *Londres*, 150 p. *Venise*, 8 p. *Livourne*
e 25	de céruse ; 10 par *Venise*, 10 p. *Londres*, 4 p. *Livour*

b 24 *barlis* de fil de fer ; 11 par *Venise*, 10 p. *Amsterdam*, 3 de *Liv.*
p 22 de tartre rouge ; 17 p. *Venise* : 5 p. *Livourne.*
e 21 de terra oriana ; 17 p. *Marseille*, 4 par *Livourne.*
bp 32 *caisses* d'aiguilles à coudre ; 20 par *Venise*, 12 p. *Marseille.*
p 350 et *caisses* d'acier ; 277 *caisses* p. *Ven.*, 73 *barils* p. *L.* et *Am.*
e 184 de soufre rafiné ; 74 p. *Marseille*, 60 p. *Venise.*
m 32 de cristaux divers ; 15 p. *Venise*, 11 p. *Ams.*, 6 p. *Lon.*
p 6 *caissons* de glaces ; 5 p. *Venise*, 1 p. *Amsterdam.*
m 63 *ballots* de 4 petites caisses chacun, de couteaux p. l'*Angleterre* et et de pincettes p. *Loudres.*
p 167 *balles* de poivre ; 112 p. *Lon.*, 25 p. *Mar.*, 12 d'*Am.*, 20 p. *Liv.*
m p 3 de clous de girofle ; 2 p. *Amsterdam*, 1 p. *Livourne.*
e 450 *kantars* de 100 *rotols* de fer en verge ; 150 par *Londres*, 260 par *Amsterdam*, 50 par *Londres.*
mm 174 de bois de Fernam. : 120 par *Marseille*, 54 par *Londres.*
e 70 de bois de Campeche ; 50 par *Londres*, 20 par *Livour.*
e 50 de brasiletto ; 40 par *Londres*, 20 par *Livourne.*

Outre les articles susnommés, il en vient d'autres de toutes parts, que l'on ne déclare pas ; et en d'autres années, on apporte beaucoup d'objets, comme aussi de monnaies d'or et d'argent, lorsque les produits d'Alep donnent du bénéfice dans la chrétienté.

POIDS EN USAGE AU CAIRE.

Des marchandises en général.

L'OKE du Caire, comme à Constantinople, est de 400 dragmes ; avec cette différence qu'elle est de 404 dragmes pour la soie de Brusse, de Sagora et de Chypre.

Le *Rotol* vaut 144 dragmes ; le *scehié* 110 ; *l'arbelle* de soie 226 1/2.

On déduit du poids de toutes les marchandises, les premières tares des balles, de tonneaux, des barils, etc., selon les usages respectifs adoptés par les douaniers, ou les peseurs, et qui sont toujours moindres qu'ils ne doivent l'être : ensuite les secondes tares des *kantars* et des *rotols*, à raison de 102, 105, 110, 130, etc., par *cent.* On vend a tant le *cent*, en observant qu'il y a des objets sur lesquels, sans déduire la première tare de la balle, du baril, etc., on défalque les deux tares ensemble : et c'est ce qui arrive pour les objets que l'on vend au *kantar* de 150, 233 1/3 *rotols* pour *cent.*

100 *rotols* du Caire font net de toute tare, 110 livres à Londres, — 112 à Marseille, à Livourne, 150 faibles, 100 fortes à Venise, à Trieste de même.

Nota. Les 100 *fundi* de Trieste valent à Venise, 117 liv. 1/2 grand poids, 185 faible. — 100 *rotols* du Caire valent à Constantinople, à Smyrne, etc., 36 *okes* de 400 dragmes.

Pierreries, or et argent.

1 *karat* est de 4 grains. — 1 *dragme* de 16 *karats.* — 1 *mitikal* de 24 *karats.* — 1 once de 8 *dragmes* 1/4.

Les pierres mises en œuvre, se vendent tant la pièce, sans poids.

Les pierres non ouvrées se vendent au poids, sans aucune tare.

On dégage le les perles de leur fil, on les pèse net; ou si on les pèse avec le fil, on déduit une tare de 105 pour 0/0.

On pèse les coraux avec le fil qui est ordinairement de soie, et on déduit la tare du *rotol* de 151 dragmes pour le *rotol* de 144 dragmes; et on les vend ensemble.

100 dragmes de pierreries d'or et d'argent de Constantinople valent au Caire 103 dragmes.

Un *sequin* de Venise qui pèse en Europe 18 *karats*, doit produire ici 18 karats 1/2, qui font 74 grains; et 100 sequins de padella doivent donner au Caire 102 sequins.

Un *hongrois* d'or pèse, et s'évalue comme ci dessus.

Un *doublon* d'Espagne doit valoir ici 9 dragmes.

Un sequin *fondukli* pèse ici 18 karats; un sequin *mahabub* 13 1/2.

Une *sévilliane* d'Espagne vaut 9 dragmes.

Une *pataque*, ou bien un *taller* impérial doit produire ici drag.

MESURES DIVERSES.

Des draps, etc., en usage au Caire.

La picque de Constantinople appelée *dra-stambul* avec laquelle on vend et mesure généralement toutes sortes d'étoffes, de soieries, etc.

La *picque* du Caire qu'on appèle *dra-bellédi*, est de deux tiers de celle de Constantinople; on s'en sert dans les boutiques pour le détail.

Comparaison des mesures étangères avec celles du Caire.

Une *jarde* d'Angleterre vaut au Caire 1 picque 2/3 de Constantin.

Une aune de Marseille produit au Caire 1 picque 3/4 de Constantin.

100 *brasses* de Livourne donnent au Caire 85 picques de Constant.

Une *brasse* de laine de Venise vaut au Caire 1 picque de Constantinople; et 100 brasses de soie rendent 93 picques. — 100 *brasses* de Trieste rendent au Caire 104 picques 3/4 de Constantinople.

MONNAIES DIVERSES.

Monnaies idéales avec lesquelles on achète et on vend.

Pièces de 73, 70, 60, 33; 30 medins; fondukli de 146 medins.

Monnaies étrangères qui entrent au Caire, et qui ont cours dans le commerce comme marchandises.

Les sequins vénitiens du poids susdit s'achètent 2 pataques et 13 à 18 medins, chacun selon les demandes. — Les hongrois d'or d'Allemagne du poids susdit s'achètent 2 pataques et 5 à 10 medins, selon les demandes. — On fait peu d'usage des doublons d'Espagne dans la bourse du Caire. — Les sequins de Barbarie, de Maroc, Alger, Tunis et Tripoli s'achètent 130 à 140 medins.

Les tallers de différens princes d'Europe auxquels on donne un prix proportionné à leur valeur que connaissent les *Saraffi*, et propre aux spéculations.

Les pièces massives, ou les colonnaires d'Espagne du *même* poids, s'achètent une pataque et 3 à 5 medins, selon les demandes. Il en entre au Caire une très-petite partie, et très-peu dans le commerce.

Monnaies effectives que l'on admet en paiement.

Les medins *divani* que l'on frappe dans la monnaie du Caire ; — les sequins *makabub* que l'on frappe comme ci-dessus : leur valeur est de 120 medins ; — les piastres de Constantinople de 40 medins chacun ; — les soixantaines de Constantinople de 60 medins chacun, on en voit peu ; — soixantaines de Raguse de 60 medins chacun ; — les pataques, ou tallers imperiaux. Autrefois, ils avaient un cours ordinaire de 86 medins à Ros. Alex. et Dam. ; et de 85 au Caire. Il est augmenté depuis.

Les moitiés ou les quarts desdits tallers à proportion.

Le taller toscan de 80 à 82 medins ; — les sequins fondukil de Constantinople de 160 medins chacun.

N. B. Quand on fit ce tableau, le cours de la monnaie était sur ce pied ; il est considérablement augmenté aujourd'hui, puisque le fondukli est à Constantinople de 200 medins ; — le sequin vénitien de 215 à 220 ; — le taller impérial 100 ; le colonnaire 97 paras ; — l'hongrois d'or 200 paras, et ainsi à proportion.

CHANGES.

Lorqu'onveut prendre des lettres change pour faire passer des fonds à Londres, il est bon de se servir du canal des places nommées ci après, puisque ce n'est que par hazard qu'on en peut trouver sur Londres même et Marseille : les négocians d'ici étant toujours en débet de remise avec ces deux places, et jamais dans le cas de faire de traites ; et pour obtenir ces lettres de changes et le paiement à Londres, il est bon de payer au Caire 100 pataques ou tallers impériaux pour en avoir ;

A Livourne, pièces de 8/r. 117.

A Venise, 1050 petites lyres vénitiennes.

A Vienne, 14/60 florins.

A Constantinople les piastres de 40 medins P. 205.

En négociant ensuite les lettres de changes, recevoir sur londres 100 livres sterling pour faire payer.

A Livourne pièces de 8/r. 477. 11. 1.

A Venise petites lyres vénitiennes 4285. 15.

A Vienne 907 florins 4/60.

A Constantinople piastres de 40 medins P. 836. 39.



Tableau du commerce de l'Égyp

Ci - apr

ARTICLE

De Londres, Marseille, Livourne, Venise, Triest

Pour la consommati

Draps Basce mahut anglais superfins. . . . .
 dits Basce mahut français superfins. . . . .
 dits Basce mahut de Hollande. . . . .
 dits Londrins seconds de France. . . . .
 dits Londrins étroits d'Angleterre. . . . .
 dits Londrins larges de France. . . . .
Draps peints pour tapis et coussins. . . . .
Scialons d'Angleterre. . . . . .
Satins de Florence, larges et étroits. . . . .
 dits de France, idem, plus légers, unis et ouvragés. . .
Etoffes d'or et d'argent, plus ou moins riches, de France et de Floren
Galons d'or et d'argent. . . . . .
Martres du Canada. . . . . . .
Cochenille. . . . .
Poivre. . . . .
Cloux de gérofle. . . . . . .
Noix muscades. . . . . . .
Manne en sorte. . . . . . .
Etain en verges. . . . . . .
Plomb. . . . .
Fer de Suède et de Russie. . . . . .
Archifu. . . . .
Gelamine. . . . .
Lames d'étain. . . . .
Cinabre. . . . .
Minium. . . . .
Sucre de Lisbone et de France, en poudre. . . .
Salse pareille. . . . .
Gingembre. . . . .
Bois de Fernamb. . . . . . .
Arsenic jaune et blanc. . . . . . .
Tartre. . . . .
Alun de roche d'Angleterre. . . . . .
Ambre blanc, n. 1. 2. . . . . . .
Ambre jaune, n°. 1. 2. 3. . . . . .
Coraux divers de France, de Livourne et Raguse. . .
Verd de gris en pains. . . . . .
Papier des trois lunes de France et de Gênes. . . .
Liqueurs diverses de France. . . . . .

ec les places d'Europe et d'Asie
mmées.

MPORTÉS

onstantinople, Smyrne, autres lieux de la Turquie

une année en Égypte.

lles	50	en pataques	2	à	2 1/4	effectiv. la picque.
ites	150	en pataques	1 3/4	à	2	effectiv. la picque.
ites	20	en pataques	2	à	2 1/2	effectiv. la picque.
ites	250	en medins	75	a	90	la pataque de 85 c. s.
ites	250	en medins	60	à	75	idem. . c. s.
ites	150	en medins	55	à	70	idem. . c. s.
ites	20	en medins	60	à	90	idem. . c. s.
ites	200	en medins	32	à	35	idem. . c. s.
ques	1000	en medins	95	à	110	idem. . c. s.
ites	500	en medins	100	à	120	idem. . c. s.
ites	6000	en pataques	3	à	10	effectiv. . . . c. s.
itikals	6000	en medins	30	à	35	la pataque de 85 le Mitikal.
aux	1000	en pataques	1	à	2	effectives. l'une
rils	100	en pataques	10	à	16	effec., l'oke de 400 dragmes.
lles	300	en pièces	30	à	35	de 60 med., le kant. de 105 rot.
rils	10	en medins	160	à	180	la pat. de 90 le rot. de 144 dra.
rils	10	en medins	160	à	170	c. s. . . . idem.
isses	6	en medins	50	à	60	c. s. . l'oke de 400 dragm.
rils	300	en medins	1200	à	1300	c. s. . le kantar de 102 rot.
mon	2000	en medins	470	à	500	c. s. . le kantar de 104 rot.
rges	6000	en pièces	8	à	9	de 73 m., le k. de 233 1/3 rot.
rils	200	en medins	470	à	490	la p. 90 le k. de 150 r. et le bar.
rils	200	en medins	1400	à	1460	c. s. . le kant. de 102 rot.
rils	100	en pièces	36	à	40	de 60 med. le bar. de 450 feu.
isses	10	en medins	8400	à	8000	la pat. de 90, le kant. de 102 r.
rils	20	en medins	520	à	540	idem. . le kant. de 130 rot.
n. cais.	50	en pataqu.	10	à	13	effect. . le kant. de 102 rot.
lles	10	en medins	4600	à	4700	la pat. de 90 le kan. de 110 rot.
n.	10	en medins	1200	à	1300	c. s. . le kant. de 102 rot.
tars	2000	en medins	850	à	1000	c. s. . le kant. de 125 rot.
ique	20	en medins	500	à	56	c. s. . le kant. de 125 rot.
illet	20	en medins	253	à	600	c. s. . le kant. de 150 rot.
ils	50	en medins	1000	à	1050	c. s. . le kant. de 150 rot.
tols	1000	en medins	550	à	650	c. s. . le rotol 144 drag.
es	4000	en medins	0001	à	2000	la pat. de 90 l'ok. de 400 dr.
tols	2000	en medins	720	à	3400	c. s. sel. la qua. le r. de 151 dr.
ique	20	en medins	70	à	75	c. s. l'oke de 400 dragm.
lles	1000	en pièces	17	à	19	de 60 medins la ba. de 24 ra.

. . . .

Eaux de senteur, et essence diverses de France.
Vins divers d'Espagne, France et Toscane.
Quincailleries d'Angleterre et de France. { petits couteaux. petites boîtes. fleurs artificie. }
Montres de poche d'or et d'argent.
Cartels simples et à sonnerie.
Pendules. idem. } d'Angleterre. et de France. }
Fusils et pistolets d'Angleterre.
Fruits divers de France et de Livourne, comme marons, pommes châtaigne
Confitures diverses de France, Livourne et Gênes.
Sayes ecarlates.
dite sguardé.
Padoues écarlates fins.
Basce mahut.
Londrins seconds.
Draps divers d'Allemagne.
Satins larges et forts.
dits étroits et legers.
dits larges et pesans d'Allemagne.
Sandals blanches et noires de Venise.
Velours unis et ouvragés.
Etoffes d'or et d'argent plus ou moins riches.
Galons divers d'or et d'argent.
Damasquetes.
Fanelles peintes pour Tapis, et coussins d'Allemagne.
Rasc espèce de drap très - étroit d'Allemagne.
Mouchoirs blancs, bleues et autres d'Allemagne.
Coton, toiles de cotons ou indiennes d'Allemagne.
Toiles peintes.
Toiles blanches unies et damassées.
Toiles cirées unies et à fleurs.
Toiles allones de Russie pour voiles.
Acier grossier.
dits fins.
Fer d'Allemagne.
Cuivre en flaons et en feuilles.
Quincailleries de Stirie.
Couteaux dudît.
Ciseaux de caravane.
Rasoirs fins et ordinaires d'Allemagne.
Pelles de fer.
dites de laiton.
Laitons travaillés.
Porcelaine d'Allemagne.
Emaux d'Allemagne.
Miroirs divers de Venise.
dits de Venise.
Verres de Bôhême.
Lames de verres de Venise.

auta

tant qu'on en demande. Le prix selon la qualité.

arg.	50	le prix selon leur espèce et qualité.					
ouzaine	20	en pataques	20	à	200		effectives l'une.
nels	20	en pataques	30	à	400		effectives l'un.
ndules	50	en pataques	15	à	100		effectives l'une.
t. par.		en pataques	10	à	50		eff. le fusil et la paire de
t. par.		le prix selon leur espèce et qualité.					pistolets.
oites	2000	en medins	8	à	30		la pataque de 90, la boite.
eces	200	en pataques	3 1/2	à	3	3/4	effectives . . la pique.
es.	50	en pataques	4 1/2	à	5		idem. . . . . c. s.
lles	20	en pataques	2 1/2	à	2	1/2	idem. . . . . c. s.
es	50	en pataques	2	à	3	3/4	idem. . . . . c. s.
es	150	en medins	75	à	90		la pataq. de 85. . c. s.
es	60	en pataques	2	à	3		effectives. . . . c. s.
ques	1000	en medins	60	à	100		la pataque de 85. c. s.
es	1500	en medins	45	à	60		idem. . . . . c. s.
es	500	en medins	120	à	150		idem. . . . . c. s.
es	400	en medins	95	a	100		idem. . . . . c. s.
es	200	en pataques	1 1/2	a	3		idem. . . . . c. s.
es	2000	en pataques	3	à	12		idem. . . . . c. s.
itikals	3000	en medins	30	à	35		la pataque de 90 le mitik.
ques	2000	en medins	100	a	160		idem. . . . lapiq.
eces	500	en medins	30	à	35		idem. . . . . c. s.
es	200	en medins	600	a	650		idem. . . . la piè.
ouzai.	200	en medins	580	à	600		idem. . . . la do.
es	100	en pataques	8	à	10		effectives. . . . la piè.
es	1000	en pataques	2 1/2	à	3		idem. . . . la piè.
es	1000	le prix selon leur espèce et qualité.					
es	100	en pataques	5	à	6		effectives. . . . la pièc.
squ'à pré. non introduites, on peut, selon les occasions, les avoir de Trieste.							
sses	1000	en medins	300	à	340		la p. de 90 le k. de 105 reaux.
	500	en medins	300	à	340		idem. . . . . . c. s.
rges	500	en pièces.	10	»	11		en m. 73 le k. 233 1/2 réaux.
u'à prés. non introduites; on peut, selon les occasions, les avoir de Trieste.							
illets	10	suivant leur espèce et qualité.					
	10	en medins	40	à	43		la pat. de 90 la douz.
sses	5	en medins	13	à	19		idem. . . c. s.
s	10	en medins	20	à	25		idem. . . la carte.
ils	20	en medins	20	à	25		idem. . . l'o. de 400 d
s	10	en medins	70	à	75		idem. . . c. s.
n.	10	en medins	75	à	80		idem. . . c. s.
tes parties, le prix selon leur espèce et qualité.							
idem, comme ci-dessus.							
es	50	en pataques	3	à	50		l'une selon leur grand.
	20	en pataques	6	à	40		idem.
ons	10	suivant leur espèce, qualité et assortiment.					
es	500	en pataques	9	à	13		effectives la caisse.

Suc de réglisse.
Tabac en feuilles d'Hongrie.
dit en poudre.
Papier de 3e lunes fin.
dit ordinaire.
dit pour naviguer.
dit *idem* d'Allemagne.
Lunettes d'Hébreux.
Vif argent.

Conterie ou verroter. de Venise et Allemagne.
- Conterie à Ferrazza.
  - dite à 1/2 livre.
  - dite d'Hollande.
- Olivetta n. 2. 3. bleue, rouge et blanche.
  - dites n. 4.
- Rosettes bleues et vertes.
- Pontines.
  - dites de différentes couleurs.
- Faux grenat.
- Cornaline.
- Rubinami. n. 2. 3.
  - dits n. 4.

Petites lames d'or et d'argent fin.
Métal battu.
Papier doré.
Or contarin.
Vitriol.
Spiga celtique.
Fil de fer assorti.
dit de laiton idem.
dit de cuivre idem.
dit argenté.
Clous canali, mi-canali, 1/4 canali.
Aiguilles n. 1 à 4.
dites à pommeau.
Hameçons à pêcher de toutes façons.
Limes n. 1 à 12.
Crusioli.
Tabatière borina.
Palossi de gellabbi.
Canons de fusil.
Soufre.
Cinabre.
Minium.
Céruse de Venise.
Laitons divers.
Bois de toute espèce, c. à d., planches, poutres, etc.
Rosoli d'Allemagne et de Ven.
Tallers impériaux, toscans, sequins vénitiens, hongrois, etc.
Vieux cuivre.
Bronze.
Cuivre neuf travaillé.

sses	53	en medins	24	à	50	la pat. de 90 l'oke de 400 dr.
les	300	en oke	10	à	12	par fondukli de 146 medins.
res	100	en medins	50	à	60	la pat. de 90 l'oke. de 400 dr.
les	1000	en médins	90	à	100	idem la rame
es	500	en medins	60	à	65	idem.
es	200	en medins	50	à	65	idem.
es	100	en medins	80	à	200	idem.
caiss.	2cc	en fonduk.	6 1/2	à	8	de 146 medins la cassette.
ils	50	en medins	600	à	640	la pat. de 55 le c. de 102. r.
illets	200	en pièces	1c	à	12	de 60 med. cant de 102 rot.
	100	en pièces	10	à	12	semblable. . . . . c. s.
	10	en pièces	28	à	21	semblab. avec 2 p. 100 ben.
sses	10	en medins	9	à	11	la pataque de 90 le fil.
s	10	en medins	4	à	5	idem. . . . . . c. s.
s	10	en medins	190	à	200	id. le mill. avec 2 p. 100
s	5	en medins	80	à	9c	idem . . . . . . c. s.
s	5	en medins	9	à	11	idem. le paquet.
zai.	2000	en medins	24	à	30	idem la d. ou le p. de 12 fil.
sses	10	en medins	190	à	200	id. 2 p. 100 b. le p. 220 et 140
s	10	en medins	10	à	12	idem . . c. s. le paquet.
s	10	en medins	6	à	7	idem . . c. s. le paquet.
ikal	2000	en medins	28	à	32	la pat. de 85 le mitikal.
caisse	10	en medins	55	à	60	la p. de 90 le pa. de 10 liv.
me	100	en medins	290	à	320	c. s. . . . . la rame.
caisse	100	en pièces	24	à	26	de 60 med. la cassette.
ils	50	en medins	165	à	175	la pat. de 90. le c. de 150 r.
n.	60	en sequins	10	à	11	de 120 med. le c. de 110 r.
illets	10	en pataques	25	à	26	effectives. . . le c. de 105 r.
	5	en fondukli	18	à	20	de 146 med. le c. de 105 r.
	2	en fondukli	16	à	18	idem. . . . c. s.
ie	10	en medins	90	à	95	la p. de 90 le p. de 5 paq.
lets	100	en medins	19	à	24	c. s. . . . l'oke de 400 drag.
iers	100	en medins	350	à	380	c. s. . . . le millier.
	100	en medins	300	à	350	c. s. . . . idem.
	100			à		
es	5	en medins	12	à	14	c. s. . . . le paquet.
	20	en medins	30	à	35	c. s. . . . le paquet.
	10	en medins	400	à	450	c. s. . . . le cent.
es	10	en medins	80	à	85	c. s. . . . la lame.
	10	en medins	90	a	100	c. s. . . . le canon.
r	2000	en medins	200	à	250	c. s. . . . le cant. de 150 r.
es	20	en medins	8400	à	8600	c. s. . . . le cant. de 202 r.
s	20	en medins	520	à	540	c. s. . . . le cant. de 130 r.
sses	500	en pièces	9	à	9	de 60 medins la cassette.
n.	20	en medins	2200	à	2300	la p. de 90 le c. de 105 r.
ges	6	le prix suivant leur espèce et qualité.				
nt	qu'on en demande, le prix selon la qualité.					
sommes	que l'on demande, et la valeur selon les circonstances.					
s	1000	en medins	43	à	48	la p. de 90 l'oke. de 400 dr.
	100	en medins	25	à	28	c. s. . . . . idem.
es	200	en medins	60	à	70	c. s. . . . . idem.

Tabac en feuilles de diverse qualité de Salonique et Cavalla.
Roscatie.
Sublimé.
Bourre.
Chebabbi.
Salep.
Pulbar.
Nest gugi.
Papier doré.
dit argenté.
Métal battu blanc.
Fil d'or et d'argent.
Coutil de Brusse.
Schals d'Angora.
Safran avec de la cire en livret.
dit rafiné.
Babucc et terlik de Constantinople et Smyrne.
Toile de soie pour chemises.
Mouchoirs de soie et coton.
Tapis de tout genre pour les divans, veloutés et unis.
Coussins veloutés et unis.
Aloi d'Italie.
Bordures de soie; soie et coton de Damas et Alep.
Toiles de coton des châteaux pour voiles, de Constantinople.
Huile de Barbarie, de Suse et Tunis.
dite de Candie.
Savon liquide de Barbarie.
dit en brique de Candie.
dit semblable de Syrie, fin.
Tabac de Syrie.
Bois de Rondina, Kas-daghi, et Mer noire.
Raisin sec et figues de Smyrne.
dit de Stancio et Rhodes.
Noisettes de Constantinople.
Pistaches de Syrie.
Soie brute de Brusse.
dite de Sagora.
dite de Chypre, blanche et citron.
dite de Barut idem.
dite de Tripoli idem.
Cotons bruts de Salonique, Chypre et Acre.
Mastic de Scio.
Etoffes d'or et d'argent de Scio.
Satin ouvré de Scio.
Résine de Salonique.
Poix de Stancio.
Goudron idem.
Vins de Scopolo, Celidron, Chypre et autres îles de l'Archip
Pelleteries de toutes espèces, c. à. d. { de Moscovie en renar blancs et jaunes.
Pierreries { venant de Constantinople, travaillées et non montées. c à d., diamans, émeraudes. perles d'Alep.

Balles	5000						
Barils	50	en medins	1400	à	1460	la pat. de 90 le kant. de 102 rot.	
dits	10	en medins	360	à	380	c. s.	l'oke. de 400 dr.
dits	100	en medins	50	à	60	c. s.	idem.
dits	50	en medins	120	à	130	c. s.	idem.
Caisses	20	en medins	120	à	130	c. s.	idem.
dites	10	en medins	35	à	40	c. s.	idem.
dites	5	en medins	50	à	60	c. s.	idem.
Rames	100	en medins	490	à	510	c. s.	la rame.
dites	100	en medins	80	à	100	c. s.	idem.
Caissés	00	en medins	200	a	220	c. s.	le mazze.
Dragm.	5000	en medins	25	a	30	la pataque de 85 le dragme.	
Ballles	200	en medins	340	à	380	la pataque de 90 la piece.	
P. cais·	300	en pataques	17	à	18	effective. . . . . la piece.	
dites	20	en medins	43	a	50	la pat. de 90 le schie le 110 drag.	
dites	10	en medins	80	à	90	c. s.	idem.
Caisses	100	en medins	60	à	80	c. s.	la paire.
Pieces	1000	en pataques	5	à	7	effectives	la piece.
Balles	10	en piastres	60	à	90	la pataque de 90	le quadruple.
dites	50	en piastres	7	a	50	en medins 40. . .	l'une.
Paires	200	en medins	5	a	12	en medins 40 . .	l'une.
Balles	50	en medins	120	a	200	la pataq. de 90. .	la piece.
Ballots	100	en medins	450	à	800	c. s.	la p de 40 pic.
Pièces	1000	en medins	800	à	850	c. s.	l'ok. le 400dr.
Jarres	4000	en medins	24	à	28	c. s.	idem.
Tonn.	1000	en medins	22	a	24	c s.	idem.
Jiarres	500	en medins	22	à	24	effectives. le cantar de 44 oke.	
Sacs	2000	en pataques	10	à	12	la pataq. de 90 l'oke de 400 dr.	
dits	1000	en medins	30	à	32	en medins 146 le cant· de 40 ok.	
Balles	4000	en fondukli	15	à	16		
Charges	10	il suivant leur espèce et				qualité.	
Boëtes	8000	en medins	8	a	12	la pataq. de 90. l'oke de 400 dr.	
Nattes	1000	en medins	5	à	7	c. s.	idem.
Sacs	500	en medins	4	a	6	c. s.	idem.
Petites	part.	en medins	30	à	40	c. s.	idem.
Balles	100	en pataques	5	à	6	effective l'oke de 400 dragmes.	
dites	20	en pataques	5	à	6	c. s.	idem.
dites	500	en pataques	6	à	12	c. s.	idem.
dites	500	ee pataques	4	à	4 1/2	c. s. l'artelle de 229 1/2 dr.	
dites	600	en medins	250	à	300	la pataque de 85.	idem.
dites	500	en medins	230	à	280	c. s.	idem.
dites	600	en pièces	45	à	60	de 33 med. le cant. de 100 oke.	
Caisses	400	en medins	115	à	120	la p. de 90. l'oke de 400 dragm.	
Picques	4000	en medins	150	à	190	la pataque de 85 la pique.	
dites	6000	en medins	60	à	90	c. s.	idem.

Petites parties }
Coffres 2000 } le prix Suivant les circonstances.
Outres 500 }

Autant qu'on en demande et le prix suivant la qualité.

Se vend en pataques depuis 10 jusqu'à 2000 suivant leur espèce, etc.

Carats 1000 en pataques 10 à 30 le carat.

Vv

NOTES.



(1) *Top-Hanna*. Le port de Constantinople est presque derrière la ville, et un des côtés du triangle oxigone sur lequel elle est bâtie, a la forme d'une harpe. Le premier nom de cette ville était *Chrysoceras*, *cornu aureum*, corne d'or, ou d'abondance. Le chef d'une colonie de Mégariens qui s'y établit, l'appela *Bisana* de son nom. L'empereur Antonin lui donna celui d'*Antonine*. Constantin y transféra le siège de son empire, et la fit nommer *Constantinople*. Les Turcs l'appèlent *Stamboul*.

(2) *Iles du Prince*. Chacune de ces îles a un ou plusieurs hameaux de pêcheurs grecs. Les Turcs ne pêchent jamais. Elles sont toutes cultivées et saines. En tems de peste, les Francs y vont chercher un asile contre la contagion dont les Turcs sectateurs de l'*Islamisme*, ou la fatalité absolue, ne cherchent pas à se préserver.

(3) *Jugurth*. Galien dans la relation de son voyage en Asie, vante beaucoup le *Jugurth* qu'il appèle *Oxigal*. C'est un composé de pain, de lait aigre, de sel, d'oignons et d'ail. Les Turcs aiment fort ce ragoût, et l'on trouve à acheter du *Jugurth* tout préparé. Ils l'appèlent *Jagurthan*. Le roi des Numides dont Salluste nous vante la sobriété, en serait-il l'inventeur, et lui aurait-il laissé son nom ? Pourquoi pas ?



TABLE DES MATIÈRES.

DEUXIÈME PARTIE.

FIN.

ERRATA.

Page 15, ligne 4. sortîmes. *lisez* entrâmes.
P. 17, l. 1. élagir. *l.* charger.

De l'Imprimerie de HAUTBOUT, l'aîné, et JAJOT.

